LA VIE SPIRITUELLE

N° 442 Août-Septembre 1958

SOMMAIRE

L'EXALTATION DE LA CROIX

THOMAS SUAVET, O. P. LA CROIX DANS NOS VIES..... 115

*** CHEMIN DE CROIX DES AMES TENTÉES..... 126

Dom GEORGES LEFEBVRE, O. S. B. AMOUR ET RENONCEMENT. 136

R. M. INSATISFACTION DU CHRÉTIEN..... 149

L'Église célèbre le 14 septembre l'Exaltation de la Sainte Croix, à l'occasion de l'anniversaire de la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem. « C'est avec intention, écrit Pius Parsch, que l'Église célèbre maintenant, en automne, cette fête de la Rédemption; la Croix est élevée contre les ténèbres de l'automne, symbole de la puissance de l'enfer. L'Église veut aussi élever le signe du Fils de l'homme qui apparaîtra au second avènement. »

Cette célébration est pour nous l'occasion d'entrer plus avant dans le mystère de la Croix.

« Peu de chrétiens sont appelés au martyre, mais tous sont appelés à porter leur Croix; le signe qu'ils sont adultes dans la foi, c'est qu'ils savent la porter comme des hommes libres. » A cette conclusion du P. Suavet fait suite le « Chemin de croix des âmes tentées » : ce n'est pas rejeter la Croix, c'est au contraire entrer dans son mystère, que de sentir son poids jusqu'à — et au-delà — l'accablement. Ce n'est pas souffrir et se priver qui est redoutable, c'est souffrir en vain, c'est souffrir loin du Christ.

La Croix est purificatrice de tout ce qui, en nous, fait obstacle à l'amour. Et c'est cet amour même qui donne son sens et sa fécondité aux renoncements que nous nous imposons ou que le Seigneur nous demande.

Nous avons voulu compléter et illustrer cet enseignement par un texte qui a les défauts et les avantages du style oral. Il est dû à un laïc d'un groupe paroissial qui a centré son effort sur l'oraison, et d'où rayonne une belle charité fraternelle et apostolique. On y trouvera, à travers l'expérience même de laïcs mariés, un aspect contemporain du problème éternel des purifications de la vie d'oraison. Il est normal de jouir des joies et des plaisirs que nous offre la vie, mais nous sommes appelés à ne pas nous complaire en ces satisfactions. L'insatisfaction est le remède et la voie qui conduit au progrès dans l'oraison et dans la vie chrétienne tout entière.

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

Saint JÉROME. Saint Paul ermite..... 163

Écrite par saint Jérôme, cette vie de saint Paul ermite, quel que soit son fondement historique, est un classique de la littérature monastique.

CHRONIQUES

A. BRAZZOLA. Les Foyers « Bethania »..... 176

Dans La Vie Spirituelle *d'octobre 1956 paraissait un article intitulé : « Un sens chrétien du célibat féminin ». Depuis lors, les expériences se sont poursuivies tout en donnant naissance à une association dont nous présentons les orientations d'essai et la ligne spirituelle.*

S. J. d'A. Bulletin biblique..... 186

F. L. A travers les revues..... 197

LA CROIX DANS NOS VIES

> « Par le Verbe de Dieu, tout est sous l'influence de l'économie rédemptrice, et le Fils de Dieu a été crucifié pour tout, ayant tracé le signe de la Croix sur toutes choses. »
>
> Saint IRÉNÉE, *Epideixis*, ch. 34.

POUR beaucoup de chrétiens, porter sa croix signifie encore : se résigner passivement à tout ce qui vous arrive, et c'est ainsi qu'ils pensent « sauver leur âme ». Or, rien n'est plus contraire non seulement à l'esprit, mais à la lettre même de l'Évangile. Le Seigneur nous dit, en effet, à plusieurs reprises : *Si quelqu'un veut faire route derrière moi, qu'il se charge de sa croix chaque jour et qu'il me suive*[1]. Et plus loin : *Celui qui veut sauver sa vie la perdra, mais celui qui perd sa vie à cause de moi la sauvera*[2]. Il s'agit donc de prendre délibérément sa croix, par un acte libre. Il n'est pas question cependant de se sauver tout seul : il s'agit d'entrer dans le Plan de Dieu, de prendre la place voulue par lui dans l'œuvre de la rédemption.

1. Lc 9, 23; 14, 27; Mt 10, 38; 16, 24; Mc 8, 34.
2. Lc 9, 24; 17, 33; Mt 10, 39; 16, 25; Jn 12, 25; Mc 8, 35.

Adversaires de la résignation passive, les chrétiens engagés dans le temporel, restés souvent au niveau du catéchisme dans leur connaissance du mystère de la Croix, n'en vivent pas pleinement dans leur vie militante où, cependant, la croix est si souvent présente.

Aux uns comme aux autres, il faut répéter le conseil de l'Épître aux Hébreux : *Fixons les yeux sur le chef de notre foi qui la mène à la perfection, Jésus qui, au lieu de la joie qui lui était proposée, endura une croix dont il méprisa l'infamie, et qui est assis désormais à la droite de Dieu*[3].

La croix et la naissance d'un monde nouveau

Même au moment où la science et la technique humaines atteignent une perfection chaque jour plus grande, le chrétien ne se sent pas gêné pour admirer la sagesse et la puissance créatrice de Dieu. Il se sait associé à cette œuvre. Le monde de l'automobile, de l'avion à réaction et de la télévision est l'œuvre de Dieu tout autant que les paysages encore inviolés de l'Himalaya ou du Pôle Sud. Dieu accomplit son œuvre créatrice par le travail humain.

Mais Dieu attend beaucoup plus de l'homme — car il lui promet bien plus qu'un univers matériel parfaitement équipé. Dès l'origine, il l'a appelé à vivre dans son intimité, à participer par la foi à cette science et cette sagesse qui dépassent tout ce que l'homme peut concevoir[4]. Et la faute d'Adam, à laquelle nous participons tous plus ou moins consciemment[5], fut précisément de prétendre atteindre par l'effort humain ce qui ne peut être que le don de Dieu. Et

3. He 12, 1.
4. Rm 11, 33-35; cf. Col 2, 3.
5. Remarquer qu'en hébreu le mot Adam peut signifier « l'homme par excellence » (littéralement : celui qui vient de la terre).

Dieu qui avait créé la nature humaine dans une admirable dignité, l'a restaurée plus admirable encore[6]. Il *a tant aimé le monde qu'il lui a envoyé son Fils unique... pour que le monde soit sauvé par lui*[7].

S'étant comporté comme un homme[8],
il (le Fils unique) s'humilia plus encore,
obéissant jusqu'à la mort,
et à la mort sur une croix!

Aussi Dieu l'a-t-il exalté
et lui a-t-il donné le Nom[9]
qui est au-dessus de tout nom,

Pour que tout, au nom de Jésus[10]
s'agenouille, au plus haut des cieux,
sur la terre et dans les enfers

et que toute langue proclame
de Jésus-Christ, qu'il est SEIGNEUR
à la gloire de Dieu le Père[11].

C'est par sa croix que le Christ *fait toutes choses nouvelles*[12], qu'il inaugure *les nouveaux cieux et la nouvelle terre*[13]. *Et moi,* dit-il, *élevé de terre, j'attirerai tout à moi*[14].

Du haut de sa Croix, il nous invite à recréer avec lui le

6. Cf. la prière de l'Offertoire : *Deus qui humanae substantiae dignitatem mirabiliter condidisti et mirabilius reformasti.*
7. Jn 3, 16-17.
8. Quelle que soit la dignité de l'homme, elle n'est rien à côté de celle de Dieu.
9. Le Nom : celui de Seigneur, Maître de l'univers entier (les cieux, la terre, les enfers).
10. Jésus signifie Sauveur.
11. Ph 2, 5-8.
12. Ap 21, 5.
13. Ap 21, 1; 2 P 3, 13; cf. Is 65, 17.
14. Jn 12, 32.

monde : *Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive.*

Pour participer à la recréation dans le Christ, pour rendre au monde l'état de grâce, si l'on peut dire, il faut passer par la Croix, comme pour collaborer à la création de l'univers matériel, il faut passer par le travail. La loi de la rédemption, c'est qu'à la suite du Christ, on passe par la voie douloureuse de la Croix — en se rappelant bien que c'est un chemin, un chemin royal, pour parler comme l'*Imitation*[15], puisque le Christ l'a emprunté, mais un chemin seulement : celui qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la Croix, Dieu l'a exalté et — il nous l'a dit — *où je suis, là aussi sera mon serviteur*[16]. *Je veux,* dit-il à son Père, *que là où je suis ils soient avec moi, pour qu'ils contemplent la gloire que tu m'as donnée*[17]. Et déjà, dans leur vie ainsi tout orientée vers le monde nouveau où le péché sera définitivement vaincu, les disciples connaissent la joie véritable au moment même où ils souffrent pour la rédemption. Le livre des Actes nous a rapporté le cas de ces apôtres que le Sanhédrin avait fait battre de verges parce qu'ils s'obstinaient à annoncer Jésus-Christ : *Pour eux, ils s'en allèrent tout joyeux d'avoir été jugés dignes de subir des outrages pour le Nom de Jésus*[18]. Et saint Paul, conscient du mystère qui s'accomplit en celui qui souffre pour le Christ, écrivait aux Corinthiens : *De même que les souffrances du Christ abondent en nous, de même aussi par le Christ abonde notre consolation*[19]. Plus tard, mettant l'accent sur l'efficacité apostolique de sa vie *crucifiée avec le*

15. Livre II, ch. 12. Saint François de Sales dira : « La croix est la *porte royale* pour entrer au temple de la sainteté; qui en cherche ailleurs n'en trouvera jamais un seul brin » (Éd. d'Annecy, t. XXI, p. 22; cité par *La Vie Spirituelle* de mars 1958, p. 260).

16. Jn 12, 26.

17. Jn 17, 24.

18. Ac 5, 41.

19. 2 Co 1, 5.

Christ, il avouait aux Philippiens : *Je trouve ma joie dans les souffrances que j'endure pour vous et je complète ce qui manque en ma chair aux épreuves du Christ pour son corps qui est l'Église*[20]. Cette joie, l'Apôtre l'éprouve parce qu'il a conscience de collaborer par ses souffrances à l'avènement du monde nouveau en faisant reculer le péché du monde.

La croix du Christ et notre adhésion

Ce faisant, il s'associe vitalement au Christ venu en ce monde *pour donner sa vie en rançon pour une multitude*[21]. *En lui, nous trouvons la rédemption par son sang*[22]. Car il *s'est manifesté pour abolir le péché* (du monde) *par son sacrifice*[23]. Cet acte, du même coup, détruit le péché et cause la grâce. Il n'y a pas de milieu entre la grâce et le péché : *Là où le péché s'est multiplié, la grâce a surabondé*[24]. Ainsi, par son sacrifice, le Christ *est devenu pour tous ceux qui lui obéissent principe de vie éternelle*[25]. Uni au Christ par la foi[26], l'homme conscient des exigences de cette foi est en état de se libérer du péché, donc de *fructifier pour la sainteté, et l'aboutissement, c'est la vie éternelle*[27]. Perspective qu'il ne doit jamais perdre de vue sous peine de se décourager, car son adhésion au Christ entraîne l'acceptation de la Croix du Christ : si la grâce produit en nous l'image du Christ, tant que nous vivons au milieu

20. Col 1, 24; cf. 2 Co 7, 4.
21. Mt 20, 28; cf. 1 Tm 2, 6; Is 53, 11.
22. Ep 1, 7; cf. Rm 3, 24.
23. He 9, 26.
24. Rm 5, 20.
25. He 5, 9.
26. Jn 3, 16.
27. Rm 6, 22.

du monde pécheur, elle reproduit en nous l'image du crucifié[28].

N'oublions pas que *c'est par faveur qu'il nous a été donné non pas seulement de croire au Christ, mais encore de souffrir pour lui*[29].

En acceptant la foi, nous nous sommes engagés sur une voie, et c'est la voie de la Croix. « Nous devons croire à ce que la croix nous atteste, écrivait le P. de Montcheuil : notre souffrance est orientée ; ce n'est pas une brimade qui nous est infligée, *c'est la voie qui aboutit* — ne disons pas : au bonheur, quoique cela soit vrai, ce n'est qu'une conséquence —, qui aboutit à *l'amour parfait*, sans scories et sans entraves [...] Elle n'est pas un obstacle qu'il serait désirable de rencontrer le moins possible sur notre route, ou d'écarter à tout prix, puisqu'elle est au contraire cette route elle-même[30]. »

La croix du militant

En nous laissant son propre portrait, l'apôtre saint Paul nous a décrit la forme que peut prendre la croix chez tout apôtre qui se voue à la vie militante et à laquelle on reconnaît le véritable disciple du Christ : *Souvent, dit-il, j'ai été à la mort. Cinq fois, j'ai reçu des Juifs les trente-neuf*

28. Un des plus grands écrivains mystiques du XVII[e] siècle s'exprimait ainsi : « Les membres du Corps Mystique sont sauvés par conformité qu'ils doivent avoir à leur Chef; ils sont sanctifiés par la même grâce, laquelle est en lui comme en sa source universelle [...] Il faut donc de nécessité que cette grâce fasse la même pente et exerce la même rigueur dans les âmes prédestinées, afin que le Corps Mystique ne paraisse point un tout monstrueux dans l'ordre de la grâce, où l'esprit de Jésus serait contraire à soi-même, tout autre dedans les membres que dedans le Chef... » (CHARDON, *La Croix de Jésus*, Éd. du Cerf, Paris, 1937, p. 127).

29. Ph 1, 29.

30. *Leçons sur le Christ*, p. 141.

coups de fouet; trois fois, j'ai été flagellé, une fois lapidé; trois fois, j'ai fait naufrage. Il m'est arrivé de passer un jour et une nuit dans l'abîme. Voyages sans nombre, dangers des rivières, dangers des brigands, dangers de mes compatriotes, dangers des païens, dangers de la ville, dangers du désert, dangers de la mer, dangers des faux frères! Labeur et fatigue, veilles fréquentes, faim et soif, jeûnes répétés, froid et nudité[31].

A cette heure encore, nous souffrons la faim, la soif, la nudité; nous sommes maltraités et errants; nous nous épuisons à travailler de nos mains[32].

Quel est le militant chrétien qui ne se reconnaîtrait sous ces traits ? Aujourd'hui on dirait plutôt :

« Un travail professionnel épuisant, des horaires impossibles, un salaire insuffisant, une épouse patraque, des réunions tardives, des difficultés de transport, des gens qui attendent tout de vous et ne feront rien pour vous aider, des gens qui croient vous aider et qui brouillent les cartes, des gens qui se disent vos amis et vous tirent dans le dos, les listes noires, les licenciements injustes, les avancements bloqués, la police à vos trousses quand on a fait respecter la justice... »

C'est tout cela, en effet, qui constitue la croix du militant : toutes ces souffrances acceptées pour l'amour du Seigneur. Mais la plus grande des souffrances, c'est le tiraillement entre les diverses obligations : une fois que l'on a compris l'amour de Dieu, les *obligations* pleuvent : on comprend mieux ses obligations de père de famille, d'époux, de salarié, de citoyen ; chacune est perçue comme plus urgente qu'auparavant alors que les moyens de les satisfaire semblent rester les mêmes ; on dirait même que le Seigneur se plaît à multiplier les difficultés en nous faisant

31. 2 Co 11, 23-27; cf. 2 Co 7, 5.
32. 1 Co 4, 11-12; cf. 1 Co 15, 31-32.

mieux comprendre les exigences de l'Évangile, de la pauvreté en particulier.

Nous portons partout et toujours en notre corps les souffrances de mort de Jésus, afin que la vie de Jésus soit, elle aussi, manifestée dans notre corps. Quoique vivants, en effet, nous sommes sans cesse livrés à la mort à cause de Jésus, afin que la vie de Jésus soit, elle aussi, manifestée dans notre chair mortelle[33].

C'est l'acceptation de cette souffrance, avec la perspective de rendre témoignage au Christ et de faire pleinement l'œuvre de Dieu qui permet à la vie surnaturelle de s'épanouir en nous : *Si le grain meurt, il porte beaucoup de fruits*[34]. *Si nous sommes affligés, c'est pour votre consolation et pour votre salut*[35]. Mais saint Paul va plus loin : *Ainsi la mort fait son œuvre en nous, et la vie en vous* [...] *Car tout cela est pour vous, afin qu'une grâce plus abondante fasse abonder l'action de grâces chez un plus grand nombre à la gloire de Dieu*[36].

Replacée dans cette perspective, l'action temporelle est crucifiante au sens fort du terme : configuration à la Croix du Christ, source de grâces pour les autres ; témoignage rendu au Christ, crucifié et Sauveur, non dans une résignation passive, mais dans l'accomplissement de tout ce que commande son amour.

Les tentations contre la croix

Il reste que, dans le concret, la croix est lourde à porter. Lorsque saint Paul prie le Seigneur de l'éloigner, celui-ci

33. 2 Co 4, 10-11.
34. Jn 12, 24.
35. 2 Co 1, 6.
36. 2 Co 4, 12, 15.

répond : *Ma grâce te suffit, car ma puissance se déploie dans ta faiblesse.* Et l'apôtre, réconforté, dit : *Je me complais dans mes faiblesses, dans les outrages, les détresses, les persécutions, les angoisses endurées pour le Christ, car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort*[37].

Et cela nous fait voir la réalité cachée sous l'apparence que nous avions notée plus haut : le chrétien découvre de plus en plus les exigences contraignantes de l'amour de Dieu et les moyens d'y faire face semblent demeurer les mêmes ; mais en fait, plus il s'associe à la Croix du Christ, plus il devient capable de vaincre en lui le péché du monde et peut dire alors : *Je puis tout en Celui qui me rend fort*[38]. Il n'abandonne aucun devoir, mais voit dans une lumière évangélique l'ordre d'urgence des tâches. Il ne repousse pas la croix : il sait de mieux en mieux la porter[39].

Il va même plus loin ; on pourrait dire qu'il n'attend pas que le Seigneur lui indique la croix : il va au-devant d'elle, il se mortifie volontairement, comme l'ont fait tous les saints. Il pourra dire comme saint Paul : *Je meurtris mon corps et le traîne en esclavage, de peur qu'après avoir servi de héraut pour les autres, je ne sois moi-même disqualifié*[40].

Au début de sa vie spirituelle, ces mortifications ont principalement une valeur pédagogique : elles lui font, si l'on peut dire, entrer la croix dans la peau ; lorsqu'il progresse, il se rend compte « expérimentalement » qu'il y a des dé-

37. 2 Co 12, 9-10.

38. Ph 4, 13.

39. « Une de ces pensées profondes qui se sont imposées à mon esprit aussitôt après ma guérison, tandis que je méditais (à Lourdes) devant la grotte des mystères douloureux du Rosaire, c'est que la Sainte Vierge n'enlevait pas la croix, mais qu'elle la changeait de place — car enlever la croix de la vie du chrétien, cela ne saurait avoir de sens — mais ce que peut faire la Sainte Vierge par sa grâce, c'est, lorsque nous la portons mal, faire en sorte que nous la portions bien : c'est cela que j'appelle changer de place » (Antoine Falaize, *Lettres spirituelles,* Éd. du Cerf, Paris, 1945, p. 286).

40. 1 Co 9, 27.

mons qu'on ne peut chasser que par le jeûne et la prière[41]. Il n'attend pas que la croix s'impose en quelque sorte de l'extérieur, mais il ne se lance pas pour autant dans l'artificiel ou dans une fantaisie[42] qui n'ont rien à voir avec une authentique vie spirituelle ; il sait rester dans la vérité, comme ce militant ouvrier, prenant conscience de l'insuffisance de sa formation, faisait consister la mortification à se lever chaque jour une demi-heure plus tôt pour se perfectionner ; d'autres au contraire se mortifieront en acceptant d'abréger des réunions passionnantes pour pouvoir prendre le repos nécessaire à leur équilibre.

Le militant et la croix des autres

Mieux il porte sa croix, mieux le chrétien comprend la croix des autres. Il ne s'enorgueillit pas de savoir rester libre et lucide, alors que d'autres, à sa place, seraient accablés. Il comprend que, si tant d'hommes ne savent pas porter leurs croix, c'est qu'elles sont trop lourdes pour leurs épaules. Mais il sait aussi que porter sa croix librement doit devenir le fait de tous : « Si quelqu'un veut être mon disciple... » Il se doit donc de soulager ceux dont la croix est trop lourde et de leur montrer comment la porter. Il redécouvre ainsi à une nouvelle profondeur les deux aspects de son devoir de militant : une action d'ordre temporel, qui soulage les misères, non pas seulement — encore que ce soit nécessaire — par des dépannages individuels, mais en s'attaquant à la racine du mal, en agissant sur les institutions, et une action proprement spirituelle, où, révélant le

41. Mt 17, 21.

42. « Les croix que nous faisons ou que nous inventons sont toujours un peu mignardes, parce qu'il y a du nôtre... » Saint François de Sales (Éd. d'Annecy, t. XXI, p. 150).

mystère de la croix vécu par lui, il aidera les autres à porter librement leur croix. Il se doit de mettre les autres en état de se libérer eux-mêmes de leur misère et de leur péché.

Conclusion

Lorsque après la résurrection saint Pierre eut, par trois fois, affirmé sa fidélité au Seigneur et qu'il fut chargé définitivement de gouverner l'Église, Jésus lui dit :

> *Quand tu étais jeune,*
> *tu mettais toi-même ta ceinture,*
> *et tu allais où tu voulais ;*
> *quand tu seras devenu vieux,*
> *tu étendras les mains,*
> *un autre te nouera la ceinture*
> *et te mènera où tu ne voudrais pas*[43].

On ne pouvait annoncer plus clairement que la croix — au sens littéral — allait couronner une vie déjà remplie d'épreuves. Peu de chrétiens sont appelés ainsi au martyre, mais tous sont appelés à porter leur croix : le signe qu'ils sont adultes dans la foi, c'est qu'ils savent, quel que soit son poids, la porter comme des hommes libres.

fr. Thomas Suavet, O. P.

43. Jn 21, 18.

Chemin de Croix des âmes tentées

Les circonstances dont nos choix dépendent sont complexes et les facteurs psychologiques qui pèsent sur nos décisions se mêlent inextricablement aux raisons qui nous guident. Mais au fond de tout cela, le problème moral est merveilleusement simple. Redoutablement simple. Il s'agit pour tout homme de choisir pour ou contre le Christ : *qui n'est pas avec moi est contre moi.*

Chaque fois que je suis tenté gravement, le Christ est mis en jugement devant le tribunal de mon cœur. Si je succombe, je le condamne, associé à ceux qui le condamnent. Si je triomphe, il reste condamné parce que le monde ne pardonne pas, mais je suis condamné avec lui, avec lui *je ne suis pas du monde.*

Et si je suis condamné avec lui, avec lui aussi je serai quand les cieux seront ouverts et quand ses juges verront *le Fils de l'homme siéger à droite de la puissance et venir sur les nuées du ciel* (Mt 26, 64).

*
* *

Vivre, même péniblement, pauvrement, sans grandes joies, mais n'être pas entravé! Ne pas être coupé de la vie du monde, dure, décevante, enivrante! Le prisonnier regarde passer les hommes libres, il songe à tout cela qui faisait hier sa peine quotidienne et sent monter en lui le désir désespéré de la liberté.

Le chrétien, à chaque pas qu'il fait dans le monde, se sent

contenu par une exigence, d'autant plus astreignante qu'elle est intérieure, d'autant plus insupportable que les autres, autour de lui, ne semblent pas la connaître et ne s'en trouvent apparemment que mieux.

Oh! le fardeau de son âme à sauver! Si on pouvait la laisser s'endormir pour toujours, quelle délivrance! Le fardeau aussi de l'âme des autres, qui, par leur admiration importune, par leur sotte confiance, qu'il serait mal de décevoir, nous retiennent comme un ultime obstacle, quand la porte d'une conscience enfin maîtrisée est sur le point de céder! Ah! se perdre dans la foule et que personne ne nous observe!

Ne pas briser sa croix, ne pas la rejeter ou la laisser tomber, ne pas la subir non plus, comme un esclave résigné. La porter comme un homme libre : « Porte librement ta croix, elle te portera » (*Imitation de Jésus-Christ*, l. II, c. 12, v. 5).

*
* *

Ce n'est pas rejeter la croix que de sentir son poids jusqu'à l'accablement. Ce n'est pas succomber à la tentation que de se sentir investi par elle, au point d'éprouver la douloureuse disparition de l'idéal pour lequel on lutte, l'extinction du courage nécessaire pour lutter.

L'absence de l'idéal ne serait pas douloureuse s'il était absent véritablement. La lutte aurait déjà cessé si le courage était éteint. Le bien que tu crois désirer de toutes les fibres de ton être, t'inspirerait-il cette horreur secrète et te sentirais-tu au fond de toi-même si incapable d'en jouir véritablement s'il était, comme tu le crois, le bien que décidément tu as choisi?

Ce *non* qui sourd des profondeurs de ton âme et qui est un *oui* à Dieu, le Christ en toi te l'inspire et l'entend. Devine dans ta nuit douloureuse sa main qui déjà se tend vers toi pour te redresser.

*
* *

Marie était parfaitement consentante. Brisée aussi jusqu'au fond du cœur et de l'âme. Elle souffrait dans la foi. Une foi

entière, mais dépouillée. Pour pénétrer le mystère de cette passion du Fils de Dieu, voulue par le Père, pleinement consentie par lui-même, il faut voir Dieu, il faut assister en lui à l'embrassement dans l'Amour de la Miséricorde et de la Justice.

Jésus souffrait de sa souffrance et que ce fût lui qui la causât, mais il n'avait pas reculé devant cette forme de son épreuve.

Le chrétien aussi doit faire souffrir. Il n'est pas seul en cause dans les tentations qui l'assaillent et ce n'est pas son cœur seulement qu'il doit briser bien souvent.

Il est difficile d'aimer ses ennemis. Il est plus dur de faire souffrir ceux qu'on aime et pour qui quelquefois on donnerait sa vie. Mais peut-on à un autre qu'à Dieu donner son âme ?

*
* *

Le Christ ne porte plus sa croix, elle l'a conduit par-delà la mort à la résurrection et à la gloire : *Le Christ ressuscité ne meurt plus.* Mais en montant au ciel il a laissé sur la terre son Église qui est son Corps, et à son Église il a confié sa croix pour qu'elle la porte jusqu'à la fin des temps et que par ce même chemin de luttes, de douleurs et d'humiliations elle conduise à la même gloire les générations successives.

L'Église est faite de chrétiens. Ce sont les chrétiens qui portent sa croix. C'est elle qui porte la croix en eux. Et cette croix, la croix de chacun, la croix de l'Église, c'est la croix du Christ. Tout homme qui souffre, s'il souffre en chrétien, est un Simon de Cyrène.

Mais quoi! c'est votre croix, Seigneur, ce trouble en moi et cette tentation, et tous les remous fangeux qu'elle soulève en mon esprit, en mon cœur, en ma chair ? Plutôt que de me complaire en cette illusion sacrilège, ne vaut-il pas mieux cacher dans la solitude ma honte et ma peine ?

Toute souffrance est croix ou peut le devenir, même celle-là. Car si le Christ n'a pas connu le péché ni la tentation, du moins celle qui s'introduit dans l'âme et la trouble, sa croix rassemble en elle mystérieusement toutes les souffrances humaines. De cet affreux mélange de sentiments, d'images et de désirs qui vous agite, vous pouvez extraire la souffrance et l'unir à la sienne.

Il l'acceptera, la purifiera, en fera l'instrument même de votre victoire sur le mal et de votre libération, comme de sa croix il a su faire l'instrument de sa propre glorification et de notre salut.

La croix ne dit jamais son nom. Les martyrs ne savaient pas qu'ils étaient des martyrs, ni les persécutés qu'ils souffraient pour la justice. La croix aussi est un mystère de foi.

*
* *

Le visage de Jésus rendu méconnaissable aux regards et qui reste si beau, le plus beau parmi les hommes où se soit reflétée la face adorable de Dieu. C'est de ce noble visage, souillé par l'épuisement et les avanies, que Véronique emporte l'empreinte sur le linge dont elle l'a essuyé, dans son cœur qui l'a aimé et l'a reconnu.

Toute âme fidèle a ce visage imprimé en elle. Les tentations le marquent et semblent le déformer. Il devient méconnaissable, et aux affres de la lutte, à la honte d'avoir à lutter contre tant de désirs inavouables, s'ajoute la douleur indicible d'avoir perdu le Christ.

Mais le Christ, lui, reconnaît son propre visage, son visage d'autrefois, en cette âme humiliée. Il sait qu'il conserve en lui, sous les affronts, toute la beauté du ciel et de la terre, que cette beauté doit éclater un jour et étonner le monde. Il sait que tant qu'elle demeure dans les profondeurs de l'âme la laideur du péché ne peut y pénétrer

Il aime cette âme à cause de cette beauté qui est la sienne, celle de Dieu dans la chair, et l'âme, se sachant aimée, cesse de se mépriser.

*
* *

La théologie mystique distingue les étapes du progrès spirituel et elle aime à marquer les caractères propres à chaque crise. Elle a raison sans doute, mais, pour le patient, comme toutes les chutes se ressemblent! A chaque nouveau détour de son chemin, ce qui l'arrête ce ne sont pas des obstacles nouveaux; il

se retrouve semblable à lui-même, aux prises avec les mêmes difficultés, toujours renaissantes. Et s'il y a quelque changement il est dans l'accablement d'une lutte incessante dont on n'ose plus se promettre la fin.

Pourtant le progrès spirituel n'est pas une illusion. Il est dans ce détachement plus profond de ces choses mêmes dont l'attrait apparent est tyrannique. Il est dans cette résolution moins exaltée peut-être, mais mieux enracinée, qui oblige la tentation à se réfugier dans l'imagination où elle règne avec tapage, comme l'ennemi vaincu se retire dans les provinces qu'il possède encore pour un peu de temps et où se déploie sa rage désormais impuissante. Il est dans cette joie secrète et cette certitude d'avoir eu raison de sacrifier le visible à l'invisible, le bien tentant au bien réel.

Mais le progrès spirituel ne se laisse pas expérimenter, et sous la croix persiste ce sentiment décourageant que tout est comme avant. Cela est mieux ainsi, car il peut toujours être remis en question, et, pour le saint comme pour le débutant, c'est de la grâce du Christ que dépend la persévérance. Pour le saint plus que pour le débutant, car son chemin se fait plus difficile, plus solitaire et plus périlleux.

Il est bon alors d'expérimenter sa faiblesse, de l'avouer, de reconnaître que tout reste à faire, que le pire est à craindre. Au fond de son humiliation voici que l'âme accablée, qui songeait déjà à se décourager, rencontre soudain le Christ, qui l'a précédée avec toute sa force divine dans cet abîme de faiblesse, et qui lui sourit.

*
* *

D'un côté la joie, toutes les joies de la vie qui miroitent devant l'imagination exacerbée par la privation même et par la lutte. De l'autre cette morne et stérile victoire toujours remise en question, la victoire du néant sur les forces vives de l'être : « Avance, avance, » entendait murmurer à ses oreilles sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, « réjouis-toi de la mort qui te donnera, non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore, la nuit du néant ».

Il est malaisé de se soustraire à l'envoûtement du tentateur, même quand on lui résiste. Et pourtant il ment. Le péché ne tient aucune de ses promesses, et la tentation n'est tout à fait vaincue que lorsque l'âme au fond d'elle-même sait que c'est elle qui a raison. Après cela, l'imagination, la sensibilité, l'esprit même en sa périphérie, peuvent continuer à s'agiter en tempête : le moi profond est hors de prise.

Oui, le tentateur ment. L'homme n'a pas à choisir ici-bas entre la joie et la douleur, entre le bonheur et la peine, entre le facile et le dur, mais bien entre deux souffrances, entre deux manières de souffrir. L'une est celle du bois sec, destiné à des flammes qui se jouent de lui et le détruisent ; l'autre est celle du bois vert, que Dieu, l'horticulteur, émonde douloureusement, mais pour que sa sève, au lieu de se gaspiller dans les feuilles gourmandes, monte droit aux bourgeons où se forme le fruit.

Cette sève est la grâce du Christ, et il faut être uni au Christ par la foi et l'amour pour y avoir part. Le péché est ce qui sépare du Christ, et fait du bois vert un sarment desséché. La douloureuse privation des choses mauvaises et si attirantes, voilà ce qui purifie la plante de ses feuilles gourmandes, et prépare l'épanouissement des fruits.

Ce n'est pas souffrir et se priver qui est redoutable. C'est souffrir en vain, c'est souffrir hors du Christ.

*
* *

Lutter péniblement contre les mauvaises inclinations de sa nature, mais lutter dans la ferveur d'un idéal entrevu, aimé, passionnément poursuivi, cela est dur sans doute et ne va pas sans de pénibles lassitudes et des découragements amers : mais comme tout était simple quand dans sa foi on trouvait un point d'appui solide où il s'agissait seulement d'arc-bouter sa volonté!

Ensuite le désarroi causé par le brusque réveil des vieilles passions, des vieux désirs, des persistantes répugnances, nous a jeté à terre encore plus rudement, nous a ébranlés plus profondément. Mais même si la lutte se révèle plus dure, plus longue qu'on ne pensait; même si la perspective de la victoire

définitive s'éloigne des horizons de cette terre, qu'importe, tant qu'on sait pourquoi on lutte et que cela vaut la peine.

Or voici que, brusquement ou insidieusement, par de francs raisonnements ou par un doute insinuant, cette certitude même est atteinte et on se demande si toute cette lutte n'est pas vaine, si l'idéal qui nous y a engagé et qui nous soutenait jusque-là n'est pas une simple construction de l'esprit. C'est alors le sentiment d'un écroulement total et une voix se fait entendre au plus profond de l'être : n'ai-je pas perdu ma vie, la détournant de son cours naturel pour l'engager à la poursuite d'une chimère ?

Dans cet accablement de la troisième chute, la tentation semble entrée si avant que toi-même prêtes au tentateur ta voix. Et pourtant tu sais que cette voix ment encore, tu sais que, dans ce choix qui a décidé de ta vie — le choix de suivre le Christ partout où il irait — tu as eu raison et que rien ne saurait te convaincre de t'être trompé. Eh bien, à ce point de trouble et de désolation où ce choix t'a conduit, fais confiance de nouveau au Christ. Il est avec toi sous la croix, redis-lui le cri de saint Pierre : *Seigneur à qui irais-je, vous avez les paroles de la vie éternelle.*

*
* *

Tu crois être bon. Tu crois que tu ne veux faire de mal à personne, mais seulement prendre ta part légitime des joies de la vie. Mais descends au fond de ton imagination et de ton cœur : ce ne sont pas seulement des choses inanimées que tu convoites, mais des êtres vivants pour qui le Christ est mort, dont Dieu veut faire ses enfants... dont tu voudrais faire ton jouet, victimes de ta cupidité, de ta convoitise, de ton ressentiment.

Jésus dépouillé de ses vêtements est le grand pauvre, le grand humilié. Et c'est lui qui est bafoué dans tous les offensés et tous les humiliés de la terre.

Le pauvre n'est pas celui qui n'a rien, mais celui qui n'est rien aux yeux des hommes, et dont on se sert. C'est Jésus pour les soldats, pour tous ceux qui le méprisent.

Mais celui qui a reçu l'intelligence du pauvre respecte en tout pauvre, en tout être humain sans défense le visage du Christ qui le rend précieux et vénérable. Et devant la majesté de ce visage les convoitises s'éteignent, le cœur s'apaise et adore.

Ne jamais humilier l'homme, pour ne pas humilier en lui le Christ : *ce que vous avez fait au plus petit des miens c'est à moi que vous l'avez fait.*

Puisque décidément je ne puis éviter d'être injuste, méchant et impie qu'en *crucifiant la chair avec ses passions et ses convoitises* (Ga 5, 24), que puis-je faire sinon m'étendre sur la croix avec le Christ ?

*
* *

Céder à la tentation, renoncer, c'est acheter une paix momentanée par un trouble profond, d'où on ne pourrait sortir que par un nouveau chemin de croix, et il faudrait bien encore aboutir là, au Calvaire, le lieu du sacrifice. Car celui qui une fois a rencontré vraiment le Christ et a entrepris de le suivre sait pour toujours qu'il n'y a pour lui de paix, d'honneur, de bonheur que dans le Christ.

Au contraire, le sacrifice finalement accepté, même si la lutte continue, créant peine et agitation dans les parties superficielles de l'âme, un apaisement profond se produit. Une sécurité, que les clous durs symbolisent : tant que je souffre avec le Christ, même d'une souffrance très humble, très cachée et pas toujours avouable, je ne suis pas séparé du Christ et tout est bien pour moi.

*
* *

On ne lutte pas sans espérance. Au cours des combats les plus désespérés, le soldat aime sa vie et garde jusqu'au bout l'espoir de la défendre et de la conserver. Le malade est perdu qui ne compte plus guérir.

Le chrétien aussi est soutenu par une espérance. Mais cette espérance n'est pas pour la vie présente. Les fruits que por-

tera son sacrifice sont des fruits de vie éternelle, c'est sa vie présente qu'il sacrifie.

Mais comme il faut du temps pour le comprendre! Le chrétien aussi aime la vie présente et ses joies. Et quand il y renonce, n'est-ce pas avec l'espoir caché que ces joies ne sont que différées, que le bonheur temporel luira encore au-delà de la souffrance et du renoncement ?

Ce n'est pas de renoncer aux choses qui est vraiment dur, c'est d'y renoncer pour toujours. Ce n'est pas d'être enfoui en terre, c'est d'y mourir.

Nous sommes si habitués à voir la croix dans le renoncement de la Résurrection, et, dans le drame annuel de la liturgie, Pâques fait suite si régulièrement au Vendredi Saint que nous avons du mal à comprendre ce qu'a été pour Jésus et pour sa mère cette mort : la fin tragique de la plus belle des vies humaines. Et de même les martyrs, dont le nimbe nous fait oublier quelles affres ils ont connues.

Aussi quand le moment pour nous est venu de mourir, quand il apparaît soudain à la conscience que le renoncement exigé n'est pas temporaire, mais total et définitif, tout notre être se dresse contre un sacrifice qui nous paraît sans exemple. L'agonie de Gethsémani pourtant nous assure que la mort de Jésus a été ce renoncement total, que la gloire de Pâques a surabondamment récompensé, mais n'a pas rendu plus facile. Et nous aussi qui, dès notre baptême et à chaque authentique conversion nous sommes donnés tout entiers, ne nous reprenons pas quand l'heure est venue de réaliser ce don. Sachons le moment venu abandonner tout espoir terrestre pour que s'épanouisse en nous la vraie et victorieuse espérance : « Car notre salut est objet d'espérance, et voir ce qu'on espère ce n'est plus espérer. »

*
* *

Avoir foi dans le Christ quand on sent sa présence comme les disciples d'Emmaüs, et dans cette foi exaltante tout quitter pour le suivre, est-ce vraiment difficile ? Celui-là seul peut le croire qui n'a pas éprouvé cette certitude mystérieuse de l'appel. Mais quand la voix entraînante s'est tue, quand le pénétrant

regard s'est éteint et que la face rayonnante s'est figée dans la mort, comme tout devient difficile et comme tout paraît sombre en ce monde soudain privé de sa lumière!

Marie a connu d'une manière unique les douceurs d'une présence qui, avant de se manifester au monde, lui a été concédée d'une manière unique. C'est dans la foi qu'elle en a joui, certes, mais, malgré les inquiétudes d'un avenir qu'elle savait menaçant, comme cette foi la comblait! Et aujourd'hui, en ce soir du Vendredi Saint sa foi ne défaille pas, mais comme elle est devenue amère, et comme est grande la désolation de son âme! *Ton accablement est vaste comme la mer, fille de Jérusalem!*

Ce n'est pas seulement au Christ qui guérit les malades, qui illumine les âmes et triomphe de ses contradicteurs qu'il faut croire. C'est aussi au Christ mort, apparemment vaincu, et dont la victoire est demeurée ici-bas si secrète qu'il sera toujours loisible à quiconque de la nier. Et c'est dans cette foi qu'il faut risquer son tout.

*
* *

Pour le monde, l'histoire du Christ s'achève à son tombeau. Mais qui pourrait nier l'immense mouvement de transformation du monde qui est parti de ce tombeau et ne cesse d'en jaillir ?

Ainsi les sacrifices demandés au chrétien paraissent, aux autres et parfois à lui-même, un anéantissement. Mais de cette mort jaillit la vie, et le monde, livré à la fureur de vivre, qui se moquait de ce qu'il prenait pour une stérile destruction de soi-même, se trouve par une loi mystérieuse ramené, comme aux sources de la vraie vie, à ces morts vivants qu'il méprisait. Ainsi ne crains pas de suivre le Christ jusqu'au fond de son tombeau. Si tu te refuses aux autres, c'est en réalité pour te mieux donner.

★ ★ ★

AMOUR ET RENONCEMENT

Toute tendance vers la perfection suppose un effort, exige des renoncements. *Quiconque veut lutter*, écrit l'apôtre saint Paul, *s'abstient de tout* (I Co 9, 25). Que sera ce renoncement ? Il devra se conformer aux exigences de la perfection vers laquelle il tend ; c'est donc d'après elle qu'on en pourra juger.

Ainsi, par exemple, une spiritualité plus particulièrement centrée sur l'aspect douloureux de la Croix — nous ne disons pas sur le mystère même de la Croix, ce qui est le cas de toute spiritualité authentiquement chrétienne : la Croix est l'unique source de toute grâce, c'est en elle et par elle que nous sommes introduits dans le mystère de la divine charité — nous disons : sur l'aspect douloureux de la Croix. Une telle spiritualité insistera davantage sur la valeur de la souffrance, semblera même peut-être, parfois, la mettre tout à fait au premier plan. Le côté pénitentiel, la réparation offerte à la justice de Dieu — ou à son amour — pour nos propres offenses et celles de l'humanité entière aura un rôle prépondérant. Une telle conception a parfaitement sa place dans la pensée chrétienne. On peut seulement penser que, mettant l'accent d'une façon très marquée sur un point important, certes, et même nécessaire, mais tout de même sur un point particulier — ou du moins envisagé dans une perspective particulière — elle relève d'une vocation spéciale, d'un appel de la grâce. Appel de la grâce qui s'adressera d'une façon plus instante à telle âme conduite habituellement par le chemin de plus rudes épreuves, mais que chaque chrétien aura l'occa-

sion de percevoir aux heures plus douloureuses de sa vie, où il sera plus intimement uni au Christ dans le mystère de sa souffrance rédemptrice.

Un autre point de vue auquel on pourrait se placer serait celui de la transcendance divine : cherchant à s'élever vers un Dieu qui est tellement au-dessus de toutes les choses qu'il a créées, comment, pour aller à lui, ne pas les abandonner toutes, y renonçant sans retour ? Notons de suite combien, si juste qu'elle puisse être, une telle perspective est trop purement philosophique pour n'être pas, aux yeux d'un chrétien, nécessairement incomplète. Saint Jean de la Croix ne lui a pas moins ménagé une large place dans son enseignement : « Cela étant que tout l'être des créatures comparé à l'être infini de Dieu n'est rien... l'âme lui fait grande injure d'aimer autre chose que lui, ou de s'y attacher » (*Montée,* l. I, ch. 4, 5). Et, de ce principe, le Docteur Mystique tire les conclusions les plus absolues :

> Quand vous vous arrêtez en quelque chose vous ne vous jetez pas au tout.
>
> Car, pour venir du tout au tout, vous devez vous renoncer du tout au tout.
>
> Et quand une fois vous aurez tout, il le faut tenir sans rien vouloir.
>
> Car si vous voulez avoir quelque chose en tout, vous ne tenez pas votre trésor uniquement en Dieu (*ibid.,* ch. 13).

Formules rigoureuses, mais, pour les bien entendre et ne pas déformer la pensée du Saint, il faut se souvenir de l'avertissement qu'il répète à maintes reprises. Le détachement absolu qu'il exige ainsi est un détachement intérieur : c'est la volonté qui, pour aimer Dieu vraiment, doit être libre à l'égard de tout ce qui n'est pas lui. Libre, c'est-à-dire ne s'attacher à rien au point qu'elle ne soit disposée à l'abandonner si Dieu le demande, prête à y renoncer sans perdre sa paix et sa joie intérieure, car celle-ci est en Dieu, en Dieu seul, qui lui suffit parce qu'il la comble. Mais il ne s'agit pas pour autant de se dépouiller effectivement de tout :

> Nous ne traitons pas ici de la privation des choses — car cela ne

> dépouille point l'âme si elle en a l'appétit (c'est-à-dire si elle y demeure attachée) — mais de la nudité du goût et de l'appétit qu'on y prend : c'est ce qui laisse l'âme libre et vide, quoiqu'elle les possède, parce que les choses de ce monde n'occupent point l'âme et ne lui sont d'aucun dommage, puisqu'elles ne pénètrent point en l'âme, mais seulement la volonté et l'appétit qui demeurent en elle (*Montée*, l. 1, ch. 3).

C'est donc la volonté qui doit se libérer de toute attache aux choses créées. Bien sûr, elle ne pourra parvenir à cette liberté sans un effort qui se traduira en des renoncements effectifs à tel ou tel bien, à telle ou telle satisfaction — et surtout à celles qui tiennent davantage à cœur, et dont, par conséquent, on se sent plus prisonnier. Mais ici, on ne se trouve plus sur le plan de l'absolu où l'on était tout à l'heure lorsqu'on envisageait le but à atteindre : offrir à Dieu l'hommage d'un cœur qui l'aime assez pour être comblé par cet amour. Il s'agit maintenant des moyens à mettre en œuvre pour atteindre ce but, et il ne saurait être question d'aussi radicales exigences.

En effet, si Dieu — infini et transcendant, contenant toute perfection en son unique perfection et à qui rien ne peut ajouter — si Dieu doit suffire à combler le besoin d'aimer qui est en notre âme spirituelle, nous avons à tendre vers lui à travers les conditions que nous impose notre vie corporelle. Il est des biens qui nous sont nécessaires, dont nous ne pouvons être privés sans une réelle souffrance, que nous sentirons en notre chair, ou en notre cœur. L'amour de Dieu, si fort soit-il, adoucira, sans doute, l'amertume de cette souffrance, mais n'en supprimera pas la douleur. Et si même elle est trop rude cela pourrait n'être pas sans comporter quelque dommage, soit physique soit spirituel : car nous sommes fragiles et ne pouvons tout porter; un poids trop lourd risquerait de nous faire succomber en chemin. La corde trop tendue pourrait se rompre. Il faut donc trouver un équilibre entre l'usage que nous avons à faire des biens d'ici-bas et la nécessité de les traverser sans nous y arrêter, sans y attacher notre cœur, ni mettre en danger la liberté de notre volonté qui se veut garder toute à Dieu. Afin que nous puissions passer parmi les biens temporels en gardant le regard fixé sur les seuls biens éternels.

C'est ici — pour discerner ce que doit être cet effort de renoncement et comment il le faut traduire concrètement dans nos actes — qu'il importe de se rappeler avant tout qu'il a pour but d'exprimer une attitude d'amour, et d'en manifester la sincérité. Car là est le dernier mot de tout : la perfection à laquelle nous tendons est celle d'un amour ; le renoncement qu'elle exige est donc celui que suppose un amour parfaitement sincère.

Ce qui importe, c'est que tout en nous soit orienté vers Dieu, l'appelle comme notre unique salut ; celui de qui nous attendons tout et en dehors de qui il n'est pas d'espérance ; celui vers qui aspire ce qu'il y a de plus profond en nous.

Notons en passant combien, à ce point où ce qui est en jeu c'est tout ce qui est le plus intime, la question ne se pose même pas de distinguer un amour pur, désintéressé, et un autre qui ne le serait pas. Cette distinction se rencontre dans la zone de nos activités plus superficielles, où l'on peut soit chercher quelque satisfaction égoïste soit la sacrifier au profit d'autrui. Mais quand il s'agit de cette aspiration qui se devine au fond de notre âme, si nous en prenons une conscience claire et vraie — si elle n'est pas seulement un vague besoin de bonheur qui se disperse et s'égare à travers les joies qui s'offrent à nous et dont aucune n'arrive jamais à le satisfaire — si nous en prenons une conscience claire et vraie, elle apparaîtra comme étant toute besoin de sortir de soi-même, de s'ouvrir à un autre. C'est une aspiration vers un bonheur qui seul peut nous combler, mais qui ne peut en aucune manière être enfermé en nous-même, car il est tout ouverture, échappée sur quelque chose — ou plutôt sur quelqu'un, qui nous dépasse infiniment.

Ce besoin profond, ce besoin qui prend tout notre être et où s'exprime ce qui lui est le plus intime ; ce pressentiment de ce qui seul peut le combler pleinement et vers quoi tout en lui aspire, c'est tout cela qui doit s'exprimer dans une attitude de détachement en présence de ce qui n'est pas l'objet de cet unique amour.

C'est d'abord l'attitude d'une âme comblée : pour l'essentiel, pour ce qui lui tient vraiment à cœur, elle sait où trouver ce

qu'elle désire. Elle est donc dans la paix. Une paix foncière, qui peut se faire très secrète, mais dont la présence se laisse au moins deviner, tout au fond d'elle-même, et que rien ne saurait ébranler. Cela ne l'empêchera pas, pourtant, de ressentir, dans les zones plus superficielles de son être, bien des remous. Des sentiments s'agiteront en elle qui lui paraîtront le signe que tout n'est pas encore pleinement mortifié. Et ce sera vrai. Et, réellement, elle aura à faire effort pour que la paix s'étende peu à peu à tout cela qui échappe encore à son influence bienfaisante. Mais elle saura pourtant qu'elle demeure fidèle à son amour profond si elle sent que ces agitations ne peuvent pénétrer jusqu'au centre d'elle-même : elle est encore, sans doute, imparfaitement détachée, demeurant accessible à un regret ou émue par un désir, mais ces attaches sont sans force vraie parce qu'elles ne peuvent s'agripper à ce point, tout au fond d'elle-même, où aucune amarre ne peut plus se fixer, et qui est le seul, pourtant, où elles pourraient s'accrocher solidement.

Elle ne peut s'attacher à rien comme à un absolu, à quelque chose à quoi elle ne saurait en aucune manière renoncer, qui lui serait nécessaire. Ou tout au moins elle éprouve quelque chose de cela et elle pressent que c'est dans la mesure où cela deviendra tout à fait vrai, où elle sera de plus en plus fermement établie en cette paix et cette liberté fondamentale, qu'elle appartiendra vraiment à son Dieu.

C'est à cela qu'elle doit travailler pour sa part — car, essentiellement, c'est le fruit de la grâce divine, d'une plus profonde emprise du Dieu présent au plus intime d'elle-même où il l'anime d'une vie nouvelle, qui la fait de plus en plus profondément sienne — mais pour sa part elle y doit travailler, afin que s'affirme de plus en plus cette appartenance profonde à Dieu et que tout en elle, peu à peu, s'y plie et s'y soumette.

Ce but auquel tend son effort lui permettra de discerner ce qu'il doit être, s'il se veut vrai, sincère et efficace.

Il faut, d'abord, que Dieu la trouve libre, disponible, chaque fois qu'il a quelque chose à lui demander. C'est là d'ailleurs,

et de beaucoup, le plus important : si une part de retranchements volontaires est nécessaire — nous y reviendrons — ce n'en est pas moins par les épreuves que Dieu lui-même a choisies pour elle que s'accomplit le vrai travail profond de détachement, de dépouillement intérieur qui libère une âme et la donne toute à Dieu[1]. Épreuves venant des événements, mais aussi, et peut-être plus quotidiennement, difficultés, petites ou grandes, qui nous viennent des autres, ou plus justement de la rencontre entre les autres et nous-même, rencontre où l'harmonie ne peut se révéler réalisée d'avance. Pour s'en rapprocher, il faudra accepter de multiples occasions de renoncement, souvent légères, mais combien efficaces pour nous purifier — pour nous faire prendre conscience, d'abord, et une conscience de plus en plus délicatement éveillée, de ce en quoi s'affirme notre amour-propre, avec ses susceptibilités.

Ce lent travail de réforme intérieure, que Dieu guide à travers les événements et les conditions où il nous met, ne peut se faire sans souffrance. Mais c'est dans la façon même d'accueillir cette souffrance que se reconnaîtra une âme qui, par le plus intime d'elle-même, est vraiment fixée en Dieu et trouve en lui son repos. Cette paix qui habite au centre d'elle-même, et qui témoigne que Dieu lui suffit, ne se manifestera pas par une parfaite insensibilité. Le Christ lui-même, dans son indéfectible union avec le Père, ne connut-il pas les angoisses de l'agonie ? Non, un disciple du Christ n'a pas à « vaincre » la souffrance, à se montrer plus fort qu'elle en la dominant par son insensibilité ; il a à la porter humblement, simplement. Dans

1. Notons que seul cet aspect de la souffrance, ouvrant les voies à l'épanouissement de l'amour de Dieu, nous met à plein dans une perspective rédemptrice. La rédemption, en effet, ce n'est pas le fait d'effacer le péché et, ayant ainsi écarté l'obstacle, de pouvoir ensuite rendre la grâce. C'est l'infusion même de la grâce qui, en nous orientant de nouveau vers Dieu, efface le péché qui nous détournait de lui. C'est l'amour de Dieu qui, en prenant de plus en plus possession de notre cœur, en chasse l'égoïsme. Si la souffrance accomplit en nous une œuvre rédemptrice, c'est en ouvrant plus largement à l'amour divin une âme libérée par elle de l'égoïsme, de cet égoïsme aggravé, envenimé, vicié par les suites du péché, plus encore qu'en « expiant » ce péché, en offrant pour lui une « satisfaction », une réparation de l'offense commise contre Dieu.

cette condition terrestre qui est encore la nôtre, la parfaite liberté à laquelle nous conduit notre union au Christ ressuscité ne peut s'achever pleinement encore. Elle est le terme vers lequel nous progressons, mais par une route qu'il faut gravir dans les humbles conditions qui sont les nôtres, et dont le Christ a accepté d'assumer le poids, lui aussi, durant les années de sa vie parmi nous. Le triomphe de la grâce ne peut être complet encore : elle ne peut nous délivrer de la souffrance, nous y rendre insensibles, indifférents. Mais si elle vit en nous, si elle tient le plus profond de nous-même fixé déjà en Dieu, introduit comme d'avance en cette paix vers laquelle nous tendons, il y aura quelque chose de changé dans cette souffrance. Une âme unie à Dieu peut pâtir encore, elle peut être parfois bien endolorie, mais elle ne sera jamais « triste » vraiment, et surtout elle ne sera jamais amère. Aussi est-ce, là encore, à son attitude envers le prochain qu'elle reconnaîtra la sincérité de son amour de Dieu. A l'heure de l'épreuve, où l'on sent le besoin de tant de compassion, où la moindre chose fait si mal, sait-elle se montrer patiente, indulgente, ne pas s'irriter, chasser de son cœur toute amertume, tous les troubles de la mauvaise humeur, c'est le signe que Dieu est là. Sent-elle, au contraire, que la paix n'est pas établie en elle, que l'épreuve la rend plus susceptible, plus prompte à s'impatienter, peut-être même à s'aigrir; elle saura sur quel point porter son effort si elle veut profiter de cette peine que Dieu lui envoie pour progresser vers lui et se purifier de ce qui, en elle, fait obstacle à l'emprise de sa grâce.

Les souffrances que nous n'avons pas choisies, les difficultés quotidiennes que nous rencontrons sans les avoir cherchées sont certainement l'instrument le plus efficace de la réforme de nous-même, le seul qui puisse accomplir un certain travail profond et essentiel. Il n'en reste pas moins que — dans la façon même d'y faire face — il y aura déjà une part de choix volontaire, de générosité plus ou moins grande à les accepter simplement, à ne pas trop facilement chercher les moyens de « passer à côté » — surtout dans les cas où il n'est pas tellement difficile de deviner que la Providence elle-même les a placées sur notre chemin comme une occasion de nous libérer de telle attache encore

trop vivante dont nous avons tout de même bien quelque peu conscience.

Reste aussi que — et plus particulièrement aux heures plus tranquilles où l'on courrait le risque de se laisser aller et de perdre un peu de son ardeur à chercher Dieu — une part de renoncement volontaire est nécessaire. C'est comme un « exercice » par lequel on se maintient en alerte et on entretient une disposition de générosité qui prépare à mieux répondre aux difficultés devant lesquelles tôt ou tard on se retrouvera. C'est également le moyen de manifester — en faisant ce qu'on peut par soi-même — le désir sincère de se libérer de telle ou telle attache que l'on sent encore trop vivante en son cœur. La grâce seule en pourra dessécher les racines, mais c'est s'ouvrir à cette grâce que mettre la main à la tâche, comme on le peut, par les moyens dont on dispose.

Que sera cette part de renoncement volontaire ? Comment mesurer jusqu'où elle doit aller ?

D'après le but auquel elle tend. Il ne s'agit pas d'aller le plus loin possible, de réaliser des maximums — comme si la perfection du détachement auquel on atteindra dépendait uniquement du nombre et de l'importance des retranchements qu'on se serait imposés ; comme s'il s'agissait d'une œuvre à réaliser tout seul, et de parvenir, par nos propres moyens, à étouffer la nature à force de la contrer. Il n'est pas sûr que, même sur le plan de notre nature humaine, considérée en elle-même, une telle méthode soit efficace et ne comporte aucun risque, si on l'applique d'une façon par trop absolue et intransigeante. Mais il est sûr en tout cas que si l'on se place sur le plan surnaturel elle repose sur une vue très incomplète et méconnaît la richesse et la complexité de l'œuvre qu'avec notre collaboration, certes — collaboration, d'ailleurs, toute de souplesse, de docilité, d'ouverture — la grâce doit accomplir progressivement pour nous dépouiller de nous-même et tout soumettre à l'emprise de la divine charité.

Ce qu'il faut, c'est s'ouvrir à cette grâce, par un effort personnel, volontaire, librement consenti. Mais ce que cet effort doit traduire, exprimer dans les faits, c'est une bonne volonté

sincère — largement sincère — qui ne compte pas trop sa peine, ne la mesure pas au plus juste, mais donne assez largement pour montrer qu'elle donne de bon cœur.

A un tel effort, la grâce répond, elle aussi, et plus encore, largement, sans compter, ni calculer l'exacte mesure de notre « mérite ». Elle répond par un don large et généreux à cette bonne volonté, et souvent, l'effet de détachement, de libération intérieure qui résultera d'un bien modeste sacrifice, accompli de bon cœur, sera trop disproportionné avec ce qui en a été l'occasion pour ne pas apparaître avant tout comme un don de la grâce, l'œuvre qu'elle a accomplie librement, avec libéralité, dans l'âme qui s'ouvrait à elle[2].

L'effort qui nous est demandé, nous avons donc à l'accomplir dans une collaboration vivante avec Dieu, avec sa grâce. Et sous son regard. Pour juger si nous sommes assez généreux et faisons vraiment ce que Dieu attend de nous, bien plutôt que d'examiner en détail chaque cas particulier, il conviendrait de se considérer soi-même, son attitude intérieure, en sa présence et sous son regard. De se demander devant lui s'il peut reconnaître en nos façons d'agir l'expression d'un désir pleinement sincère d'être tout à lui, de ne rien lui refuser — ou du moins, quand nous sentons trop notre faiblesse pour être bien assurés qu'il reste autre chose en nous, le désir sincère de sa grâce : de la voir accueillir notre pauvre bon vouloir, et nous purifier de tout ce à quoi nous craignons d'être encore trop attachés.

En cette confrontation, en ce tête-à-tête avec Dieu, s'il est loyal, nous verrons bien vite ce qui, en nous, peut heurter son regard, quelles mises au point sont nécessaires. A condition, toutefois, de bien nous mettre en présence de Dieu, et non de quelque image déformée que nous nous en ferions. Car il serait parfois utile de se demander quel visage on prête à Dieu, ce qu'il serait si vraiment ses exigences — ou peut-être au contraire ses complicités — étaient telles que les suppose notre attitude devant lui.

2. Si l'on en veut un exemple, qu'on songe au sacrifice de la nuit de Noël, qui fut pour sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus l'occasion d'une telle libération et une grande date de sa vie spirituelle.

Dieu est large. Il faut que nous sachions reconnaître ce visage qui est le sien et nous tenir devant lui comme devant un être vivant, humain, en quelque sorte — lorsque nous pensons à Dieu, que nous y prenions garde ou non, n'est-ce pas l'image du Christ qui s'offre toujours la première à nous, et n'est-ce pas à travers cette image que nous pressentons quelque chose de la divinité du Dieu d'amour qui se révèle en son Fils devenu l'un d'entre nous?

Saint Thomas voyait dans la simplicité l'expression suprême de la perfection de Dieu et Claudel parle de son éternelle jeunesse. N'est-ce pas ainsi que nous le présente, également, la Genèse, en ces admirables pages où elle nous décrit les rapports qu'il entretient avec les patriarches, ses amis? Elle nous le montre, sachant, sans rien abandonner de sa majesté, la faire accueillante, en des relations si simplement amicales en leur grandeur et leur noblesse toute divine. La grandeur de Dieu est une vraie grandeur, c'est pourquoi elle est simple, elle est libre; elle peut se faire accessible et familière.

On représente le Père sous les traits d'un vieillard. Mais chez un vieillard vraiment accompli et guéri de toutes les suffisances de l'âge mûr, ne retrouve-t-on pas le charme et la fraîcheur de l'enfance, sa liberté sans entraves ? Et puisque cette pure fraîcheur de simplicité est ici-bas le dernier mot de toute perfection réellement achevée, pourquoi n'y pas voir le plus pur reflet de la divine perfection, ce qui en approche le plus et en donne l'image la plus fidèle ?

Il faut savoir faire à Dieu un visage vivant, le visage de l'amour. L'amour, certes, attend une réponse loyale et généreuse, mais il ne l'attend pas passivement. Il y est attentif, il sait la reconnaître au moindre signe; il sait deviner, discerner ce qu'un geste, une attention peut trahir de tendresse cachée. Il sait comprendre, excuser ce qui s'y mêle encore de faiblesse, de maladresse, qui suppose quelque retour sur soi plus ou moins conscient, plus ou moins avoué, mais qui au fond n'empêche pas que l'on aime vraiment, sincèrement, profondément. L'amour n'est pas susceptible. Il sait fermer les yeux. Il sait attendre.

Dieu, surtout, sait attendre : il sait que sa grâce est à l'œuvre en cette âme qui s'y ouvre avec bonne volonté : ce ferment, sans doute, n'a pas encore fait lever toute la pâte, mais il est à l'œuvre — une œuvre de patience, une œuvre silencieuse.

Non, Dieu n'est pas un Maître sévère, exigeant et dur, et moins encore un Maître difficultueux et tatillon, toujours en quête de l'imperfection à découvrir dans le serviteur le plus fidèle. Dieu est large. Mais il ne peut transiger avec le mal. Ce qu'il veut, ce que veut son amour, c'est une réponse sincère, loyale, assez large et généreuse pour être vraiment un don joyeusement consenti. On ne trompe pas l'amour. On ne trompe pas Dieu. Il faut être vrai devant lui. Mais cette offrande qu'il nous demande de lui faire avec la spontanéité de l'amour, c'est avec cette même spontanéité qu'il l'accueille. Il la considère d'un œil simple, sans mesurer au cordeau si l'on n'aurait pu aller un peu plus loin, donner un peu plus. Du moment que ce qu'on donne et la façon de le donner traduit un amour sincère, cela lui suffit car il ne demande rien d'autre. Car il ne voit rien d'autre dans le don offert que cet amour qu'il a pour mission d'exprimer.

Dieu ne compte pas, ne mesure pas. Il accueille nos dons avec générosité. Il voit l'intention qui les anime et l'interprète avec la libre bienveillance de l'amour. « La libéralité, écrit saint Jean de la Croix, est une des principales conditions de Dieu » (*Montée*, l. III, ch. 19). Sainte Thérèse d'Avila écrit : « Mon Dieu n'est nullement méticuleux et il ne s'arrête pas à des bagatelles... il n'est nullement exigeant, mais plutôt large » (*Chemin de la perfection,* ch. 25). Et sainte Jeanne de Chantal, à des religieuses qui se faisaient scrupule d'avoir trop tôt repris leurs vêtements d'hiver par une crainte du froid qui leur semblait un manque de mortification : « N'allons pas épluchant ces choses, allons à la bonne foi... Je ne désire point que nous nous amusions à ces petites vétilles de vertus » (tome II, p. 263).

L'amour de Dieu est large. Certes, quand c'est nécessaire, il sait demander de rudes sacrifices. Il sait être exigeant. Mais ce sont toujours les exigences d'une bonté, d'un amour. Et il

sait aussi, lorsqu'il n'en faut pas plus pour le résultat qu'il veut obtenir, se montrer étonnamment bénin en ses requêtes, présentant un sacrifice et, si cela a suffi pour qu'il soit accepté et que le renoncement qu'il voulait obtenir se trouve acquis, le retirant aussitôt sans pousser plus avant. Comme s'il voulait mieux montrer ce qu'il est, laisser entrevoir son infinie bienveillance et mieux faire comprendre que s'il demande davantage, à d'autres heures, c'est bien parce qu'il le faut, et dans un dessein d'amour, de miséricorde, et non sans mesurer la peine qu'il nous impose. Comme s'il voulait nous aider à ne pas prendre le change devant ce qu'il est obligé, parfois, de demander, à ne pas lui faire un visage trop rude et trop sévère, qui n'est pas le sien.

Chercher Dieu, vouloir renoncer à tout pour lui appartenir, à lui seul, ce n'est pas — mettant en balance le désir de lui être fidèle et les diverses satisfactions qui s'offrent à nous — s'efforcer de préférer de plus en plus sincèrement Dieu, de le « choisir », comme on choisit entre les biens qui sont sur le même plan. C'est plutôt essayer de retrouver, au centre de soi-même, l'aspiration la plus vraie, la plus puissante en fin de compte, mais aussi la plus cachée; c'est essayer de la faire effleurer, en la dégageant de l'envahissement de toutes les impressions plus superficielles, mais si vivantes, si attirantes, sous lesquelles elle est comme ensevelie et presque invisible, peut-être. C'est éveiller ce besoin profond qui est en nous et lui faire prendre peu à peu le dessus sur tout le reste.

C'est pourquoi un véritable effort de renoncement repose nécessairement sur la prière, sur la prière qui nous fait prendre conscience de l'ouverture vers Dieu de notre être le plus intime : il est celui sans qui tout en nous reste inachevé, insatisfait, instable, inquiet. Nous ne pouvons trouver la paix que dans un acte de foi totale en lui : ce que son amour nous réserve, nous l'ignorons; c'est un bonheur qui dépasse les intuitions de notre intelligence et les pressentiments de notre cœur. Sommes-nous dignes de son amour ? Nous ne le savons. Mais nous savons qu'il est l'amour et qu'il n'est que de lui faire confiance : une confiance absolue, sans ombre et sans retour, qui est l'hom-

mage même qu'il attend de nous. Fermer les yeux, parce qu'on se sait entre ses mains. Tout faire pour demeurer entre ses mains : dans la soumission, une docilité qui, elle aussi, lui redit notre confiance, en est l'expression dernière et la plus parfaite. Et lui confier cette docilité même, qui se veut fidèle, mais qui se sent fragile; fragile, mais confiée à celui à qui elle s'adresse comme un acte de foi en lui.

Tout cela, dans le sentiment de ne pouvoir éprouver davantage notre faiblesse sans prendre une plus vive conscience du lien d'intime dépendance qui nous unit si intimement à lui, à son amour.

Dom Georges Lefebvre, O.S.B.

INSATISFACTION DU CHRÉTIEN

Il y a quelques années, quelque part en France, des chrétiens se sont réunis autour de leur curé sans autre but ni autre idée que de chercher à répondre à l'appel du Seigneur mieux qu'ils ne l'avaient fait jusqu'ici.

Au sein de ce groupe formé en majorité de foyers, chacun s'est instruit de ce qu'on appelle conversion du cœur, oraison, prise en charge de « l'autre » au plan profond du cœur et du jugement... Et parce que chacun faisait cela de son mieux en son particulier, l'amitié est née entre eux, tranquille, forte, spontanément conquérante. D'autres groupes sont nés.

Ainsi la paroisse possède un certain nombre de chrétiens qui se connaissent, s'aident, s'aiment tout en trouvant dans ce début — infime il est vrai, vulnérable, mais pourtant vivace — de plénitude ecclésiale, le secret d'une plus grande ouverture à autrui et l'amorce d'un esprit apostolique purifié.

Le curé leur a confié une année de catéchisme ; en leur confiant les enfants, il leur a confié aussi les parents de telle sorte que, sous la direction et la mouvance d'un sacerdoce efficace, c'est la communauté chrétienne au moins en germe qui, déjà, transmet la Bonne Nouvelle. La charité instantanée s'est organisée avec méthode. Des essais de renouveau liturgique voient le jour. La présence chrétienne aux centres vifs du quartier, cités, H.L.M., écoles, se mûrit et se prépare. Des contacts sont pris avec l'Action Catholique spécialisée. L'avenir est donc ouvert.

Cette causerie a été faite aux membres du premier groupe, lequel, ayant terminé son cycle de formation intensive (en principe trois ans), ne se réunit plus, en tant que groupe, qu'une fois par trimestre. On en définirait au mieux l'esprit et la fonction en lui donnant comme sous-titre : examen de conscience d'une équipe d'amitié engagée au cœur d'un renouveau paroissial.

*
* *

A. *Le départ en sainteté n'est qu'un départ...*

Le jour où, il y a vingt ans, dix ans, trois ans, un an, que sais-je, chacun de nous s'est mis à crier du fond de son pauvre cœur vers le Seigneur pour lui demander son Esprit, pour lui demander de n'être plus stagnant mais muant, plus vrai, plus désireux de « la vérité sur soi qui fait mal », plus généreux, plus maître de soi, — le jour où nous avons fait cela et l'avons concrétisé dans la fidélité à l'oraison quotidienne, ce jour-là, nous avons reçu l'immense grâce du départ.

Sans doute avions-nous alors et avons-nous encore des mauvaises habitudes, des inclinations au péché véniel, voire même au péché mortel, au moins matériellement parlant. Sans doute, comparés à la générosité, à l'élan, au rayonnement d'un Vincent de Paul, notre générosité, notre élan, notre rayonnement, sont-ils infimes, cependant l'embrayage a eu lieu et chaque fois que nous recevons la grâce de ce cri vrai du fond du cœur, soit au cours de l'oraison, soit dans le feu d'une action qui nous coûte, nous embrayons à nouveau, même si nous avons gravement péché la veille[1].

Mais partir est une chose; poursuivre, avancer, progresser, en est une autre.

Les classifications sont toujours dangereuses. Elles sont pourtant nécessaires si l'on veut être réaliste, adapté, et ne pas parler en général, c'est-à-dire dans le vague. Sans grand risque

1. Car il n'y a pas de meilleure contrition (en attendant la confession) que ce cri vrai.

de se tromper, du point de vue qui nous occupe, nous pouvons nous diviser en trois groupes.

Il y a ceux qui sont en départ, en désir et qui ne sont pas prêts à aller plus avant. Il y a ceux qui ont derrière eux une période de « départ » qui leur permet d'aller plus avant. Il y a ceux qui, ayant reçu la grâce de rompre les fils qu'il faut rompre après l'embrayage, ainsi que nous allons le dire, sont appelés à aller plus avant encore. La doctrine spirituelle nécessaire à chacun ne peut pas être la même. Nous le comprenons tous d'instinct.

Pour ceux d'entre nous qui en sont au départ, qui tournent autour de l'oraison sans bien entrer dedans, qui ont l'inquiétude de Dieu au fond de leur cœur, sans que, pour autant, cette inquiétude les jette dans un profond silence intérieur, il n'est que d'entretenir loyalement cette inquiétude, d'être fidèles à l'oraison et à ces tout petits sacrifices offerts de bon cœur (tout petits, à la taille de notre spontanéité d'amour et donc vrais et efficaces), qui font faire tant de progrès en peu de temps et préparent merveilleusement l'avenir.

Ce n'est pas parce que nous avons consacré trois ans à cette spiritualité de départ que nous sommes tous partis. L'amitié entre nous est assez grande pour nous faire accepter simplement ces choses. Toutefois, voici trois ans que nous parlons de l'embrayage et s'il est toujours temps de le vivre, ce n'est plus le temps d'en parler.

Nous allons ici parler des deux autres « groupes »; et d'abord de ceux qui sont fidèles à l'oraison. Ils y trouvent une nourriture substantielle et deviennent effectivement capables d'un certain silence intérieur et d'une générosité plus grande dans leur comportement pratique, mais ils sont retenus par quelque chose comme un fil, une ficelle ou même une corde et, bien qu'ils soient sans cesse appelés, leur marche en avant est souvent stoppée.

Une telle situation doit cesser sous peine de faire tomber dans l'illusion ou de mener à l'abandon. Le danger de tout abandonner est quasi inexistant, celui de tomber dans l'illusion, au contraire, nous guette. Nous allons nous expliquer avec le maximum de clarté sur ce point.

B. *Que chacun prenne conscience de son « point de fixation »*

Nous allons chercher à voir bien en face quelques-uns de ces fils, ficelles ou cordes qui, s'ils ne sont pas rompus, nous mènent à l'illusion.

Auparavant, deux remarques importantes. La première concernant la nature de ces points de fixation, la seconde le degré de leur virulence. Il y a en tout homme, avant qu'il ait atteint la perfection, un point de fixation fondamental qui n'est autre que lui-même. Il faut avoir parcouru les trois voies[2] pour être désapproprié de soi-même au point de se servir du monde comme ne s'en servant pas, entièrement livré, entièrement donné, en même temps d'ailleurs qu'entièrement unifié, personnalisé, divinisé. Toute la vie spirituelle, en ses différentes phases et voies, n'a pas d'autre but que d'obtenir par amour cette désappropriation, pour autant qu'elle doit faire de chacun de nous une personne digne de Dieu. Mais il est vain de vouloir brûler les étapes. Avant de pouvoir permettre au Seigneur de s'attaquer à elle dans sa racine (au plus intime de notre être spirituel et donc directement de sa part et passivement de la nôtre), il faut s'être attaqué à elle dans ses manifestations.

Ce point de fixation fondamental se manifeste en effet pratiquement par des attaches particulières, des points de fixation localisés pour ainsi dire et caractérisés. Ceux-ci ne sont autres qu'une recherche de soi à travers certains biens, comme son foyer, son avoir, ses qualités...

Nous voyons donc clairement de quoi il s'agit : non pas de notre égocentrisme en général, mais de notre égocentrisme manifesté par une attache caractérisée et donc permanente, habituelle. Comprenons bien, à la suite de saint Jean de la Croix, combien le mot *habituel* est ici important. « L'âme retenue par une attache, dit-il, n'atteindra jamais la liberté...

2. On fait allusion ici à la doctrine traditionnelle des trois conversions et des trois voies, dont la vérité profonde ne devrait pas être cachée par l'infinie variété des expériences concrètes.

Une seule de ces attaches, lorsqu'il y a pour l'âme HABITUDE, constitue une telle entrave au progrès que l'on *pourrait tomber journellement dans beaucoup d'autres imperfections et péchés véniels qui ne procéderaient pas d'une habitude et d'un esprit de propriété habituels sans en retirer autant de dommage...* »

Mais ces attaches ont plus ou moins de force. Lorsqu'elles sont conscientes et nous font souffrir, elles ne sont pas un obstacle, au sens fort, à notre mue après l'embrayage. Bien au contraire, la conscience que nous en avons et la souffrance qu'elles nous procurent, dénotent un état dynamique, un état de gestation. L'âme généreuse sortira un jour victorieuse de ce combat.

Les points de fixation dont nous voulons parler sont ceux-là même qui, tellement inviscérés en nous, tellement nôtres, ont un tel degré de profondeur qu'ils sont quasi inconscients. On les soupçonne parfois, comme par éclair, mais on étale leurs effets ingénument, sans mauvaise conscience.

Ces points de fixation caractérisés et inconscients sont un obstacle de telle importance à la marche en avant que si la lumière à leur sujet ne se fait pas peu à peu dans notre esprit, l'embrayage ne sera jamais suivi d'effets. A vrai dire celui qui embraye sincèrement, un jour ou l'autre, perçoit cette lumière qui, si j'ose dire, frappe sinon à la porte du moins à la vitre. Mais comme l'homme est rusé pour refouler dans l'inconscient ce qui pourtant, sous le soleil de la grâce, tend à devenir conscient! comme nous sommes rusés pour ne pas nous connaître nous-mêmes!

Aussi bien, celui qui, dans l'oraison, ne demande pas « la vérité sur soi qui fait mal », surtout si elle lui fait mal, celui-là ne deviendra jamais un saint.

Cela dit, examinons un certain nombre de ces points de fixation quasi inconscients qui, à n'en pas douter, bloquent dans leur marche certains d'entre nous (tandis que d'autres, par nature et par grâce se trouvent, comme nous le dirons tout à l'heure, sans point de fixation caractérisé, bénéficient d'un psychisme plus pur, plus simple, plus mûr).

Que je me connaisse!

Que je te connaisse! disait saint Augustin.

Tout progrès baigne dans une meilleure connaissance de soi.

Nous allons dire des choses dures, qui devraient faire mal à certains d'entre nous. Mais notre amitié peut et même doit supporter cela. Que chacun prenne au passage ce qui le concerne en s'abstenant de juger ce qui ne le concerne pas.

Ce point de fixation, ce peut être un égoïsme profond, presque totalement inconscient, et d'autant plus pernicieux, dans l'amour conjugal, qui entraîne une personne à faire de son conjoint un objet de satisfaction. Pour son conjoint, son amour est une prison. Là où est ton trésor, là aussi est ton cœur, nous dit le Seigneur. Le trésor d'une telle personne, c'est un attachement subtil à elle-même à travers son foyer, et plus particulièrement son conjoint. Concrètement elle tend à en faire des idoles et elle sent que si ces idoles s'écroulaient elle s'écroulerait avec elle. Certes il faut être attaché à son foyer et à son conjoint, mais si cet attachement est tel qu'il bloque notre cœur dans une satisfaction égoïste où la peur de perdre son petit bonheur se mêle à l'âpreté du désir, il nous empêche de grandir dans l'amour concret du Seigneur et tout est faussé. Il n'y a plus de progrès en sainteté possible.

Alors voyez les conséquences : cette personne continue évidemment de pratiquer, elle reste en départ, c'est-à-dire qu'elle fait ce qu'elle peut pour être fidèle à l'oraison, elle ne boude pas les œuvres, bien au contraire. Mais, parce que subtilement, son cœur est englué dans une recherche d'elle-même à travers son conjoint, elle est retenue par un fil qui l'empêche de cueillir les fruits de l'embrayage : paix intérieure, maîtrise de l'imagination, évacuation de la souffrance-agacement, entrée VRAIE dans la souffrance-compassion, rectification du jugement en maints domaines, et, pour tout dire, épanouissement dans la liberté intérieure.

A la longue, cette personne va tomber dans l'illusion et va faire illusion aux autres. Elle va être dans l'illusion, car pour compenser ce subtil attachement, elle va multiplier les bonnes œuvres, s'adonner à la piété, être un pilier d'Église. Mais ce n'est pas principalement cela que le Seigneur lui demande[3] : il

3. « Que sert-il de donner à Dieu une chose s'il en demande une autre de vous ? » (saint Jean de la Croix).

lui demande son cœur et elle ne pourra pas le donner tant qu'elle n'aura pas demandé et obtenu cette lumière qui lui fera mal et par laquelle elle verra qu'elle pollue son amour conjugal par un égoïsme profond. L'avancée en sainteté, de ce point de vue, quand le moment est venu et jusqu'à ce qu'il soit passé, fait mal, très mal, d'autant plus mal que nous sommes aveugles. Mais ce mal est le plus grand bienfait qui nous puisse échoir, car il nous ôte les points de fixation où nous engluons notre liberté et notre puissance d'aimer. Pour ne pas désirer et connaître cette souffrance, l'immense majorité des chrétiens ne deviennent pas des saints.

De plus cette personne ne cueillant pas les fruits normaux de l'embrayage, ne peut pas ne pas se faire une fausse spiritualité. Elle va penser qu'en DROIT, EN DOCTRINE, les fruits de sainteté sont pour l'autre monde ou pour des hommes exceptionnels, alors qu'ils sont là, à portée de sa main, si elle veut bien entrer dans le jeu de la vérité et du désir, en se faisant toute petite devant celui qu'elle désire au plus profond d'elle-même, mais auquel elle craint de se livrer parce que, croit-elle, il va lui prendre son amour! Ce que le Seigneur prend, il le rend au centuple et l'amour pour les créatures, une fois envahi par son amour à lui, atteint une finesse, une profondeur, une force qu'on n'aurait jamais soupçonnées auparavant.

Elle va faire illusion aux autres; on dira d'elle : « quel pilier de l'Église! » Mais, en fait, cette personne, par sa fixation, est obstacle au progrès du royaume dans la paroisse même et surtout si elle s'occupe d'œuvres.

Ce fil, ce peut être aussi, pour un autre, une satisfaction béate prise dans des choses qui ne le méritent pas. Un attachement à certaines aises, par exemple tel que le cœur s'y englue. Il y a une façon *habituelle* (mot important) de s'installer dans un fauteuil après le travail ou le repas qui dénote une béatitude dans la jouissance qui ne consonne pas avec ce désir intérieur, ce feu caché qui ne meurt point chez celui qui cherche le Seigneur. Et peut-être suffirait-il que ce chrétien, cet homme fidèle à l'oraison, prenne conscience sur ce point précis d'un attachement inconscient à ses petites aises et à sa personne, et que

généreusement il offre au Seigneur, progressivement, une tenue plus raide, pour que le fil se rompe et qu'il se retrouve peu à peu un autre homme...

Il y a un plaisir intense et *habituel, constant*, d'avoir une maison, une auto, un bibelot, des livres, des disques, etc., tel que notre cœur en devient comme incapable de goûter les biens du Seigneur et très particulièrement les joies de l'amitié DÈS CE MONDE!

Et pourtant! qu'il y aurait de joie à devenir libre, à se servir de son auto comme si elle n'était pas à soi, à lire ses livres comme s'ils appartenaient à tout le monde, à écouter ses disques comme s'ils étaient à tous! Comme devraient être heureux les religieux qui ont tout en commun! Celui qui est libre ce n'est pas celui qui n'a rien, c'est celui qui, s'il vient, comme Job, à ne plus rien avoir n'en perd pas la paix pour autant. Mais alors quelle domination, quelle autonomie! Alors que les autres se mettent en colère, s'inquiètent, se disputent, celui-là fait ce qu'il doit faire honnêtement, mais son cœur est ailleurs. Là où est ton trésor, là aussi est ton cœur.

Certains d'entre nous, plus ou moins consciemment, donnent dans ces satisfactions superficielles. Mais, sachons-le : tant que nous n'aurons pas, soit par la prière ardente, soit par des sacrifices durs, soit par les deux, décollé notre cœur d'objets où il s'englue, nous serons tenus par un fil qui nous empêchera de quitter le stade du départ pour entrer dans celui de la marche.

Pour d'autres, ce peut être une satisfaction trouvée dans des choses plus sérieuses d'un point de vue humain, mais qui restent bagatelles aux yeux de Dieu. Quelqu'un qui écrit par exemple, ou qui est engagé dans une action. Celui-là peut se complaire dans ses écrits, son activité, au point d'y trouver une satisfaction supérieure à celle qu'il devrait trouver dans la recherche du Seigneur et l'amitié. Parce qu'ils n'ont jamais embrayé ou parce qu'ils n'ont jamais décollé de l'embrayage, bien des prêtres et des laïcs qui font œuvre apostolique par la plume ou l'activité altruiste, sont en fait plus attachés à leurs écrits et à leurs œuvres qu'à la recherche intime du Seigneur et à la découverte

du vrai visage des hommes leurs frères. Pour être apôtre, il faut se moquer de tout et surtout de ses propres œuvres.

Pour d'autres, ce peut être l'attachement à certaines qualités qu'ils s'attribuent, parfois à raison, parfois à tort. Quelqu'un par exemple se croit très intelligent alors qu'il n'a qu'une certaine facilité à ajuster ensemble des idées et est, en fait, superficiel. Cette estime de sa haute intelligence est inviscérée en lui, elle l'englue, elle le bloque. Son orgueil a peut-être cédé sur bien des points, mais pas sur celui-là. Pourtant, tant que cette personne n'aura pas d'elle une opinion plus humble, tant que son inconscience sur ce point sera telle qu'elle ne soupçonnera même pas ce qu'il a d'orgueil en son opinion, elle sera attachée et incapable de quitter le stade du départ. Et, chose merveilleuse, si cela se fait, son intelligence deviendra plus fine et plus droite!

Pour un autre, ce fil sera l'estime profonde de sa valeur personnelle. Une certaine fierté de soi est légitime. Regardons comme le Christ si humble garde en même temps une stature non pas imposante (lui si vulnérable! et comme sans apparence!) mais où perce une estime parfaite, absolue, intraitable de sa mission. Tous les grands hommes dignes de ce nom, tous les hommes de Dieu ont eu une très haute estime des valeurs qu'ils avaient conscience d'incarner. Et plus ces valeurs et leur propre cœur ne faisaient qu'un, plus ils ressemblaient de ce point de vue au Christ, unissant paradoxalement une profonde humilité et une intraitable fierté. Mais lorsque cette estime légitime de ses possibilités empêche quelqu'un de sentir que les valeurs qu'il incarne ne peuvent « passer » que par l'anéantissement de lui-même, c'est-à-dire par l'abandon radical de lui-même à la sainte volonté de Dieu, alors il y a prolifération habituelle d'amour-propre et tout départ en sainteté est radicalement bloqué.

Pour un autre, ce sera un attachement à des formes de piété qui l'enferment dans la médiocrité au lieu de le libérer. A l'oraison, il préférera la prière collective, non pas parce qu'il est simple et sans capacité de faire plus, mais parce que c'est pour lui une solution de facilité. Il triche avec l'appel de Dieu. Il triche avec l'éveil de son vrai cœur à lui. Sourdement il le sent... De même et pour les mêmes motifs il préfère à des formules

d'apostolat neuves et adaptées en profondeur (et par là humbles et sans apparence ni efficacité immédiate) des formules plus faciles, moins exigeantes, plus routinières. Il y a là, au fond, un attachement à ses aises spirituelles, un refus plus ou moins conscient de voir les vrais problèmes, qui se ramènent toujours à l'ouverture profonde du cœur au Seigneur et à l'entrée en amitié.

Dans l'oraison, il faut demander la lumière qui fait mal, de peur que ne nous échappent les défauts les plus inviscérés en nous. Soyons réalistes, soyons durs. Aimons la vérité par-dessus tout. Jésus a dit : « la vérité vous délivrera », cette vérité, encore une fois, si meurtrière que seul celui qui a derrière lui une bonne pratique de l'oraison et de la mortification dans les petites choses, peut espérer connaître sans perdre cœur.

C. *Quand on n'a pas de point de fixation caractérisé...*

Parmi nous il est possible et même vraisemblable que certains, sans que ce soit présomption de leur part, ne se trouvent pas de points de fixation caractérisés. Ils se rendent compte que leur amour conjugal n'est pas vicié par un égoïsme tel qu'il devient subtilement engluant et pour leur propre cœur et pour leur conjoint ; les satisfactions légères ne les touchent pas (du moins de cette façon habituelle et inviscérée dont nous parlons), ayant peu, ils se trouvent heureux comme ils sont ; ils ne mettent pas leur amour-propre dans des formes d'apostolat plutôt que dans d'autres ; ils ne s'estiment pas particulièrement intelligents : c'est là une chose à laquelle ils ne pensent jamais ; ils n'ont pas d'eux-mêmes une haute estime : naturellement, ils sont simples ; ils ne fuient pas les formes de piété exigeantes et personnelles. Bref, ils sont libres par rapport à quelque point de fixation caractérisé que ce soit. Reste le point de fixation fondamental dont nous parlions au début et le danger de le voir se durcir en points de fixation particuliers.

A ceux-là, quelle voie s'ouvre donc ?

La voie de l'estime véhémente de l'insatisfaction.

Suavement et fortement appelés à entrer dans cette voie, il faut qu'ils y entrent, petit à petit, avec le sourire et de l'humour, en s'ouvrant à cette lumière toute divine qui leur dit : venez à moi, car mon joug est doux et mon fardeau léger. Pour entrer dans cette voie, il faut une grande réserve de joie intérieure, une intuition parfois fulgurante que là est le réalisme, là la fécondité, là, finalement la joie, la paix, pour soi et pour tous ceux qu'on aime. Oh! combien est vraie cette parole du Curé d'Ars : la peur de la Croix est la plus grande des Croix. Qu'avons-nous à perdre à recevoir la grâce de changer en joie les ennuis et les contrariétés de la journée? La matière de la joie intérieure, c'est la souffrance. C'est là que nous nous saisissons au plus intime de nous-mêmes et que, dans le cri vers le Seigneur, nous nous transmutons comme du plomb qui se change en or.

Les petits ennuis du jour, les contrariétés représentent un immense capital perdu. Mais du jour où quelqu'un a découvert cette mine et l'utilise, alors tout devient possible, car le Mystère de la Croix se renouvelle en vérité, et non plus seulement en appel ou en espérance, et reproduit ses fruits.

Il est nécessaire que nous comprenions bien ces choses; aussi arrêtons-nous sérieusement, à la suite et avec saint Jean de la Croix, sur cette doctrine capitale.

Ce à quoi nous sommes appelés, c'est à une amitié très intime avec le Seigneur. Le Seigneur nous aime non seulement comme un Père, mais plus encore comme un ami; et bien plus encore comme un homme aime sa femme. C'est l'amour dans ce qu'il a de plus intime, de plus total, de plus fou, qui nous est offert. En d'autres termes, c'est l'union, la possession la plus absolue. La seule image valable de cet amour, toute biblique d'ailleurs, c'est l'amour total, l'amour conjugal.

Or, l'Être auquel nous sommes appelés à nous unir dans le cri le plus jaillissant, le plus spontané, le plus nôtre de notre cœur, c'est Dieu lui-même, l'Être qui n'est réductible à rien. Dieu n'a rien que d'exister et cela lui suffit; il est la plénitude de l'Être. Rien n'est lui : la consolation spirituelle, ce n'est pas lui, la joie de réussir en apostolat, ce n'est pas lui, la satisfaction de vivre, sous toutes ses formes, ce n'est pas lui.

Dans la mesure où nous nous complaisons dans ces consolations, ces satisfactions, ces joies, nous saisissons, nous possédons quelque chose qui n'est pas Dieu lui-même. Pour le saisir, lui, il ne faut se complaire en rien puisque rien en quoi l'on puisse se complaire n'est lui : toute insatisfaction est comme une porte ouverte sur Dieu lui-même, en son être même, du fait qu'elle nous empêche de saisir autre chose que Dieu.

Comprenons bien : il est normal que nous ayons des satisfactions ; cela est nécessaire à notre santé et à notre équilibre physique et moral. Il est normal de jouir des joies et des plaisirs que nous offre la vie, en tout domaine : conjugal, familial, professionnel, apostolique, spirituel. CE QUE NOUS DEVONS SAVOIR, C'EST QUE NOUS SOMMES APPELÉS A NE PAS NOUS COMPLAIRE EN CES SATISFACTIONS, à ne pas y bloquer notre cœur, à ne jamais nous en remplir au point de ne plus laisser de vide dans notre cœur. La complaisance dans ces satisfactions — même et surtout dans d'authentiques satisfactions spirituelles : lumières, consolations intérieures... — fait que ce n'est plus le Seigneur que notre cœur saisit, mais nous-mêmes. D'où la nécessité d'estimer l'insatisfaction : quasi incapables de ne pas nous fermer sur nous-mêmes dans la satisfaction (et de nous y enfermer) nous sommes délivrés de ce danger mortel par l'insatisfaction. Toute insatisfaction est une porte ouverte sur le Seigneur. Le malheur est que cette porte s'ouvre très souvent dans nos vies sans que nous la franchissions guère.

Combien devrions-nous nous réjouir de toutes les occasions qui nous sont offertes d'être insatisfaits : projets contrecarrés, prochain acariâtre, événements qui ne tournent pas comme nous le voudrions. Chaque fois, l'occasion nous est offerte d'entrer, au sein d'une foi pure, débarrassée de toute superstition et crédulité, en intelligence, en amitié et union d'amour avec le Seigneur. Chaque fois que nous nous réjouissons de l'insatisfaction au lieu de pester contre elle, nous faisons un progrès certain, nous nous dégelons, nous permettons au Seigneur de mettre en application sa parole : « donnez et l'on vous donnera ; c'est une bonne mesure qu'on vous donnera : tassée, secouée, débordante, qui remplira les plis de votre vêtement ».

Cette voie n'est pas pour tous immédiatement, mais tous y

sont appelés. Pour y entrer valablement, il faut avoir obtenu une liberté intérieure suffisante et, encore une fois, cette liberté s'obtient par la fidélité à l'oraison, la culture généreuse de l'amitié et les tout petits sacrifices — sans se mettre davantage martel en tête.

Mais lorsqu'on a mûri sous le soleil de la grâce et que l'appel à plus de générosité, plus d'amour concret se fait sentir, alors le moment est venu d'entrer en estime véhémente de l'insatisfaction. Si tout est dans la Croix, comment quelqu'un qui ne comprend pas, qui n'estime pas, qui ne perçoit pas que là est la joie, pourra-t-il entrer pratiquement dans son jeu? Il y a deux temps : le temps de la quête, de la recherche, de l'estime; puis le temps de la réalisation. Il ne faut pas mélanger les temps, sous peine de tout rater. Pour la plupart d'entre nous, il s'agit moins d'entrer dans la voie de l'estime véhémente de l'insatisfaction que de progresser dans la voie de la libération intérieure, c'est-à-dire dans l'évacuation de la souffrance-agacement; moins de penser à la souffrance que d'avancer vers ce « ouf! », cette respiration tranquille, cette domination joyeuse des événements et des hommes qui appartiennent à quiconque meurt à son amour-propre et se livre tout bonnement à la confiance aveugle du Seigneur et à ses promesses.

Prenons garde, car l'heure de grandes épreuves peut venir sans que, justement, nous y soyons préparés, alors comment les porterons-nous? Pour les prendre en chrétien, il nous faudra un rétablissement qui tiendra du miracle. En fait, sous des apparences trompeuses, nous les prendrons soit en fataliste, soit en révolté — à moins, bien entendu, mais n'y comptons pas trop, que ce soit là notre « chemin de Damas ».

Le temps de l'estime véhémente de l'insatisfaction ne fait qu'un avec celui d'une connaissance plus profonde de la personne de Jésus. Si nous n'avançons pas en cette voie, nous ne ferons pas non plus de progrès dans l'intelligence du Seigneur et de l'Écriture. Enfin, même si nous jouissons déjà d'une grande liberté intérieure, nous tomberons dans l'illusion. Nous confondrons la satisfaction spirituelle, le succès apostolique avec le Seigneur lui-même. Comme cette satisfaction et ce succès nous manqueront (à moins que l'esprit du mal ne nous les offre pour

nous tromper) nous nous croirons abandonnés et dans une mauvaise voie. Peu à peu, nous nous fausserons l'esprit et nous chercherons des voies plus faciles que celle de la nuit intérieure. Nous tournerons le dos à ceux qui voient plus clair et plus loin. Ne progressant plus dans la nuit de l'insatisfaction et restant cependant chrétiens pratiquants, nous serons objet de confusion et cause de stagnation dans l'Église. Nos jugements en matière de méthode d'apostolat perdront de leur rigueur et de leur véracité. Nous tomberons dans l'activisme ou un découragement larvé. De plus, « n'obtenant pas une pureté proportionnée à notre capacité, nous n'obtiendrons jamais la paix » (Jean de la Croix).

L'éveil d'autrui à sa liberté intérieure[4] — ce qui est le but de l'apostolat — est une œuvre qui, en elle-même, dépasse les forces humaines. Pourtant, celui qui avance dans la nuit de l'insatisfaction est cause, sans le chercher et sans s'en rendre compte, de cet éveil chez plusieurs. De tels hommes sont nécessaires à l'Église, à ce point que, sans eux, son œuvre apostolique serait vaine et scandaleuse, car elle viserait à violer les libertés humaines. Devenir de tels hommes, chacun selon sa capacité, de notre mieux, dans la joie et l'inquiétude du mieux, voilà notre vocation à tous. De sa réalisation dépend et pour autant, l'éclosion de cette paroisse. Il n'y a pas de pire illusion que de s'imaginer que, restant médiocres, les choses avanceront quand même grâce à des activités et des méthodes. « Si je donne tous mes biens aux pauvres, mais si je ne fais pas de progrès en charité, je ne puis rien. »

Que chacun donc se réveille, sachant bien que pour celui qui a bonne volonté et qui reste tout petit au fond de son cœur, le danger de tomber dans les illusions et les maux que nous venons de dire est quasi inexistant.

R. M.

4. Qui ne peut se faire que dans l'Esprit, avec la grâce du Christ.

SAINT PAUL ERMITE

ÉCRITE *par saint Jérôme, probablement peu avant 380, quand il faisait connaissance avec les déserts de Syrie, la* Vie *de saint Paul*[1], *ermite en Égypte, fêté le 15 janvier, est un des chefs-d'œuvre de la littérature hagiographique, un classique pour les moines et les chrétiens fervents, admirable par le haut idéal qu'il concrétise et par la magie de son style. Mais quelle est sa valeur historique ? Il y a toute une mise en scène de féerie : hippocentaure, satyre, corbeau panetier, lions fossoyeurs. On a cru pouvoir identifier notre Paul, de Basse-Thébaïde, avec un Paul vénéré au IV^e^ siècle à Oxyrhynque en Heptanomis, plus au nord que la Thébaïde. Cette identification*[2] *a de graves difficultés chronologiques. Il semble cependant difficile d'admettre que Jérôme ait inventé de toutes pièces un personnage qu'il insère dans sa* Chronique[3] *en plein réel. Il a dû broder sur des données orales ou écrites.*

Notre traduction, établie sur le texte de la Patrologie latine

1. *Vie de Paul de Thèbes et Vie d'Hilarion,* trad. introd. et notes par P. DE LABRIOLLE, Paris, Bloud, 1907 (*Science et religion,* 436); A. PENNA, *S. Gerolamo,* Turin, Marietti, 1949, pp. 48-50; P. ANTIN, *Essai sur saint Jérôme,* Paris, Letouzey, 1951, table, p. 263; E. COLEIRO, *St Jerome's Lives of the Hermits,* dans *Vigiliae Christianae,* 1957, pp. 161-178.

2. *Analecta Bolland.,* 1926, pp. 64-69 (DELEHAYE) pour l'identification. Contre : *Revue d'Ascétique et de Mystique,* 1926, pp. 302-305 (CAVALLERA).

3. *Eusebii Pamphili Chronici Canones...* éd. J. K. FOTHERINGHAM, Londres, Milford, 1923, p. 322. *Eusebius' Werke,* 7, éd. R. HELM, Berlin, Akademie-Verlag, 1956; P. L., 27, col. 687, 1156, éd. de 1846.

de Migne, tome 23, reproduisant l'édition de Vallarsi, tome 2 (col. 1-14, en caractères gras à l'intérieur des colonnes de Migne), est inédite ainsi que les sous-titres.

Dom Paul Antin.

VIE DU BIENHEUREUX PAUL, MOINE DE THÈBES

Prologue.

1. On s'est bien souvent demandé quel solitaire fut le premier à habiter le désert. Certains, reprenant les choses de haut, ont vu à l'origine le bienheureux Élie et Jean (Baptiste). Élie toutefois nous semble avoir été plus qu'un solitaire, et Jean avoir commencé à faire le prophète dès avant sa naissance. D'autres qui ont pour eux l'opinion commune, avancent qu'Antoine[4] fut le chef de ce mouvement. Il y a là une part de vérité, car si Antoine ne fut pas le précurseur de tous, il fut un animateur pour tous. Tenez! Amathas et Macaire, des disciples d'Antoine (le premier a enseveli son maître) aujourd'hui encore sont là pour affirmer que c'est Paul, un Thébéen, qui lança la chose, sans lui donner son nom. Nous nous rangeons à cette opinion. Quelques-uns, emportés par leur imagination, débitent sur lui tel ou tel conte : c'était un homme dans un antre souterrain, avec des cheveux qui lui tombaient jusqu'aux talons — et bien d'autres trouvailles fantastiques qu'il serait vain de détailler. Des gens qui mentent avec cette impudeur, leur thèse ne mérite pas une riposte. Ainsi donc, puisque on a sur Antoine un mémoire soigné, en grec comme en latin, j'ai voulu esquisser la jeunesse et la fin de Paul — plutôt en réparation d'un silence

4. Saint Antoine († 356) est le grand ancêtre du monachisme. Sa *Vie* fut écrite par saint Athanase et traduite en latin par Evagre, ami de Jérôme; trad. franç. de B. Lavaud, Fribourg, Université, 1943. Voir *Antonius Magnus eremita* (*Studia Anselmiana*, vol. 38, 1956).

'en présomption de mon talent. Pour ce qui est de sa vie au mps de sa maturité, et des manœuvres qu'il eut à subir de part de Satan, personne n'a de renseignement.

Au temps des persécutions.

2. Vie de Paul. — Sous les persécuteurs Dèce et Valérien, temps où Corneille à Rome, Cyprien à Carthage versèrent ur sang avec joie dans le martyre, plusieurs Églises en Égypte en Thébaïde[5] furent dévastées par cette tempête cruelle. Les rétiens ne souhaitaient qu'une chose, tomber sous l'épée pour nom du Christ. Mais l'ennemi astucieux recherchait des sup- ices lents pour la mort, visant à tuer les âmes et non les corps. omme l'a dit Cyprien (Ep 56, 2, 2, éd. Bayard, p. 153) qui a uffert lui-même du fait de cet ennemi : « Quand on voulait ourir, on n'avait pas congé d'être tué. » Pour qu'on voie mieux uelle était cette cruauté, donnons deux exemples dont on se ouviendra.

Mouches et délices.

3. Un martyr persévérait dans sa foi, vainqueur des chevalets des lames de fer. Alors on commanda de l'oindre de miel, et e l'exposer en plein soleil de midi, les mains liées derière le os, pour qu'il cédât aux dards des mouches, lui qui venait de rmonter les poêles ardentes. Un autre, jeunesse en fleur, fut mené dans des jardins charmants. Là, entre des lis d'un blanc latant et des roses rouges, au bord d'un ruisseau qui mur- urait[6] en ses détours sous des ramures que le vent frôlait en

5. *Vies des saints et des bienheureux,* par les bénédictins de Paris, Letou- y, t. VII, 1949, pp. 679-682, sur les martyrs de Thébaïde commémorés le juillet. Bibliographie.

6. Cf. JÉRÔME, *Adv. Iovin.*, 2, 9; P. L., 23, col. 337 de Vallarsi : *Arborum mae et susurrus avium fontis speculum, rivus immurmurans et multae ocu- rum auriumque illecebrae;* C. WEYMAN, *Beiträge zur Gesch. der christlich- teinischen Poesie,* Munich, Hüber, 1926, pp. 83-84.

sifflotant, on l'étendit sur un lit de plumes qui avait été dressé. Pour qu'il ne bougeât, on le lia de douces guirlandes. Là-dessus, on l'abandonna. Une fois tout le monde parti, vint une belle courtisane qui d'abord le cravata d'étreintes suaves. Puis (on a honte même de le dire) par un manège approprié elle se mit à accélérer son émoi pour le dominer dans une victoire impudique. Que faire ? Le soldat du Christ ne savait où se tourner. Alors que les tourments n'avaient pu le vaincre, la volupté devenait plus forte que lui. Enfin lui vint une inspiration du ciel : il se coupa de ses dents la langue et la cracha sur la face de celle qui le couvrait de baisers. La sensation voluptueuse, interrompue net, fut vaincue par cette douleur intense.

Un riche orphelin vendu ?

4. Vers ce temps, en Basse-Thébaïde, Paul, qui avait une sœur déjà mariée, devenait orphelin vers la seizième année, avec un gros héritage. Son instruction, grecque et égyptienne, avait été fort soignée. C'était un caractère doux, aimant Dieu foncièrement. Lorsque gronda l'orage de la persécution, il se retira dans une ferme sise à l'écart et peu accessible. Mais « à quoi ne forces-tu pas le cœur des hommes, exécrable appétit de l'or ? » (Virgile, *Enéide* 3, 57). Le mari de sa sœur se mit en tête de livrer celui qu'il aurait dû recéler. Ni les larmes de sa femme, ni le lien de parenté, ni le regard de Dieu qui voit tout d'enhaut ne purent le dissuader de ce crime. Obsédant, harcelant, il était cruel et se prétendait homme de devoir.

Chez les faux monnayeurs.

5. Dès que le sage adolescent eut réalisé la situation, il se sauva dans le désert sur les montagnes pour attendre la fin de la persécution. Il fit de nécessité vertu, s'enfonçant peu à peu dans l'intérieur, avec des haltes. Au terme de ces progressions successives, il trouva un mont de rocs ; à la base, il y avait une petite grotte fermée d'une pierre. Il l'écarta, par ce désir

bien humain de connaître ce qui est caché, et d'un cœur avide entama une exploration. Il aperçut un grand vestibule ouvrant sur le ciel, ombragé d'un vieux palmier aux rameaux touffus qui indiquait une source très limpide. Son ruisseau à peine jailli dehors filait par un petit trou : la terre absorbait les eaux qu'elle avait produites. Il y avait en outre, creusés par l'érosion dans le mont, plus d'un habitacle, où se voyaient, déjà rongés par la rouille, de ces enclumes et de ces marteaux qui servent à frapper la monnaie. Cet endroit, à ce que racontent des textes égyptiens, serait un atelier monétaire clandestin datant du consortium Cléopâtre-Antoine.

Deux records ascétiques.

6. Paul ne pouvait qu'aimer un logis offert, semblait-il, par Dieu. C'est là qu'il passa toute sa vie en prière dans la solitude. Nourriture et vêtement, le palmier y pourvoyait. Qu'on n'aille pas croire que c'est impossible! J'en appelle à Jésus et ses saints anges : dans cette zone du désert entre la Syrie et les Sarrasins, j'ai vu, je peux voir deux solitaires dont l'un, enfermé pendant trente ans, vécut de pain d'orge et d'eau vaseuse, tandis que l'autre, dans une vieille citerne appelée en syrien *gubba,* se maintenait avec cinq dattes par jour. Voilà qui paraîtra incroyable aux incroyants. Mais *tout est possible* aux croyants (cf. Ph 4, 13).

Hippocentaure indicateur.

7. Mais je reviens au sujet après cette digression. Le bienheureux Paul menait sur terre une vie céleste depuis cent treize ans lorsque dans une autre solitude Antoine, alors nonagétaire (il le rappelait volontiers), eut cette idée qu'il était le seul solitaire digne de ce nom à s'être fixé au désert. Mais une nuit qu'il reposait, il eut cette révélation que, plus à l'intérieur, il y en avait un autre qui le dépassait de beaucoup : il devait partir pour aller le voir. Aussitôt, dès l'aube, le vénérable vieil-

lard, soutenant d'un bâton son corps affaibli, se mit en devoi de partir pour cette destination inconnue (cf. Gn 12, 1). Déjà c'était midi : cuisant, là-haut, le soleil faisait rage, mais An toine ne renonçait pas au voyage entrepris. « J'ai confiance en mon Dieu, dit-il. Oui, ce vieux compagnon de service qu'il m'a promis, il me le montrera. » Ces mots à peine achevés, il aper çoit un homme à demi cheval, de ceux que le sentiment poéti que a nommés hippocentaures. A cette vue, il arme son fron du signe du Sauveur. « Eh là-bas! dit-il, de quel côté habite ce serviteur de Dieu ? » Mais cet être grinça je ne sais quoi de barbare, balbutiant plutôt qu'articulant, entre ses lèvres hérissées de poils : il cherchait une réponse courtoise. Et tendant le bra droit, il indique de la main le chemin désiré. Puis à travers la plaine immense, il prend la fuite, vite comme l'oiseau. Aux yeux stupéfaits, il s'est évanoui. Était-ce le diable, qui, pour effrayer Antoine, avait pris cette forme, ou bien, selon sa cou tume, le désert, fécond en animaux monstrueux, produisit-il également cette bête ? Nous hésitons à répondre.

Chèvre-pieds chrétien.

8. Encore tout surpris, et roulant dans son cœur ce qu'il vient de voir, Antoine continue. Bientôt, dans un val de rocs, il aperçoit un petit bout d'homme au nez crochu, au front muni de cornes ; son corps finissait en pieds de chèvre. A ce spectacle, An toine saisit, en bon combattant, le bouclier foi et la cuirasse espé rance (cf. Ep 4, 14 et 16). Néanmoins l'être susdit lui offra des fruits de palmier pour le voyage, en signe de paix. Ce qu voyant, Antoine arrêta sa marche et lui demanda qui il était. Il reçut cette réponse : « Je suis mortel, et l'un des habitants de ce désert que le paganisme, jouet d'erreurs variées, honore sou le nom de faunes, de satyres et d'incubes (cf. Lv 17, 7 *Bibl de Jérusalem* en fascicule, p. 84 n. b. Is 13, 21 ; 34, 14). *Je suis le délégué* (Ep 6, 20) de mon groupe. Nous te prions d'adresse pour nous à notre commun Seigneur des prières : nous savon qu'il est venu jadis pour le salut du monde. *Sa parole s'est répandue par toute la terre* (cf. Ps 18, 5). » Il dit, et le pèleri

e grand âge laissait couler sur sa face des larmes abondantes, ui dénotaient la joie immense débordant de son cœur. Oui, il e réjouissait de la gloire du Christ et du trépas de Satan. Il se emandait aussi comment il avait pu comprendre ces propos. Et, frappant la terre de son bâton, il disait : « *Malheur à.toi,* lexandrie, qui vénères des monstres, et non pas Dieu! *Malheur toi* (cf. Mt 11, 21), cité courtisane où ont afflué les démons de out l'univers! Que pourras-tu dire, aujourd'hui ? Les bêtes par- ent du Christ, et toi tu vénères des monstres et non pas Dieu! » l n'avait pas achevé que, comme d'un coup d'aile, le fringant nimal s'enfuit. Cet épisode suscitera des objections incrédules. Mais il a pour lui un fait arrivé sous le règne de Constance, avec univers pour témoin : un homme de cette race fut amené vivant Alexandrie et constitua une grande attraction pour la foule. Après sa mort, son cadavre, dûment salé pour que la chaleur e le détériorât point, fut transféré à Antioche en sorte que empereur pût le voir.

Visitation laborieuse.

9. Mais, pour suivre mon propos, Antoine allait de l'avant ans la zone entamée. Il voyait seulement quelques traces de auves, et le désert étendant au loin son immensité. Que faire? l ne savait où tourner[7] ses pas. Déjà un second jour s'était coulé. Une seule chose était sûre : impossible que le Christ l'abandonnât; là était tout son espoir. Il passa en prières toutes es ténèbres de la seconde nuit (cf. Lc 6, 12). A l'aube incer- aine, il remarque, à proximité, une louve, toute haletante d'une oif ardente, qui se glissait vers le pied du mont. Il la suivit u regard, et, tout contre une grotte où la bête venait d'entrer, se mit à en considérer l'intérieur. Vaine curiosité : les téné- res empêchaient de voir. Mais, comme dit l'Écriture, « l'amour arfait chasse la crainte » (1 Jn 4, 18). Sur la pointe des pieds,

7. De même, plus haut, c. 3, vers la fin : « Que faire? le soldat... ne avait où se tourner. » Voir *Vies des saints,* par les bénédictins de Paris, . XI, pp. 483-484 : formule reprise dans la *Vita* de saint Fintan.

et retenant sa respiration, le prudent explorateur pénétra ; avançant peu à peu, s'arrêtant souvent, il tendait l'oreille à tout bruit. Enfin, dans l'horreur de cette aveugle nuit, il aperçut au loin une lumière. Avidement il pressa l'allure, mais, ayant heurté une pierre avec son pied, il fit du vacarme. A ce bruit, le bienheureux Paul ferma sa porte qui était ouverte, et la barra. Alors Antoine s'écroula devant le vantail, et pria Paul jusqu'à la sixième heure[8] passée de lui ouvrir (cf. saint Athanase, *Vie d'Antoine,* 48. P. G., 26, 913), en disant : « Tu sais qui je suis, pourquoi je suis venu. Je ne mérite pas de te voir, je m'en rends compte. Mais je ne repartirai pas sans t'avoir vu. Si tu reçois les animaux, pourquoi repousser un homme ? *J'ai cherché* et j'ai *trouvé* (cf. Ct 3, 1). Je *frappe*, qu'on *ouvre* (Ct 5, 2 ; Mt 7, 7). Si je n'obtiens pas cela, je mourrai devant ta porte. Au moins, tu auras un cadavre à enterrer. » *Ainsi parlait-il, immobile, toujours inébranlable.* A quoi *le héros répondit en peu de mots* (Virgile, *Enéide,* 2, 650 ; 6, 672) : « On ne demande pas avec des menaces. On ne mêle pas aux larmes les mauvaises raisons. Tu es surpris que je ne reçoive pas, quand tu viens pour mourir ? » Là-dessus, souriant, Paul ouvrit tout grand. Alors ils s'embrassent, se saluent par leur nom, et rendent au Seigneur de communes actions de grâces.

Un corbeau panetier.

10. Après le *saint baiser* (Rom 16, 16), Paul s'assit près d'Antoine et commença ainsi : « Voilà celui que tu as cherché avec tant de peines : un corps pourri de vieillesse, recouvert d'une chevelure blanche inculte. Voilà : l'homme que tu vois sera bientôt poussière. Mais puisque ta *charité supporte tout* (I Co 13, 7), raconte-moi, je te prie, comment va le genre humain, si des bâtisses neuves se dressent dans les cités antiques[9], quel est le pouvoir qui commande au monde, s'il se trouve encore

8. Midi.

9. Jérôme n'aime pas les villes, mais il ne prête pas à Paul une sortie contre elles. Cf. son commentaire sur *Jonas,* éd. et trad. ANTIN, Paris, Éd. du Cerf, 1956, pp. 30, 107, nn. 1 et 6 (*Sources chrétiennes,* n° 43).

des hommes pour se laisser prendre aux pièges des démons. » Durant la conversation, ils voient en l'air un oiseau, un corbeau, sur une branche de l'arbre se percher, puis descendre doucement à terre pour y déposer un pain entier, tandis qu'ils regardent avec de grands yeux. Quand il fut reparti : « Eh bien! s'écria Paul, le Seigneur nous a envoyé notre dîner. Pleinement bon, pleinement miséricordieux! Voilà soixante ans que je reçois régulièrement une portion d'un demi-pain. Mais pour ta venue, le Christ a doublé la ration pour ses soldats. »

Liturgie au désert.

11. Ayant donc célébré une eucharistie[10] au Seigneur, tous deux s'assirent au bord de la source transparente. Mais qui ferait la fraction du pain? Cela souleva une discussion qui dura presque jusqu'à vêpres. Paul était fort des usages de l'hospitalité; Antoine à bon droit lui opposait l'ancienneté. Enfin, on décida de saisir le pain chacun de son côté, de tirer à soi : la ration resterait ainsi dans la main. Ensuite, ils inclinèrent leur tête pour boire un peu d'eau à la fontaine, et « offrant à Dieu un sacrifice d'action de grâces » (Ps 49, 14), ils consacrèrent la nuit aux vigiles. Une fois le jour revenu sur la terre, le bienheureux Paul dit à Antoine : « Il y a longtemps, frère, que je te savais dans ces régions. Longtemps que Dieu m'avait promis que tu y serais son serviteur comme moi. Mais voici arrivé le temps de ma dormition. J'ai toujours « désiré m'en aller pour être avec le Christ » (Ph 1, 23); maintenant que « ma course est à son terme, il me reste à recevoir la couronne des justes » (2 Tm 4, 7 et 8). Alors tu as été envoyé par le Seigneur pour couvrir de terre mon corps, ou plutôt pour *rendre à la terre de la terre* » (Gn 3, 19, dans les anciennes versions latines; Cicéron, *Tusculanes*, 3, 25, 59).

10. Mot à mot : action de grâces, *gratiarum actione celebrata.*

Le manteau d'Athanase.

12. En entendant ces paroles, Antoine pleurait et gémissait. Il pria Paul de ne pas l'abandonner, de le prendre avec lui pour le grand voyage. « Tu ne dois point, repartit Paul, *rechercher* ton *propre intérêt, mais* celui d'*autrui*. 1 Co 10, 24). Cela t'arrangerait de laisser tomber cette chair pesante pour *suivre l'Agneau* (Ap 14, 4). Mais cela arrange bien mieux les autres frères d'être formés par ton exemple. C'est pourquoi, je t'en prie, va, si cela ne t'ennuie pas, et ce manteau (cf. saint Athanase, *Vie d'Antoine*, 91. P. G., 26, 972) que l'évêque Athanase t'a donné, apporte-le pour envelopper mon corps. » Si le bienheureux Paul demanda cela, ce n'est pas qu'il fût bien préoccupé de son cadavre, s'il pourrirait couvert ou nu (depuis le temps qu'il s'habillait de palmes entrelacées!), mais il tenait à éloigner Antoine pour lui alléger la peine de cette mort. Antoine, stupéfait qu'il fût au courant du manteau d'Athanase, ne vit plus en Paul que le Christ, et vénérant Dieu qui était en son cœur, il n'osa plus ajouter un mot. Avec des larmes silencieuses, il baisa ses yeux et ses mains, puis regagna son ermitage, occupé depuis lors par les Sarrasins. Ses pas étaient trop lents pour son âme. Mais son corps avait beau être vidé par les jeûnes et brisé par les vieilles années, malgré tout, l'âme était victorieuse de l'âge.

13. Enfin, épuisé, haletant, il atteignit son logis : il était venu à bout du voyage. Comme ses deux disciples, qui le servaient en ses vieux jours, accouraient à lui en s'écriant : « Où donc t'es-tu si bien attardé, père ? », il répondit : « Malheur à moi, pécheur, qui porte faussement le nom de solitaire! J'ai vu Elie, j'ai vu Jean au désert! Sérieusement, j'ai vu Paul au paradis. » Puis, bouche close, et se frappant la poitrine, il tira de sa cellule le manteau. Les disciples le priant de commenter un peu ce que tout cela signifiait, il dit : « Un temps pour se taire, un temps pour parler » (Qo 3, 7).

Paul monte au ciel.

14. Alors il sortit, sans prendre une once de nourriture, et recommença la route par où il était venu. Il avait soif de lui, là-bas, il aspirait à le voir, lui, là-bas, l'imagination et la pensée toutes pleines de lui, là-bas. Il redoutait — ce qui arriva en effet — que Paul rendît au Christ sa vie, comme une dette. Un autre jour avait déjà lui, et il restait encore trois heures de route, quand il vit parmi les troupes des anges, parmi les chœurs des prophètes et des apôtres, Paul rayonnant d'une blancheur neigeuse, s'élever vers le ciel (cf. saint Athanase, *Vie d'Antoine,* 60. P. G., 26, 929). Aussitôt il tomba face contre terre, se jeta du sable sur la tête. Pleurant et gémissant, il disait : « Pourquoi donc, Paul, m'abandonner? Pourquoi partir sans que je t'aie salué ? Connu si tardivement, tu t'en vas si tôt ? »

Le mort priait à genoux.

15. Le bienheureux Antoine racontait plus tard qu'il avait parcouru le restant de la route avec une telle rapidité qu'on aurait dit un oiseau voler. A juste titre : car une fois entré dans la grotte, il aperçut quelqu'un sur ses genoux ployés, la tête élevée, les mains étendues en l'air, extatique. Tout d'abord, il crut qu'il était en vie, et il se mit en oraison semblablement. Puis, n'entendant pas de soupirs, pourtant habituels dans sa prière, il se jeta sur lui pour le baiser en pleurant. Il comprit que, même mort, le saint priait toujours, par l'office de son corps, le *Dieu* grâce auquel *vivent toutes* les créatures (Lc 20, 38; invitatoire des matines pour les morts).

Deux lions fossoyeurs.

16. Il enveloppa donc le corps et le porta dehors, chantant des hymnes et des psaumes selon la tradition des chrétiens[11].

11. Cf. Jérôme, Ep. 108, 29, trad. Labourt, t. V, p. 198 (Budé).

Mais il était ennuyé de n'avoir pas une bêche pour creuser la terre. Hésitant douloureusement entre plusieurs projets, ruminant bien des hypothèses, il disait : « Si je reviens à l'ermitage, cela fait quatre jours de route. Si je reste ici, je n'arriverai à rien. Je mourrai donc, c'est réglé. C'est auprès de ton soldat[12], ô Christ, que je tomberai en rendant le dernier soupir. » Tels étaient ses pensers, quand voici deux lions qui accourent du fond du désert, crinière au vent. A cet aspect, tout d'abord il frémit. Puis il élève son esprit à Dieu et demeure paisible comme devant des colombes. Eux allèrent droit au cadavre du bienheureux vieillard et s'arrêtèrent. Le caressant de la queue, ils se couchèrent à ses pieds, rugissant violemment, comme s'ils pleuraient à leur manière. Ensuite, ils se mirent à gratter le sol de leurs pattes non loin de là, et rejetant le sable à qui mieux mieux, ils creusèrent une fosse de la taille d'un homme. Et sur-le-champ, comme pour réclamer le salaire de leur travail, en remuant les oreilles et en inclinant la tête, ils vinrent à Antoine pour lui lécher les mains et les pieds. Celui-ci devina qu'ils le priaient de les bénir. Aussitôt, il éclata en action de grâces au Christ : même des animaux reconnaissaient qu'il y a un Dieu. « Seigneur, dit-il, vous qui ne vous désintéressez pas de la chute d'une feuille d'arbre ou d'un passereau, donnez à ceux-ci ce que vous leur savez utile. » Et d'un signe de la main, il leur commanda de se retirer. Lorsqu'ils se furent éloignés, Antoine courba ses vieilles épaules pour charger le corps du saint. Il le déposa dans la fosse, et amassant la terre par-dessus, la forma en monticule selon l'usage. Quand un autre jour eut lui, le pieux héritier, pour ne rien perdre de celui qui était mort intestat, jeta son dévolu sur la tunique tissée par Paul avec des palmes, à la manière de paniers tressés. Puis, revenu à son ermitage, il raconta tout cela en détail à ses disciples. Aux solennités de Pâques et de Pentecôte, il s'habilla dès lors toujours avec la tunique de Paul.

12. Sur la *militia Christi* en général : L. Hofmann, dans *Trierer theol. Zeitschrift*, t. LXIII, 1954, pp. 76-92; chez saint Cyprien : J. Capmany Casamitjana, dans *Colect. S. Paciano, ser. theol.*, 1, Barcelone, 1956.

Richesses et pauvreté.

17. Volontiers, à la fin de cet opuscule, j'interrogerais ceux qui ignorent l'immensité de leur patrimoine, qui revêtent de marbre leurs maisons, qui accrochent à un fil unique la valeur de plusieurs villas (cf. Sénèque, *De vita beata,* 17, 2; Tertullien, *De cultu feminarum,* 1, 9, 3) : ce vieillard nu a-t-il jamais manqué de rien? Vous, vous buvez dans une pierre précieuse; lui, il contentait la nature dans le creux de ses mains; vous, vous avez des tissus d'or pour vos tuniques; lui, il n'a même pas eu le vêtement si médiocre de votre esclave. Mais par contre le paradis s'ouvre à ce pauvre, et vous, les dorés, la géhenne vous accueillera. Lui, il a conservé, bien que nu, le vêtement du Christ; vous, avec vos costumes de soie, vous avez perdu la robe du Christ. Paul gît recouvert de la plus médiocre des poussières, pour ressusciter à la gloire; vous, écrasés sous les pierres de sépulcres pompeux, vous brûlerez avec vos richesses. Épargnez-vous, je vous en prie! Épargnez du moins ces splendeurs que vous aimez. Pourquoi envelopper vos morts en des vêtements dorés ? pourquoi l'outrecuidance ne cède-t-elle point, même parmi les deuils et les larmes? Les cadavres des riches ne sauraient-ils pourrir que dans de la soie?

18. Qui que vous soyez à lire ces lignes, je vous prie d'avoir un souvenir pour Jérôme, pécheur. Si Dieu lui donnait à opter, il choisirait bien plutôt la tunique de Paul avec ses mérites que les pourpres des rois avec leurs sanctions.

FOYERS « BETHANIA »

Petits foyers féminins d'amitié chrétienne

ORIENTATIONS D'ESSAI

BUTS. — Les foyers « Bethania » sont des petits foyers féminins d'amitié chrétienne. Ils veulent être, au nom du Christ, une des réponses possibles à une réelle détresse.

Trop nombreuses sont les femmes seules qui sont des découragées ou des diminuées spirituelles repliées sur elles-mêmes.

Trop de femmes sombrent même dans le désordre moral parce que, perdues souvent dans une grande ville, elles se sont lassées d'un trop long isolement sans soutien véritable.

Trop de femmes qui subissent tristement leur célibat ont perdu de vue le sens de leur vocation de chrétienne.

En trop d'âmes féminines isolées, Dieu est frustré, sinon par le désordre, tout au moins par la médiocrité d'une vie repliée sur elle-même qui ne sait pas s'orienter vers lui avec confiance et générosité et qui ne sait pas trouver sa place au service des autres dans l'Église et la société.

ESPRIT. — Les « petits foyers féminins d'amitié chrétienne » veulent, en fonction d'un don de soi véritable, procurer le soutien de l'amitié vraie à bien des femmes qui restent seules dans la vie.

Ils voudraient réaliser, en un certain sens, les conditions qui

engagent la promesse de Jésus lui-même : « Lorsque deux ou trois se trouvent réunis en mon nom, je suis présent au milieu d'eux » (Mt 18, 20).

Ils voudraient, dans un esprit familial joyeux et rayonnant, aider celles qui sont écrasées par leur solitude à découvrir le vrai sens de leur vie à la lumière de Dieu.

Ils voudraient procurer non seulement le soutien d'une amitié individuelle, mais l'appui de l'exemple évangélique d'une vie fraternelle, collective, sans tomber pourtant dans le danger administratif des groupes trop nombreux. C'est pourquoi ils veulent se multiplier en petites cellules vivantes d'amitié chrétienne et d'amour de Dieu, en prenant le nom de foyers « Bethania », symbole d'une orientation dans le sens de tout ce que Jésus a donné et aussi reçu auprès de ses amis de Béthanie.

Pour venir au secours de tant d'isolées, Marie est choisie spécialement comme Mère de chaque petit foyer et honorée sous le vocable si suggestif de Notre-Dame du Perpétuel-Secours. Une place de choix sera réservée à son effigie.

Bien que les foyers soient issus de l'esprit et de l'expérience de la famille spirituelle du Père de Foucauld, ils veulent rester ouverts à toutes les catholiques sans leur imposer une ligne de spiritualité particulière.

CONDITIONS D'ADMISSION. — Les petits foyers réunissent normalement sous le même toit — souvent dans le logement d'une célibataire — deux, trois, ou quatre membres qui, s'étant judicieusement choisis en fonction des caractères et des affinités, acceptent généreusement l'esprit et le but recherchés. Celles qui ne vivent pas sous le même toit peuvent cependant être agrégées aux petits foyers.

Pourvu que chacune accueille généreusement la volonté actuelle de Dieu sur sa vie, l'appartenance à ce noyau de base est possible, aussi bien pour celles qui n'ont pas renoncé à un mariage éventuel que pour celles qui ont désiré ou finalement accepté leur célibat dans une perspective chrétienne.

Dans le petit foyer, la vocation intime de chacune, son activité apostolique dans l'Église et son orientation professionnelle doivent être respectées et encouragées.

Mais pour rendre possible un esprit commun, nulle ne sera admise comme membre d'un petit foyer ou agrégée à lui si elle n'accepte pas, en premier lieu, une recherche de Dieu avec un minimum de prière commune, d'échanges spirituels et de révision fraternelle sur la vie du foyer.

Nulle ne sera admise non plus si, au-delà de ses engagements apostoliques, elle ne participe pas à la préoccupation commune du groupe en faveur des autres isolées parfois accueillies au foyer et toujours aidées amicalement. C'est aussi pour que le petit foyer puisse être secourable à tant d'isolées de l'extérieur, qui souffrent dans le monde, qu'il doit tendre à une profonde unité spirituelle avec une orientation acceptée de toutes.

PLACE DANS LA VIE DE L'ÉGLISE. — Les petits foyers ne sont pas des groupements d'Action catholique proprement dits, qui prendraient en charge l'ensemble des problèmes de la femme isolée ou d'un milieu social précis. Ils veulent très simplement répondre à un besoin de soutien et de vie en commun au nom du Christ Jésus.

Les petits foyers ne sont pas des instituts séculiers qui supposent une orientation personnelle définitive et une consécration religieuse par les vœux. Ils sont ouverts, dans un climat généreux d'amitié chrétienne et dans le respect de la vocation de chacune, à celles qui sont en attente (mariage ou vie religieuse), comme à celles qui sont fixées sur leur avenir.

ENGAGEMENT TEMPORAIRE. — Comme l'appartenance aux petits foyers peut n'être que temporaire en attendant une orientation de vie et, comme elle suppose cependant l'acceptation d'un vie commune généreusement chrétienne en même temps qu'ouverte aux isolées, il est demandé un engagement temporaire renouvelable tous les ans : c'est une acceptation devant Dieu et devant le groupe de participer loyalement pendant une année, sous réserve de circonstances providentielles contraires, aux efforts spirituels, fraternels, et apostoliques des petits foyers.

ORGANISATION ET ANIMATION SPIRITUELLE. — Au fur et à mesure des expériences et pour sauvegarder l'esprit

des petits foyers « Bethania », un minimum d'organisation précisera les rapports et liens à garder entre eux, ainsi que les modalités de leur animation spirituelle, en accord avec la hiérarchie de l'Église et avec M. l'abbé Brazzola, aumônier général des Fraternités Séculières Charles de Jésus, qui aide ces groupes dans leurs essais et expériences du début.

Des rencontres spirituelles ou cercles d'étude avec prêtres, des récollections ou retraites adaptées aux problèmes posés par la vie en foyer continueront à être organisés.

Ainsi, les foyers « Bethania » se rendront-ils pleinement disponibles à l'action divine et à l'influence maternelle de Marie pour contribuer à sauver ce qui était perdu, diminué ou attristé en tant d'âmes isolées.

La règle vivante des « Foyers Bethania » : Jésus*

SOLITUDE ET SAINTETÉ. — Il est pénible de constater combien sont nombreuses les femmes qui restent isolées dans le monde et la vie de nos cités, et nombreuses celles qui, de ce fait, sont déconcertées, aigries : on a l'impression que dans leur vie il y a eu un arrêt, qu'un échec les a marquées définitivement. Alors, Dieu est frustré dans le grand rêve d'amour qu'il a fait pour ces âmes. Et l'on peut se rendre compte que, dans bien des cas, c'est précisément la solitude qui a compromis le plan de Dieu, qu'elle est la cause, dans un univers matérialisé, de cette espèce de dégradation, car il est bien difficile de pouvoir, en restant totalement seule, répondre pleinement au Seigneur qui appelle à la sainteté.

* Notes prises au cours d'une causerie de M. l'abbé Brazzola, le 29 septembre 1957.

UNE FORME DE SAINTETÉ DANS LE MONDE. — Or, pour diriger leur vie sans demeurer dans l'isolement total, différentes solutions se présentent à celles qui ne sont pas mariées et veulent rejoindre Dieu dans toute leur vie; tout d'abord, les communautés religieuses dans lesquelles la voie est bien tracée, et aussi les Instituts séculiers qui, de plus en plus, donnent des possibilités d'une vie consacrée à Dieu tout en restant dans le monde. Mais le Seigneur n'appelle pas toutes les âmes de bonne volonté dans ces deux directions. Les manières de répondre à Dieu sont multiples; multiples sont aussi les vocations par lesquelles Dieu veut insérer de la sainteté en pleine pâte humaine. Et pour toutes ces isolées qui sombrent dans la solitude, Dieu veut certainement susciter des secours adaptés. Il en fera surgir du milieu même de celles qui souffrent de leur solitude en leur donnant parfois le désir de rester, en tout, très proches de celles avec lesquelles elles voudront rejoindre le plan de Dieu sur leur vie. Des âmes attendent. Dieu le sait, et il est normal qu'il suscite, en dehors des formes de vie religieuse recommandées par l'Église, des vocations ardentes en faveur des isolées, des découragées ou désemparées. Il est normal qu'il les fasse germer parmi celles qui, par leurs expériences passées et toute leur vie quotidienne, restent très proches en tout de celles qu'il faut comprendre, aimer, entraîner, sauver et épanouir dans une vie chrétienne rendue possible et désirable.

Alors que le monde des âmes attend et qu'il faudra beaucoup lui donner, il y a la tentation subtile, pour l'isolée, de s'enfoncer plus profondément dans sa tour d'ivoire, dans une sorte de morne tranquillité, qui cache souvent le pessimisme incompatible avec une vie chrétienne, qui conduit au découragement et, dans tous les cas, à la déperdition spirituelle. Oh! comme il faut réagir et croire à Dieu qui envoie les siens « dans le monde », mais qui veut les garder dans son amour!

UNE ENTRAIDE SPIRITUELLE NÉCESSAIRE DANS LE MONDE. — Il faut croire à cette vocation laïque et à la sainteté qu'elle réclame. Mais pour répondre à cet appel à la

sainteté, il faut s'entraider, prier ensemble, s'aimer, et cela dans la foi. Dieu est Amour, et parmi les siens son amour se répand aussi par la charité fraternelle et par l'amitié véritable qui, en lui, doit vous unir les unes aux autres. Il peut y avoir quelque chose de tellement beau si vous vous appuyez les unes sur les autres, si vous échangez ensemble, si ensemble vous vivez de foi, si ensemble vous communiez à l'attente de Dieu, si ensemble vous découvrez le visage de l'Amour. Que dans votre élan il y ait avant tout la recherche du Seigneur. Le jour où le Père de Foucauld a rencontré son bien-aimé Frère et Seigneur, Jésus, il l'a aimé, et sa vie a changé totalement de sens. Allez ensemble à la source d'eau vive, source d'épanouissement et de vie. Il est « la Voie, la Vérité, et la Vie ».

JÉSUS, SOURCE D'EAU VIVE RÉVÉLÉ AUX AUTRES. — Quand on a découvert cette eau vive, on ne peut plus la garder pour soi seul, on veut et on doit vouloir en faire profiter les autres. Celui qui a découvert le Dieu vivant, celui qui croit à l'Amour est amené naturellement à le rayonner. Par le baptême, nous ne sommes pas seulement sauvés, mais encore nous devenons sauveurs avec Jésus. Pensez à la Samaritaine et à sa première réaction quand elle a reconnu le Messie en celui qui lui avait demandé à boire. Elle laisse là sa cruche et court au village. A ceux qui étaient témoins de sa mauvaise conduite, elle dit : « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-ce pas le Christ? » Elle ne pouvait pas en dire plus, car on se serait moqué d'elle; mais dans son cœur elle avait découvert Jésus et voulait faire partager la découverte de celui qui est le « don de Dieu » et qui propose l'eau vive à notre soif de bonheur. Comme pour elle, il est impossible, lorsqu'on a reconnu Jésus, de ne pas avoir ce désir d'en entraîner d'autres à sa suite. Ce doit être votre réaction quand vous avez à proposer une amitié libératrice. A travers ce don de l'amitié, c'est le vrai visage du Christ que vous voudrez découvrir.

LA RÈGLE VIVANTE DE TOUS LES JOURS : JÉSUS. — Mais évidemment, il faut que vous soyez aidées en ce sens. Or, vous n'avez pas à compter pour cela sur le soutien d'une règle

stricte et bien précisée pour l'ensemble des circonstances de la vie. Vous n'avez ni le secours, ni la protection qui existent dans un couvent. Alors il vous faut organiser les « Foyers Bethania » en fonction d'une autorité religieuse acceptée intérieurement, si vous ne voulez pas risquer les désillusions et les échecs. Et votre règle vivante doit être, en toutes circonstances, la recherche spontanée et persévérante du Christ Jésus lui-même et de sa volonté sur vos vies, en accord avec son Évangile et son Église. Pour vous, cette règle est de nécessité vitale, permanente et très souple : elle est de croire à l'Amour et de chercher avant tout à mettre « tout l'Évangile dans votre vie » par amour pour le Seigneur. Il faut que, dans les petits foyers, ce soit la première base, la pierre de touche : avec elle, n'ayez peur de rien. En dehors de la vie religieuse proprement dite, votre sauvegarde et votre élan seront assurés dans le sens de cette belle parole de saint Augustin : « Aime et fais ce que tu veux. » Mais alors, que cette règle soit très aérée, faite de bon sens, de réalisme, d'équilibre, qu'elle tienne compte des événements imprévisibles, de circonstances de tous les jours qui, vécus dans la foi, sont un peu comme des « sacrements de Dieu ». Vous avez ensemble à être fidèles à l'Amour, au bon plaisir divin, recherché en commun, vécu, pour certaines, en petits foyers. Marie-Antoinette de Gheuser, qui n'avait pu rester au Carmel, en était arrivée à cette formule : vivre dans le « Carmel du bon plaisir divin ». Il faut que vous viviez quotidiennement de cet abandon tout en cherchant à connaître la volonté aimante de Dieu sur vous et en acceptant tout l'Évangile, sinon ce sera l'effritement de vos groupes.

A un problème sociologique grave, ce n'est pas uniquement une réponse sociologique qui apportera la solution. Il faut une réponse de Dieu par Jésus lui-même qui deviendra centre des « petits foyers ». Par ailleurs, ce serait mesquin et illusoire de mettre l'accent sur quelques prières de règle, acceptées de toutes, alors que la grande règle sera Jésus mieux connu, mieux aimé, dans toute la beauté de ses exigences évangéliques.

VIVRE L'INSTANT PRÉSENT DANS LA FOI ET L'ABANDON. — Vous avez à vous mettre à l'écoute de l'Esprit-

Saint qui vous fera vivre au jour le jour. Vous ne pourrez pas faire quotidiennement aux mêmes heures les mêmes prières. Vous n'avez pas une vocation de religieuses. Dites-vous bien que la manière de vivre comporte des nuances différentes selon qu'il y a ou non une règle définie. Si un règlement de vie collectif ne peut pas être facilement fixé d'avance, et c'est votre cas, il faut être fidèle à l'instant présent, tout accepter dans l'esprit de foi et se laisser envahir à la manière de saint Paul par « la charité du Christ qui nous presse », *caritas Christi urget nos* (2 Co 5, 14) : c'est aussi un chemin authentique de sainteté. Voyez-le avec une très grande largeur de vue. Certes, la vie religieuse est un moyen puissant d'aide, mais en fin de compte l'essentiel à considérer et qui est demandé par le Seigneur, c'est vivre dans l'Amour. L'épanouissement des « foyers Bethania » ne peut se réaliser que dans l'abandon à Dieu au jour le jour. Si les âmes ne se livrent pas au bon plaisir divin, il n'est aucune possibilité de solution. Mais s'il en est chez vous qui croient de plus en plus à l'amour de Dieu et qui cherchent à y répondre ensemble tout en acceptant des conseils et un contrôle sacerdotal, je dis qu'il y a un grand espoir. Croyez à l'Amour et, peu à peu, à force de générosité, d'esprit chrétien, un mode de vie bien adapté à chaque petit foyer s'établira au fur et à mesure des possibilités et des besoins. Laissez-vous conduire par le Seigneur et son Église dans un très grand esprit de foi, et laissez-vous travailler par lui dans cette pauvreté intérieure qui, souvent, ne peut rien prévoir et qui livre aux « zigzags » de la Providence : « Dieu écrit droit en lignes courbes », dit un proverbe portugais.

CONFIANCE INFINIE AU SEIGNEUR. — Faites confiance au Seigneur. C'est l'histoire de saint Pierre marchant sur l'eau. Ce n'est pas dans la règle de marcher sur l'eau, et il n'y avait pour saint Pierre qu'une manière d'y parvenir : la confiance et la foi en Jésus. Quand l'apôtre n'avait plus confiance, il enfonçait dans l'eau. Il ne faut pas avoir peur quand on marche avec le Seigneur ; ne pas craindre sa faiblesse, son impuissance. On a pu définir l'attitude d'âme en sainte Thérèse de Lisieux par ces mots : « L'infini du désir dans la totale impuis-

sance ». N'ayez pas peur de désirer beaucoup, voyez large. Dieu aime ceux qui demandent, qui se confient à lui, qui se consument du désir de le connaître et de le faire aimer. Je peux dire que ceux-là m'ont donné une joie profonde qui, après m'avoir entendu leur parler de l'amour du Seigneur, y ont cru et y ont répondu : nous nous attachons à ceux qui ont besoin de nous. Ainsi en est-il du Seigneur lui-même; il désire que l'on se confie à lui, qu'on s'abandonne à sa miséricordieuse bonté et que l'on s'engage à sa suite de bon cœur et dans la joie.

VIE CHRÉTIENNE ET RESPONSABILITÉS DANS LE MONDE. — Je voudrais vous mettre en garde contre un danger que j'ai senti très fort, celui de vouloir calquer sa vie sur celle des religieuses, les petites Sœurs du Père de Foucauld, par exemple. Il vous faut prendre conscience que votre vocation dans le monde comporte une mission divine, irremplaçable et particulièrement féconde quand elle est pleinement vécue dans l'amour. « Au soir de la vie, nous serons jugés sur l'amour », nous redit sans cesse saint Jean de la Croix. Il ne s'agit pas de « loucher » sur une vocation qui n'est pas la nôtre, si admirable soit-elle. Ce n'est pas à côté de notre vie providentielle que nous nous sanctifierons; nous serons jugés sur nos responsabilités réelles et personnelles. Ce qui est vrai, c'est que vous avez, là où la Providence vous veut, à « crier tout l'Évangile par toute votre vie », selon le mot du Père de Foucauld inscrit sur sa tombe à El Goléa. Retenez donc bien que vous ne devez pas essayer de vivre en religieuses pour réaliser votre vocation à la sainteté dans le laïcat et en pleine pâte humaine. C'est très important.

TRANSPARENCE D'AMOUR QUI VIENT DE DIEU. — Enfin dans le monde vous avez à faire retrouver autour de vous la joie de Dieu par celles que vous rencontrez tristes, repliées sur elles-mêmes. Elles ont été créées pour être heureuses, épanouies, même à travers l'épreuve. Jésus lui-même veut prendre en charge leur fardeau, combler leur solitude. Or elles sont désorientées, égarées, et, même dans la vie trépidante de nos cités, elles sont plus seules que la brebis perdue dans le désert. Il

faut les ramener à celui qui est le vrai Pasteur des âmes. Mais sachez bien que, spécialement dans les petits foyers, le but sera atteint dans la mesure où les autres découvriront chez vous la marque d'un Amour qui vient de Dieu. Nos contemporains ne croiront pas, s'ils ne découvrent pas à travers vous la qualité infiniment supérieure de cet amour. Il ne ressemble ni à la simple camaraderie humaine, ni à la « politesse commerciale », mais il est une charité désintéressée qui se donne gratuitement comme celle de Dieu et un peu comme le soleil qui éclaire tout indistinctement parce qu'il est lumière. Et découvrir en vous le Seigneur avec sa divine charité posera toujours chez les autres le problème essentiel. C'est ainsi que l'on fait croire à l'Amour à ceux qui risqueraient d'en douter et pour l'éternité. C'est ainsi que vous amènerez bien des isolés à la source d'eau vive, et cette source d'eau vive, c'est la personne du Christ! Il faut le vivre à fond, s'entraider à le vivre, avec lui aimer le Père par l'Esprit-Saint, l'Esprit d'amour qui veut enflammer les âmes d'un feu nouveau et éternel.

C'est donc autour de la personne de Jésus et sous le regard maternel de Marie que, sans le soutien d'une règle religieuse proprement dite, chaque petit foyer trouvera, au fur et à mesure, sa physionomie propre, les possibilités d'échanger des préoccupations évangéliques dans certaines révisions de vie, les moments de prière à vivre ensemble et la disponibilité fraternelle recherchée mutuellement et vécue « à cause de Jésus et de l'Évangile ». Mais pour devenir authentiquement un « foyer Bethania « dans l'esprit déjà défini, il faudra que chaque petit foyer qui veut s'agréger à l'ensemble tienne compte, en se constituant, des expériences déjà vécues concrètement en même temps que d'un recours incessant à la grâce fondamentale et surabondante du Christ Jésus, règle vivante et vie de tous les « petits foyers ».

N. B. — Les « Foyers Bethania », 74, boulevard Maurice-Barrès à Neuilly-sur-Seine, feront paraître un bulletin d'expériences et de liaison... dans la mesure de leurs possibilités (C.C.P. Paris 11.370-83).

Bulletin biblique

I

Plans de lecture

On a vu paraître ces dernières années plusieurs plans[1] qui répartissent la lecture de la Bible sur une ou deux années. Voici un plan jumelé[2] qui répond à l'une ou l'autre de ces divisions, selon qu'on prend ses deux parties simultanément ou successivement :

Le *Plan de lecture de la Bible* (moins l'Évangile et les psaumes), suivant approximativement l'année liturgique, me semble être dans ce genre le meilleur de tous ceux que je connais : coupure intelligente des péricopes (qui au lieu de grouper par chapitres entiers, tient compte des divisions réelles du sens); répartition assez équilibrée; et jusqu'à la disposition matérielle commode, sur une feuille de bristol au format de la Bible de Jérusalem.

Pour l'*Évangile et les psaumes*, on s'est proposé un double but : 1° une lecture « liturgique »; 2° un rapprochement entre

1. *Pour lire la Sainte Écriture*, un dépliant, Groupe de la Gloire-Dieu. Abbé Michel Roussière, *Prends et lis la Bible en deux ans*, sur cartes, chez l'auteur.

2. Bénédictines missionnaires, 7, rue d'Issy, Vanves (Seine), *Plan de lecture de la Sainte Bible en une année*, 40 fr.; *Plan de lecture, Évangiles et Psaumes en une année*, intitulé *Les Psaumes, prières des pauvres de Yahvé et prière du Christ*, 70 fr.

les psaumes et l'Évangile. Or, il est impossible de faire coïncider avec les périodes liturgiques une lecture des quatre Évangiles à la suite; c'est donc forcément boiteux : on lit la passion pendant l'octave de la Pentecôte, les enfances de saint Luc, pour la Trinité; le prologue de saint Jean est étiré en quinze jours, etc.

Quant aux correspondances, le cadre est trop artificiel pour leur être favorable. Si l'on se pose un problème en ces termes : comment couper en trois cent soixante-cinq morceaux les quatre Évangiles et les cent cinquante psaumes, en établissant autant que possible des connexions entre les uns et les autres, on obtient, en travaillant bien, des rapprochements dont quelques-uns sont admirables, d'autres peuvent se justifier, l'immense majorité sera seulement ingénieuse, ou purement arbitraire.

Et cela m'amène à poser la question de principe : Quel peut être l'intérêt ou l'utilité de ces plans qui fixent une lecture précise pour chacun des jours de l'année?

On dit que c'est « traditionnel ». Sur quoi s'appuie cette affirmation? Les anciens n'étaient pas si matériels en leurs répartitions. Je traduirais leurs recommandations par l'exigence d'une *lecture continuelle* de la Bible, plutôt que par un découpage à jours fixes, qui peut entraîner des inconvénients notables, et qui, si l'on va au fond des choses, fait plutôt la preuve d'un certain manque de sens liturgique et biblique.

D'abord, s'il y a en fait des tempéraments qui trouvent un appui dans un plan précis qu'ils se font un devoir de suivre quotidiennement, l'expérience prouve que bien souvent cela décourage au contraire des gens de bonne volonté : ils commencent avec d'excellentes dispositions, puis si quelque jour le temps leur a manqué, ils se trouvent dans l'impossibilité de rattraper ce qu'ils ont perdu, ne peuvent mettre d'accord la *lectio continua* et cette répartition rigoureuse; essoufflés, ils abandonnent. Un plan est nécessaire certes, surtout pour commencer. Mais je n'aperçois point l'intérêt qu'il y a à le découper d'une façon aussi rigide?

Intérêt liturgique?

Il ne faut pas se dissimuler que l'intention « liturgique » de

ces plans est au fond assez illusoire : la distribution actuelle de l'Écriture Sainte dans l'Office divin est le fruit d'un devenir historique très complexe. Le découpage a été fait un peu à la grosse dans la composition du bréviaire. Certains livres tiennent peut-être une place disproportionnée (Maccabées) ; d'autres, beaucoup plus importants, sont sacrifiés (Jérémie). Il est impossible de lire sa Bible au rythme même du bréviaire qui n'a pas été fait pour cela. On est donc réduit forcément à une cote mal taillée : une fois situés les livres essentiels à leur place, par exemple Isaïe pour l'Avent, on distribuera les autres tant bien que mal ; au temps pascal on nous propose ici le Lévitique et les Nombres ; d'autres plans mettent à ce moment, l'un Esdras et Néhémie, un autre Josué, un autre le Deutéronome... Il n'y a rien, il ne peut rien y avoir de « liturgique » là-dedans.

A ouvrir simplement le bréviaire, on constate que l'Église nous fait redire tous les psaumes chaque semaine et néglige totalement les Chroniques. De tels faits doivent nous rendre prudents quand nous parlons de répartition « liturgique » ou de principe « traditionnel ».

Ces deux objections, d'ordre psychologique et d'ordre liturgique, mettent sérieusement en question le bien-fondé de ces plans.

Mais un autre aspect m'apparaît beaucoup plus grave : ces répartitions que l'on a voulues aussi égales que possible (ici on nous dit même qu'on a chronométré chaque lecture), me semblent méconnaître la diversité foncière de la Bible, la densité spirituelle extraordinairement inégale des livres qui la composent. Un des buts essentiels de l'éducation biblique du peuple chrétien est de lui apprendre à utiliser chaque livre selon sa valeur propre. Lui proposer un plan qui fait relire chaque année, à la même cadence, à la même fréquence, le Lévitique et la première épître de saint Jean, cela me semble être un contresens radical. On nous parle de lire la Bible « par les sommets » : principe excellent — et justement on nous en fait traverser à pied tous les déserts, sans nous faire grâce d'un pas.

Si l'étude de la Bible, dans sa portée la plus spirituelle, tend bien à faire goûter un fruit plus savoureux à travers la perception des différences, cette répartition matérielle et niveleuse va

juste à contre-courant, malgré l'intention excellente de monnayer le plus possible la Parole de Dieu et d'en faciliter la lecture.

Ce qui ne veut pas dire qu'il ne faille pas de plans, au contraire. Mais ils doivent être conçus d'une manière à la fois plus souple et plus adaptée.

S'agit-il des débutants, on peut très bien prévoir un plan qui fasse lire la Bible par les sommets — c'est même la première chose à leur proposer. Mais alors, au lieu de leur tailler une étape fixe pour chaque jour, on leur conseillera plutôt de chercher la vue d'ensemble, et de survoler rapidement les déserts et les terrains plats.

Il est très recommandable, certes, de lire la Parole de Dieu en accord avec le temps liturgique et les principales fêtes : c'est exactement l'intention des lectures de la messe et de l'office. On peut, ou remettre celles-ci dans leur environnement (ce qui est nécessaire tant que, pour nous, un texte n'évoque pas immédiatement son contexte) — ou, si nous possédons déjà de bons repères, choisir librement des passages accordés à la liturgie du jour[3]. Mais il faudra toujours faire un choix, il est impossible de lire annuellement toute l'Écriture Sainte avec cette méthode.

Dès qu'on connaît assez bien l'ensemble de la Bible, une infinité de plans sont possibles : au moins une fois, il faudra suivre un plan qui groupe les livres (quelle que soit leur place canonique, ou la date des faits qu'ils racontent) selon leurs mentalités, leurs affinités littéraires, les préoccupations de l'époque où ils ont été écrits : cela seul permet de voir se dégager le progrès de la maturation spirituelle d'Israël.

Ce minimum préalable de perception historique est indispensable pour qu'on puisse ensuite essayer de suivre la Révélation progressive dans sa marche vers le Nouveau Testament, et se mettre à la recherche des grands thèmes (qui, chaque fois, commanderont un plan nouveau de lecture) : Dieu, l'Esprit, l'amour,

3. Le nouveau Missel de Dom Lefebvre indique ainsi — et son choix est très bon — quelques chapitres de l'Écriture Sainte à lire chaque semaine.

le messie... voire même les plus petites choses, pourvu qu'elles soient prises dans cette grande perspective de marche vers la plénitude du Nouveau Testament : le blé, le vin et l'huile, la manne et le désert, le vent et le feu, la route, la terre...

Nous ne connaissons jamais à fond la Bible. Mais, quand nous avons fidèlement suivi quelques bons guides, cet immense pays nous devient de plus en plus familier ; alors tous les chemins nous sont ouverts, et nous pouvons, délivrés des itinéraires préfabriqués, nous livrer en sécurité à la joie inépuisable des découvertes.

II

Introduction. Vulgarisation

Les éditions Desclée de Brouwer ont eu la bonne idée de faire une traduction du petit livre où Dom Pius Parsch a communiqué simplement son expérience des cercles bibliques — trente ans de pratique ininterrompue.

Le titre français, *Apprenons à lire la Bible*[4], n'annonce pas exactement le sujet : ce livre est exclusivement pastoral, il n'est pas destiné à ceux qui ont besoin d'apprendre à lire leur Bible, mais bien aux prêtres qui désirent l'enseigner à leurs fidèles.

Pour les aider efficacement, Dom Pius Parsch entre dans le détail de ses méthodes : plan, ordre, durée, organisation. Il est évident — l'auteur le souligne à plusieurs reprises — que ces indications ne sont pas une norme universelle et ont besoin d'être adaptées selon les milieux et les conditions, selon aussi le tempérament de chacun.

Au sujet du contenu, il ne parle guère que du Nouveau Testament et la plupart des conseils qu'il donne ne s'appliquent pleinement qu'au Nouveau Testament. On peut n'être pas de son avis sur la chronologie, les plans des quatre Évangiles, sur certains points précis : par exemple, rien ne suggère que Saul « *ordonne la lapidation* » d'Étienne (p. 111). Mais ce n'est pas

4. Pius Parsch, *Apprenons à lire la Bible*, Coll. « Présence chrétienne », Desclée de Brouwer, 1956, 182 pp.

cela qui importe ici. Et rien n'est plus précieux que le témoignage concret d'une expérience aussi riche.

Puisse-t-il entraîner beaucoup de pasteurs à organiser eux aussi des « heures bibliques ». Les deux seules choses nécessaires, selon lui, à un prêtre qui veut mener un cercle biblique sont : la bonne volonté et — soulignons-le — *une préparation approfondie* ; lui-même, pendant des années, comptait *dix heures* de travail pour préparer une heure de cours et rédigeait entièrement son exposé. Souhaitons que cette leçon soit comprise par ces « cercles bibliques » où, personne n'ayant réellement travaillé et n'ayant rien de positif à apporter, on tourne en rond. En face des dangers de l'improvisation qui sévit dans le domaine biblique, non seulement pour des cercles, mais pour tant de livres hâtifs, soyons reconnaissants à Dom Pius Parsch de cet exemple de probité intellectuelle, de respect de son public et de sens pastoral.

Dans la bonne collection « Je sais, je crois », Daniel-Rops a traité *Qu'est-ce que la Bible?*[5] Avec le don de vulgarisateur qu'on lui connaît, il a répondu excellemment à la question qu'il s'était posée. Il serait difficile d'en dire plus en cent vingt pages : les livres, les manuscrits, le canon, l'inspiration, les genres littéraires, le rapport de la Bible à l'histoire et l'archéologie, les sens, etc.

Tout cela est traité d'une plume rapide — si rapide qu'elle laisse quelques bavures[6] : la notice sur Isaïe est nettement périmée (pp. 71-72). On aurait aimé des formules un peu plus fermes sur l'inspiration, l'inerrance (pp. 38-40), la Tratidion (p. 83). Ces imprécisions, qui seraient graves dans un manuel destiné à l'enseignement, ne le sont pas dans un ouvrage destiné à un public plus large.

Tel quel c'est un livre qu'on peut recommander vivement à ceux qui désirent une première information générale, claire et agréable.

5. Daniel-Rops, *Qu'est-ce que la Bible?* Coll. « Je sais, je crois », Arthème Fayard, 1956, 123 pp., 300 fr.

6. Par exemple la note de la page 66 renvoie à un tableau chronologique qui n'existe pas.

Dans son petit livre *Sous la main de Dieu*[7], le R. P. Beaucamp veut « situer dans leur développement homogène les moments essentiels de la pensée biblique sur le thème fondamental des élections » (p. 11). Il s'applique à « faire ressortir la continuité de cette évolution ».

Le premier tome traite successivement des principaux prophètes jusqu'à l'exil et « cherche à dégager l'unité spontanée de leur vision religieuse » (p. 10). La méthode a du bon. Mais ce parti-pris de chercher pour chacun un centre unique amène à les désincarner un peu : les circonstances de leur vie et de leurs oracles sont à peine mentionnées ; leur évolution personnelle, que dans bien des cas nous pouvons connaître, n'est jamais indiquée : on nous présente plutôt le message de chacun comme un bloc, sans nuance. Il y a là un certain systématisme, une tendance à créer des oppositions pour marquer les étapes du progrès.

Le deuxième tome est centré sur la Sagesse : « par elle Dieu appelle ses fils... (Proverbes). Mais la route... semble fermée (Job Quohélet). Pourtant l'aventure... a un sens ; faute de le pénétrer, l'intelligence sera suppléée par la foi (Siracide) » (?) Enfin apparaît, avec Daniel, la perspective de l'au-delà ; et avec la Sagesse, l'assurance de la victoire sur la mort (p. 14). On remarquera que dans ce plan ne figurent pas les Psaumes ni le Cantique.

Et dans l'ensemble de la perspective, est omise une réalisation aussi importante que l'œuvre sacerdotale, qui a joué un rôle essentiel dans la théologie de l'élection, et dont l'influence considérable ne paraît pas être soupçonnée.

On pourrait discuter bien des points de détail : le grand texte d'Ez 11, 16, la plus belle expression du culte spirituel qui s'inaugure pendant l'exil : « je serai quelque temps pour eux un sanctuaire dans les pays où ils iront », est interprété d'une façon fâcheuse comme « un ersatz de Temple » (I, p. 199). Les Phi-

7. Evode Beaucamp, O.F.M., *Sous la main de Dieu*, Éd. de Fleurus, 1956 : I. *Le prophétisme et l'élection d'Israël*, 286 pp., 625 fr.; II. *La sagesse et le destin des élus*, 288 pp.; 625 fr.

listins sont arrivés quelques décades après les Hébreux qui ne sont donc pas « entrés derrière eux » (I, p. 34). La dynastie davidique ne s'est pas éteinte avec Joakim : c'est même un article de foi (I, p. 146) — pas plus que l'Alliance n'a été rompue à la chute de Jérusalem (II, p. 14).

Relevons encore cette idée assez singulière que la possibilité de pécher survient avec l'avènement de la royauté, considérée comme l'accession d'Israël à l'état majeur (p. 24).

Ces critiques — et bien d'autres qu'on pourrait formuler — n'empêchent pas de recommander ce livre, vivant, intéressant, très bien présenté, plein de sève biblique et très accessible[8] : il peut aider les fidèles à pénétrer le message des auteurs inspirés.

M. l'abbé Jules Leroy édite un manuel pour les classes de seconde : *Histoire, Prophétie et Sagesse biblique*[9].

Il ne suffit pas de faire un cours pour écrire un manuel. On sent une insuffisante maîtrise du sujet, la théologie est faible : la pensée est à la fois raide et floue, la formulation maladroite et timorée.

Le plan est fourni exactement par le titre : toute « l'Histoire », Ancien et Nouveau Testament, des origines à l'Église naissante. Et dans cette partie, on étudie le Lévitique et le Deutéronome, Ruth et Tobie. Puis la « Prophétie » jusqu'à l'Apocalypse. Puis toute la « Sagesse » : les livres sapientiaux et les épîtres. On voit combien certains rapprochements sont artificiels, amenés par la rigidité d'un cadre trop matériel qui gêne la juste perception de la diversité des livres, et méconnaît la nouveauté radicale de l'Évangile.

Sans doute il y a beaucoup de bon dans ce livre. Il paraîtrait à une époque où il n'existerait rien dans ce genre, on s'en ser-

8. Signalons des mots difficiles, latins, grecs, hébreux, non traduits ni expliqués : *bifrons* — *shub shebut* — *katapeplumenaï* —. C'est inadmissible dans un livre de vulgarisation.

Dans la carte de la Palestine, Nephtali et Issachar s'étalent en grosses lettres, et ni Ephraïm, ni Manassé ne sont mentionnés.

9. Abbé Jules Leroy, *Histoire, Prophétie et Sagesse biblique* (Initiation à l'étude de la Bible), Odilis, 1955; 276 pp.

virait très utilement malgré ses insuffisances. Mais en un temps où il y a beaucoup d'ouvrages excellents, il est inutile d'encombrer le marché de livres moyens ou médiocres.

Dans le *Panorama biblique*[10] de Dom Paul Passelecq, une « exposition sur la Bible » présente : 1) les grands faits bibliques ; 2) les réalités spirituelles ; 3) la diffusion biblique, en vingt-quatre « panneaux décoratifs » dont la composition un peu laborieuse, due à M. Roger Duterme, requiert des explications. Dom Passelecq fournit cet indispensable commentaire ; ainsi, sous ce genre littéraire un peu spécial de guide à travers les images d'une exposition, cette brochure contient un bon résumé des notions indispensables, à un niveau tout à fait élémentaire.

Dans une autre brochure il s'attaque aux *Préjugés des catholiques contre la lecture de la Bible*[11].

On peut regretter qu'il n'ait pas davantage cerné les réponses. Il ne pouvait s'agir, à ce niveau très sommaire, de donner des précisions techniques. Mais il eût été souhaitable que la réponse fût formulée de manière à suggérer le sens de la véritable explication, seule satisfaisante. Par exemple, il ne distingue pas révélation et inspiration ; rien ne l'obligeait à parler de l'inspiration prophétique, mais il n'aurait pas fallu la confondre avec l'inspiration scripturaire (p. 12). On affirme des « éléments réels » dans l'histoire de Jonas (p. 24), etc. Il y a des erreurs évidentes, par exemple : « quatre siècles » entre la Sagesse et Salomon (p. 26) — un contresens dans l'interprétation de Jb 4, 19 (p. 19).

C'est pourquoi on ne saurait conseiller cette brochure à des esprit tant soit peu rigoureux ou exigeants. Dom Passelecq nous semble sous-estimer le public. Il ne faut pas oublier qu'une bonne vulgarisation requiert une mise au point plus délicate qu'un simple enseignement.

10. Dom Paul Passelecq, *Panorama biblique*, Exposition sur la Bible, panneaux décoratifs exécutés par Roger Duterme. Éd. de Maredsous, 1954, une brochure de 31 pp.

11. Dom Paul Passelecq, *Préjugés des catholiques contre la lecture de la Bible*, Éd. de Maredsous, 1954, une brochure de 46 pp.

L'aspect discret de ces petites brochures minces ne doit pas nous donner le change sur l'immensité de l'entreprise : *La Sainte Bible expliquée* [12] doit être un commentaire complet de l'Écriture Sainte : on annonce cinq brochures par an ; en calculant approximativement, à partir de ce qui est déjà paru, cela représenterait au total quatre-vingts fascicules, cinq à six mille pages. Comme on prévoit le rythme de cinq fascicules par an, il nous faudra donc attendre quelque seize ans avant de voir la fin de l'entreprise...

C'est un véritable commentaire, verset par verset. Le texte biblique est donné intégralement en bloc suivi, divisé par péricopes ; et le commentaire suit chaque épisode ; si bien qu'on est constamment obligé de tourner quelques pages en arrière pour chercher le texte dont on parle.

On regrette que ce commentaire se borne à rester un ligne-à-ligne et ne fasse pas ressortir les grandes orientations spirituelles du texte, il n'a aucune saveur. Il nous semble trop compliqué et beaucoup trop copieux pour les simples, et tout à fait insuffisant pour les autres.

L'*Alliance du Sinaï* [13] de G. Hunermann est une « Histoire Sainte » racontée à la mode ancienne : à part une certaine utilisation des données archéologiques pour créer la couleur locale, ce livre pourrait avoir été écrit au siècle dernier.

La question du contenu réel des récits et de leur genre littéraire ne se pose absolument pas pour lui.

Malgré sa lecture facile, son caractère pittoresque et son niveau de vulgarisation très large, un tel livre avec sa tendance dramatique et sa façon de forcer les miracles me paraît exactement un contresens par rapport à tout l'effort éducatif du mouvement biblique : pour les jeunes, les simples, qui le liront comme un roman, il aggrave les difficultés que pose la Bible et

12. Dom Paul Passelecq, *La Sainte Bible expliquée*, Éd. de Maredsous, 1955.

13. G. Hunermann, *L'Alliance du Sinaï*, Éd. Salvator, Mulhouse, 1957, 421 pp., 980 fr.

peut, par là, tout en les intéressant aux anecdotes, mettre en péril leur foi.

III

Bibliographie

La *Society for Old Testament Study* a rassemblé les onze dernières années de ses *Book Lists*[14] qu'elle publie régulièrement et qui donnent sur l'Ancien Testament une bibliographie aussi complète que possible : pour chaque titre, une courte notice résume brièvement le contenu, précise la position de l'auteur sur les points discutés, et formule un jugement, en général très juste et objectif. Nous avons là un panorama complet de toute la littérature du sujet parue depuis la guerre.

Le livre n'est pas catholique (quelques biblistes catholiques y ont pourtant collaboré) ; seuls peuvent donc en user ceux qui ont les autorisations nécessaires. Mais son objectivité et sa tenue incitent à le leur conseiller : cette œuvre consciencieuse et probe de savants qualifiés est un indispensable instrument de travail pour les professeurs et tous ceux qui ont besoin d'une large information en ce domaine.

Si cette excellente initiative se renouvelle dans quelques années, on souhaiterait, pour faciliter la recherche personnelle et l'établissement d'une bibliographie sur un sujet donné, un *index des sujets principaux* — ou, si c'est un travail trop considérable, un regroupement de tous les livres de la même espèce, au lieu de la répartition annuelle qui disperse la recherche.

S. J. d'A.

14. *Eleven years of Bible Bibliography*, edited by H. H. Rowley. Indian Hills, Colorado, U.S.A., The Falcon's Wing press, 1958, 804 pp., $ 7.50.

A TRAVERS LES REVUES

Problèmes du catéchuménat

Nous n'avons pas eu souvent l'occasion d'évoquer les problèmes catéchétiques; ils se posent cependant à la conscience chrétienne avec une acuité et un renouvellement des perspectives assez notables, qui n'échappent certainement pas aux lecteurs de *La Vie Spirituelle* qui, de plus en plus nombreux, participent, au sein de la vie religieuse ou comme laïcs, à l'enseignement catéchétique. A l'intention de tous ceux qui se préoccupent de ces problèmes, une revue trimestrielle, la DOCUMENTATION CATÉCHISTIQUE, est publiée par la Commission nationale de l'Enseignement religieux, sous le patronage des cardinaux et archevêques de France. Son numéro spécial de juillet 1957 était consacré au difficile problème du *Catéchuménat d'adultes* (on pense qu'en France 80 % de ceux qu'on baptise adultes ne persévèrent pas). Laissant de côté les cours magistraux et le compte rendu des expériences et témoignages qui intéressent moins la vie spirituelle d'un chacun, retenons l'attention sur l'article de M. le chanoine Chavasse, *Parole et Sacrements. Vers l'être chrétien.*

Il vise notamment à prémunir contre de dangereuses dissociations de la Parole de Dieu et des sacrements de l'Église.

> L'on réduirait volontiers l'Église à la prédication de la Parole, parce que Dieu peut « convertir » l'homme (en droit et en fait) sans recourir au sacrement. Comme l'on oublie parfois, d'autre part, les liens étroits qui rattachent toute grâce à la réception effective des sacrements ou, à tout le moins, à ce qu'on appelle le « vœu » du sacrement, l'on arrive à faire comme si le sacrement était inutile, ou, du moins, comme s'il n'était que le couronnement et la récompense de la conversion obtenue par la Parole. J'ose à peine signaler cette autre aberration qui consisterait à attribuer à la Parole comme telle l'efficacité qu'on a enlevée au Sacrement, et à la présenter comme l'unique sacrement,

selon un renversement symptomatique, qui caractérise le calvinisme le plus outrancier.

L'Église est bâtie sur la foi et les sacrements de la foi : qui ne l'oublie pas perçoit combien la grâce vivifie et associe intimement la réception de la Parole de Dieu proférée dans l'Église et la réception des sacrements du salut administrés eux-mêmes dans l'Église. De même que la Parole conduit à l'Église où elle trouve sa pleine résonance, l'Église propose — au nom du Verbe — les sacrements qui donneront en chacun pleine efficacité à la Parole.

Saint Augustin avait évoqué la double action du Maître intérieur et du Maître extérieur pour l'édification du chrétien.

> En face du pélagianisme qui réduisait la grâce à son aspect « extérieur » (enseignement, loi, exemple du Christ), Augustin dut revendiquer, avec quelle énergie, l'existence même de la grâce « intérieure », qui donne à l'homme lumière et force surnaturelles pour croire et agir selon les normes proposées par l'enseignement du Christ et de son Église. De nos jours, où l'on a trop pris l'habitude de réduire la grâce à son aspect intérieur, il faut revendiquer l'existence de la grâce extérieure, grâce d'enseignement et de direction sans laquelle le chrétien serait comme un « pouvoir » vide, dépourvu de contenu. Il faut affirmer en même temps ces deux modalités de la grâce et savoir reconnaître dans l'Institution ecclésiale les deux modalités selon lesquelles elle est instrument et de la Parole de Dieu et de son Action sanctifiante : « Outre la grâce de la foi, il faut la grâce de la Parole qui pourvoit à l'instruction de la foi » (saint Thomas, III[a], 8, 1).

Un même Dieu sollicite de différentes façons l'âme en quête de la vérité salutaire. C'est donc *au niveau des créatures* que Dieu use de deux moyens, l'un extérieur et l'autre purement intérieur, destinés à aider sans contraindre la liberté de l'homme :

> Si l'efficience « ex opere operato » était liée par Dieu à la prédication de sa Parole, la créature par laquelle il s'adresserait ainsi à l'homme exercerait sur ce dernier une contrainte proprement dite et, le modifiant spirituellement de l'extérieur, elle le réduirait à l'état de « chose »... Dieu a voulu que soit respectée la nature propre de la parole humaine qui véhicule sa propre Parole souveraine, et, par elle, il a « proposé » sa Vérité et son Exemple, faisant appel à la « réponse » libre de l'homme.
>
> Mais il n'a pas laissé l'homme répondre seul. Par un privilège qui n'appartient qu'à lui seul, Dieu, qui est plus intime à nous-mêmes que nous-mêmes, intervient activement au cœur même de ma liberté pour la fonder comme liberté et la faire agir comme liberté... Dieu fait jouer la liberté de l'homme dans l'intervalle existant entre la *Proposition* authentique et obligatoire de sa Parole enseignante et l'*Efficience* de son Intervention transformante au cœur de l'homme.

Le premier moyen, on l'a reconnu, c'est la Parole, que l'on s'efforce de transmettre aujourd'hui avec tous les moyens permis par les techniques modernes d'information. Sa pleine efficacité ne sera normalement consacrée dans une personne déterminée que lorsque les sacrements du salut auront opéré en elle l'œuvre rédemptrice, dotant de la grâce divine en

vertu de l'action du Christ incarné. La proclamation de la Parole constitue un élément indispensable dans l'extension de l'Église sur terre, et cependant nul ne doit s'illusionner sur sa radicale insuffisance, remarquablement précisée dans ce passage de saint Thomas :

> Entendre ne suffit pas à croire. On le voit bien par le fait que beaucoup entendent sans croire. Celui qui produit la foi, c'est celui qui fait donner au croyant son assentiment à ce qu'on lui dit. Or, cet assentiment n'est pas nécessité par les arguments rationnels; il est volontaire. L'homme qui, de l'extérieur, proclame la foi n'en est pas la cause, mais Dieu, qui peut seul transformer la volonté. C'est lui qui produit la foi dans le croyant en inclinant sa volonté et en éclairant son intelligence au moyen de la foi, afin que le croyant ne rejette pas ce que le prédicateur lui propose. Quant au prédicateur, il se présente comme disposant extérieurement à la foi (*de Veritate*, 27, 3, 12m).

Sans l'action directe de Dieu, la parole du prédicateur ou l'écrit spirituel resterait vain au regard du salut; mais aussi, sans l'assentiment libre de celui qui reçoit la parole, l'action de Dieu non plus que celle de son messager ne produit l'effet de grâce auquel elle tend pour chacun.

De la Parole, passons aux sacrements; ils constituent

> une action instrumentale par laquelle la Puissance transformante de Dieu modifie de l'intérieur, non pas le « contenu » objectif de la vie spirituelle de l'homme, mais l'*être* et les *pouvoirs spirituels* de l'homme.

Les sacrements posent en l'homme cette grâce adaptée à son être et à sa situation concrète, qui l'habilitent à la gloire du Royaume à venir.

> Nous avons maintenant de quoi comprendre comment Parole et Sacrements ne se remplacent pas l'un l'autre, ni ne se « suivent » comme deux étapes successives de l'itinéraire de la Foi. Parole et Sacrements sont deux fonctions rigoureusement complémentaires, qui intègrent l'Action pastorale de l'Église.

Dans PAROLE ET MISSION (avril 1958) un article substantiel du R. P. Liégé porte sur *Le catéchuménat dans l'édification de l'Église*. Relevons tout d'abord cette utile remarque sur l'évolution du vocabulaire en cause :

> De l'instruction religieuse à la catéchèse, il y a la perception de l'originalité d'une transmission de la Parole de Dieu et des problèmes de la connaissance religieuse. De la catéchèse au catéchuménat, il y a la perception de la réalité totale de l'initiation chrétienne et du milieu ecclésial comme cadre de la catéchèse.

L'initiation chrétienne s'insère en effet dans la totalité de l'Action ecclésiale qui n'est autre que

> la réalité de l'Action pascale de Dieu et du Christ, en expansion dans le dynamisme de la Pentecôte. C'est cette Action pascale et pentecostale qui construit le Corps du Christ... Il s'agit d'opérer la croissance du Corps du Christ, de construire l'Église, de rassembler un peuple sacerdotal en Jésus-Christ, et pas seulement d'opérer une suite de saluts individuels.

Sur terre, on atteint le terme et la perfection de cette action ecclésiale dans l'action eucharistique, banquet fraternel qui fait communier toute une communauté de rachetés au Christ sauveur, désormais glorieux, qui assure en lui l'unité de cette communauté. Voilà le but fixé pour toute catéchèse.

> Le catéchuménat est déjà votivement eucharistique, car les catéchumènes devront arriver à l'Eucharistie.
>
> . . . . . .
>
> Si l'Église fait ainsi éclater sa personnalité lorsqu'elle célèbre son Eucharistie, il est clair que l'Eucharistie est, dans la vie de l'Église, un achèvement. On ne commence pas par la communauté eucharistique, on progresse vers la communauté eucharistique. La communauté eucharistique est une perpétuelle émergence de perfection dans la vie de l'Église, qui se répète pour déboucher finalement dans la perfection eschatologique de l'Église éternelle; d'Eucharistie en Eucharistie le peuple des parfaits sort du péché, devient plus adulte et connaît un appel de plus en plus grand vers l'état totalement adulte de l'Église, qui sera l'état pleinement eschatologique. Non pas que les membres de la communauté eucharistique ne soient plus pécheurs, mais l'Eucharistie est désormais, pour ceux qui ont atteint à ce niveau de vie de l'Église, le moyen d'entrer toujours davantage dans la sainteté et de sortir du péché, en se reconnaissant pécheurs devant le Dieu Saint.

L'auteur ne cache cependant pas l'imperfection que manifeste la communauté eucharistique telle que nous l'expérimentons dans les communautés locales d'aujourd'hui. Il se réfère alors au défaut de conscience des exigences impliquées dans l'acte eucharistique.

> Quelles sont ces exigences ? Elles se regroupent autour de quatre points qui sont à comprendre, non seulement comme des efforts personnels, mais comme un effort ecclésial :
>
> *Intensité de la foi vivante,* intériorisée selon tous les aspects du *Credo* et ayant en son centre la Personne et la Pâque de Jésus-Christ.
>
> *Dynamisme de sainteté,* sous la forme d'une fuite du péché et d'une mise en œuvre progressive de la charité, essentiel de la loi évangélique d'imitation du Christ, dans la vie quotidienne.
>
> *Sens de la vie ecclésiale,* dépassant la recherche d'une simple sécurité du salut individuel, et issu de la conscience d'être membre de l'Alliance, membre du Peuple sacerdotal en Jésus-Christ.
>
> *Sens d'une responsabilité dans le Royaume,* qui permet de célébrer et de vivre l'Eucharistie comme une attente militante de la Parousie, engageant une présence missionnaire au monde.

A la lumière de l'achèvement eucharistique, le P. Liégé revient sur les étapes antérieures qui caractérisent la formation de l'Église. Relevons dans cet exposé quelques-uns des traits qui pour chacun de nous constituent comme un programme de vie chrétienne :

> La disposition ultime à célébrer l'Eucharistie, pour l'Église comme pour chaque baptisé, c'est d'être en état actuel de baptisé conscient.
>
> . . . . . .
>
> 1° ... les membres de la communauté baptismale sont des croyants qui connaissent leur catéchèse et en ont déjà opéré une pre-

mière assimilation. L'Église, communauté baptismale, garde fidèlement la Parole de Dieu reçue de la Tradition; elle est lieu de l'Alliance dans la Parole.

2° Une communauté baptismale est aussi une communauté dans laquelle la substance des mœurs chrétiennes, se récapitulant dans la charité fraternelle, a commencé d'être vécue avec décision. Conséquence du baptême qui a plongé les croyants dans la mort et la vie de Jésus-Christ et les a introduits dans le *dynamisme de la vie du Royaume.*

3° Une communauté baptismale est enfin une communauté d'hommes convertis et fraternels qui ont fait leur *entrée dans l'Église* avec ce que cela suppose de décision publique... Ce qui ne va pas sans responsabilités dans la communauté et sans prise en charge missionnaire... On comprend alors sans difficulté qu'une telle communauté soit, quoique encore pécheresse, apte à devenir sans mentir la communauté eucharistique.

Avant même d'être *communauté baptismale,* l'Église doit s'être formée en *communauté catéchuménale,* c'est-à-dire en

communauté déjà *évangélisée, convertie et, normalement, justifiée...*

L'Église au niveau de vie catéchuménale, c'est déjà l'Église croyante, quoique pas encore l'Église qui a mis le sceau à son adhésion et qui s'est engagée totalement. C'est déjà une Église rassemblée par l'Évangile... L'Église, communauté catéchuménale, prend donc son point de départ dans une conversion à Jésus-Christ, et elle conduit les convertis jusqu'au seuil de leur engagement dans l'Église, communauté baptismale et eucharistique, qui se fera par le baptême.

Enfin, la *communauté catéchuménale* se prépare elle-même par un rassemblement lentement opéré au sein du monde païen auquel on présente la première annonce de l'Évangile.

L'Action ecclésiale commence là où les hommes ne pensent pas à Dieu, là où les hommes mènent une vie païenne dans laquelle Jésus-Christ n'intervient pas. Elle se termine dans l'Éternité parce que le Corps du Christ ne sera pleinement adulte que dans l'Éternité. Les étapes en sont : la pré-évangélisation, l'évangélisation, le catéchuménat, la vie baptismale, la vie eucharistique.

. . . . . .

... Loin d'être une préoccupation pour quelques spécialistes, la question du catéchuménat rejoint le cœur des problèmes missionnaires de l'Église contemporaine.

Ne cloisonnons évidemment pas l'Église : elle est une et unique, quoique parvenue à des degrés de maturité différents selon ses parties ou selon ses membres. Simultanément dans le temps et engagée dans l'éternité, elle ne cesse de recruter dans le temps ceux que bientôt elle va parfaire dans l'union eucharistique, prémices de la gloire éternelle.

En février dernier se sont tenues des Journées nationales de l'Enseignement religieux, qui avaient pour thème *Les catéchistes.* Le numéro d'avril de la DOCUMENTATION CATÉCHISTIQUE en fournit le compte rendu détaillé. S'il en était besoin, il nous rappellerait que se mettre à la disposition des paroisses ou des centres catéchistiques constitue pour tous ceux qui le peuvent une façon de déployer sa vie spirituelle d'une

façon authentiquement apostolique, dans une collaboration réaliste à l'œuvre présente de l'Église. En France notamment, le nombre des catéchistes est encore insuffisant. Dans le dernier cahier indiqué, M. le chanoine du Verdier propose au catéchiste une double réflexion sur sa mission :

> 1° Le catéchiste prend conscience de l'importance de sa mission dans la conjoncture actuelle, plus précisément prend conscience de la nécessité qu'actuellement les catéchistes se multiplient pour faire face aux exigences de l'évangélisation (raison d'ordre sociologique; raison d'ordre psychologique; raison provenant de la difficulté rencontrée habituellement pour passer d'une connaissance religieuse à une transformation de la vie; raison tirée du fait de l'ignorance religieuse actuelle).
>
> 2° Le catéchiste prend conscience des caractères essentiels de sa fonction et précise la mission propre de chaque espèce de catéchiste.

M. l'abbé Saudreau poursuit en situant la mission du catéchiste dans l'Église. Il rappelle alors que

> si toute l'Église n'est pas apôtre, toute l'Église est apostolique, c'est-à-dire que tout entière, à des degrés divers, elle participe à l'apostolat hiérarchique, elle participe à la mission apostolique. Tous ses membres y ont un rôle à jouer... Le baptême, en effet, fait de tout chrétien un membre du Christ et de l'Église. Il le fait participer non seulement à la vie filiale de Jésus-Christ, mais aussi à sa vie rédemptrice, et donc partager son souci de rédemption. Membres du Christ, nous participons au souci de croissance et d'extension de cette Église.
>
> . . . . . .
>
> La fonction du catéchiste est une coopération directe à la mission d'enseignement de la hiérarchie. Elle doit se faire en pleine dépendance de l'évêque...
>
> La fonction du catéchiste est limitée dans son objet et doit s'accomplir en collaboration avec les autres formes d'action suscitées par l'Église pour réaliser la mission apostolique qui lui a été confiée par Jésus-Christ.
>
> Dans la mission proprement dite de l'enseignement religieux, les différents catéchistes, en raison de leur situation personnelle dans l'Église, apportent à l'éducation de la foi vive une collaboration originale. Ils ne sont pas de simples suppléants d'un clergé insuffisant.

Quelle que soit notre disponibilité à ces tâches particulières d'apostolat, il y a là l'un de ces problèmes d'Église à l'écart desquels nous n'avons pas à construire notre vie spirituelle. Notre vie chrétienne est un patrimoine commun qui, reçu dans l'Église, cultivé dans l'Église, cherche à trouver de nouveaux bénéficiaires, selon l'indispensable loi de croissance du Corps mystique du Christ.

F. L.

LES LIVRES

LA BIBLE

C. SPICQ, O.P. : *Agapè dans le Nouveau Testament.* Tome I : *Analyse des textes.* Coll. « Études bibliques ». Gabalda, Paris, 1958; 336 pp.; 3.200 fr.

Après de nombreuses études préliminaires, voici que la vaste synthèse sur la charité dans l'Écriture, à laquelle travaille le P. Spicq, vient de paraître pour la première partie. Elle concerne les évangiles synoptiques, l'épître de Jacques et celles de Paul. La méthode en est rigoureuse, car l'auteur soutient — à juste titre — qu' « une théologie biblique, digne de ce nom, est intrinsèquement dépendante de l'exégèse philologique » (p. 6). Tous les textes concernant le motif de la charité — qu'il s'agisse du verbe aimer, du substantif ou de l'adjectif dérivés — sont analysés dans leur contexte et avec toutes leurs harmoniques, qu'il est impossible d'énumérer dans le cadre d'une recension (six pages d'un précieux index français servent à les détailler).

Avec saint Matthieu, la charité nous place au cœur du Sermon sur la montagne, et engage la comparaison avec le judaïsme des rabbins. A leur justice légale et fidélité matérielle à d'innombrables commandements (les 613 préceptes de la Torah, et les prescriptions du sabbat qui passent 1.200), « Jésus oppose une morale proprement dite, caractérisée par l'intériorité » (p. 14), morale qui est tout entière dépendante d'une nouvelle conception de Dieu. Morale filiale et fraternelle qui englobe toute perfection, qui aspire à la totalité, c'est-à-dire à la catholicité (cf. p. 24, n. 3, la suggestion de Torrey : « Vous, soyez catholiques (dans votre amour) comme votre Père céleste est catholique »).

On souligne l'exclusivisme de la charité, incompatible avec l'esclavage de l'argent. On marque comment l'agapè réalise « l'accomplissement » de l'Écriture, un dépassement, non seulement dans l'interprétation de la Loi donnée par Jésus, mais encore par cet exemple d'amour de Dieu et des hommes qui le mène jusqu'à la crucifixion « ce qu'aucun précepte de la « Loi » ne lui prescrivait d'aucune façon ».

Si le chrétien peut se définir d'après l'Évangile « un homme qui se dévoue à ses frères », les devoirs d'amour envers Dieu n'en sont pas moins marqués.

« La charité paléo-testamentaire était surtout adoration de Dieu et fidélité dans l'obéissance » (p. 79). Ces notes d'adoration, de dévouement et de fidélité sont à retenir, spécialement dans le cas de l'agapè de la pécheresse, dont le récit de la conversion nous est conservé par saint Luc. Dans la parabole des débiteurs proposée par Jésus pour la circonstance, la question « lequel des deux devra l'aimer davantage ? » est mieux rendue en français par « quel est celui qui lui en saura davantage gré ? ». L'auteur signale à ce propos

que le terme « gratitude » n'existait ni en hébreu ni en araméen (p. 127). Les gestes de la pécheresse ont avant tout la valeur d'un hommage, et son amour, exprimé par le *quoniam dilexit multum,* a toute la signification d'une adoration, d'une offrande de sa vie entière, et bien d'autres nuances relevées dans l'analyse détaillée de cette scène, l'une des réussites de ce livre (pp. 120-137).

L'épître de saint Jacques nous vaut de précieuses remarques sur « la Loi royale » et un détour, que nul ne saurait reprocher à l'auteur, sur la *Treskeia,* cette « religion » pure et sans tache qui est l'assistance aux orphelins.

Avec saint Paul, nous entrons sur un terrain de controverse. A. Nygren n'a-t-il pas soutenu que Paul parlait toujours de l'amour de Dieu pour nous et de notre amour pour le prochain, mais que, pour exprimer notre réponse d'amour à l'égard de Dieu, Paul parlait non plus d' « agapè », mais de « pistis », la foi. Dom Warnach avait entrepris de montrer la fragilité de cette thèse (*Agape, Die Liebe als Grundmotiv der neutestamentlichen Theologie,* Dusseldorf, 1951), mais son enquête biblique était trop rapide.

Avec son enquête exhaustive, le P. Spicq s'efforce de serrer le problème. Les spécialistes attendent avec impatience le prochain volume où il abordera le cas du substantif *agapè.* Dans ce premier tome, il étudie tous les emplois du verbe *agapân,* et l'on voit déjà s'esquisser une conclusion, à savoir que la charité, chez Paul, ne saurait se restreindre à l'amour de Dieu pour nous, ou à celui que nous avons pour Dieu et pour le prochain, encore que l'auteur reconnaisse que la *redamatio* s'exprime par la *pistis,* mais celle-ci « comprenant foi, espérance et charité » (p. 307).

Avec ce premier volume, le chrétien peut réaliser ce pèlerinage aux sources si souvent préconisé de nos jours. Il constatera comment la première génération chrétienne a pris conscience de la manière la plus significative du primat de la charité enseigné par Jésus. A cette école de perfection, les relations humaines étaient renouvelées, l'amour conjugal y trouvait une dignité qui, en comparaison avec les conceptions antiques, apparaît à l'auteur comme une révolution (p. 277). Quant aux vieux préceptes d'amour du prochain du judaïsme, ils y trouvaient un accomplissement si inouï qu'un adversaire comme Nietzsche y reconnaissait — en voyant entrer dans l'Église tous ceux que les religions distinguées de l'antiquité considéraient comme rebut de l'humanité, esclaves et courtisanes, pécheurs et publicains — « une transmutation de toutes les valeurs antiques ».

L. R.

R. M. GRANT : *The Letter and the Spirit.* S.P.C.K., London, 1957; 164 pp.; 12 s. net.

Le P. Daniélou avait naguère promis d'écrire une histoire de l'exégèse spirituelle. Cette étude paraîtra-t-elle jamais ? Nous ne le savons. Dans son *Origène* toutefois, il en donna une esquisse fort intéressante et l'on en trouverait également les éléments dans *Histoire et Esprit* du P. de Lubac. Il n'en reste pas moins que cette histoire méritait d'être écrite, et c'est elle que retrace partiellement R. Grant. Partiellement, car elle s'arrête à Origène, et aussi parce que l'auteur en a limité les perspectives. Il considère, en effet, le problème de l'exégèse spirituelle avant tout en fonction de l'inspiration de l'Écriture, et d'un point de vue littéraire. Il en néglige un peu l'aspect historique et théologique.

Le chapitre le plus neuf est certainement celui consacré aux théories de l'inspiration chez les auteurs grecs profanes et à l'allégorisme dans les philosophes et les grammairiens grecs. Ce chapitre, bien informé, n'est cependant encore qu'une esquisse, et la thèse de l'abbé Buf-

fière sur les *Mythes d'Homère et la Pensée grecque*, permettrait de l'étoffer et de la compléter sur bien des points. — Signalons aussi le dernier chapitre, où Grant compare les méthodes d'exégèse modernes avec celles des auteurs de l'antiquité chrétienne. Les mêmes tendances y sont discernables : soit effort pour dégager dans l'Écriture un noyau authentique et primitif (Marcion, exégèse libérale), soit réinterprétation de l'Écriture en fonction d'une philosophie (Valentin, Baur, Bultmann), ou de la foi actuelle de l'Église (sens plénier).

Ce livre est bien écrit, suggestif. Toutefois il manque un peu d'une dimension théologique. Nous aurions aimé voir l'auteur analyser de plus près les raisons profondes de la réaction des Pères devant l'exégèse des auteurs gnostiques. Il s'agissait du « tout » du christianisme. H. Ch. Puech, dans un cours malheureusement encore inédit, les avait magistralement présentées.

Signalons enfin un appendice fort important, et richement informé; il s'agit d'une sorte de lexique de la terminologie grecque de l'exégèse allégorique. Nul ne pourra plus désormais traiter de ces problèmes sans s'y référer. L'auteur a droit à notre vive reconnaissance.

F. Refoulé.

Bibliographie Biblique. Les Facultés de théologie et de philosophie de la Compagnie de Jésus. Éd. de l'Immaculée-Conception, Montréal, 1958; 400 pp. ronéo.

Cette bibliographie, riche de plus de neuf mille références à des travaux catholiques écrits en français, en anglais ou en latin, est destinée à tous ceux qui poursuivent dans la Bible des études de caractère exégétique, théologique, spirituel ou pastoral. Son classement est opéré selon quatre cents thèmes couvrant les deux Testaments et renvoie, en sus des livres, aux articles de vingt-huit revues (1920-1957 inclusivement).

F. L.

PATRISTIQUE

AMBROISE DE MILAN : *Traité sur l'évangile de saint Luc*. Tome II, livres VII-X, texte latin, introd., trad. et notes de Dom G. Tissot. Coll. « Sources chrétiennes », n° 52. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 450 pp.

Le *Traité sur l'évangile de saint Luc* est accessible à un large public, et bien des lecteurs, en particulier des prêtres, nous ont dit le profit spirituel qu'ils avaient retiré de la lecture du premier tome. Le traité de saint Ambroise contient, en effet, des pages d'une grande richesse spirituelle, ce qui ne peut pas dire qu'à côté de celles-ci il n'y en a pas d'un allégorisme recherché et d'une rhétorique décadente qui les rendent littéralement illisibles. C'est avec joie que nous avons lu ce second volume qui contient en particulier le commentaire du récit de la passion où Ambroise voit surtout le récit de la victoire du Christ. Notre joie avait encore une autre cause : quand une collection entreprend de publier une œuvre importante en plusieurs volumes, c'est un heureux signe qu'elle puisse remplir entièrement son programme; or, avec ce volume, le commentaire de l'évangile de saint Luc est complet. Dom Tissot a, en outre, dressé un index des principaux thèmes abordés par Ambroise, qui sera fort utile.

F. Refoulé.

ADALBERT HAMMAN : *Prières eucharistiques des premiers siècles*. Coll. « La croix de saint Pierre », Desclée de Brouwer, Paris, 1957; 310 pp.

Le petit livre du P. Hamman, intitulé *Prières eucharistiques des premiers siècles*, ne fait pas non plus double emploi avec les *Prières des premiers chrétiens*, du même auteur. Le but du présent ouvrage est, en effet, éminemment pratique, celui de fournir au fidèle, à côté de son missel, des textes liturgiques qui étoffent et renouvellent sa prière, et dans une brève introduction, le P. Hamman montre, en outre, comment utiliser ce recueil, soit pour la prière personnelle ou familiale, soit pour la célébration paroissiale. La présentation est impeccable, presque luxueuse. Des notes explicatives, des tableaux chronologiques, comparatifs, une table des termes techniques et une table analytique rendent cet ouvrage facilement utilisable. Ce petit livre est à tous égards une réussite, et l'on est heureux de lire, dans une traduction agréable, des textes liturgiques peu connus et d'une richesse spirituelle inappréciable.

F. REFOULÉ.

MAURICE VÉRICEL : *Cyrille de Jérusalem*. Coll. « Église d'hier et d'aujourd'hui ». Éd. Ouvrières, Paris, 1957; 116 pp.; 360 fr.

En 1945, dans le premier numéro de *Dieu Vivant*, le P. Daniélou présentait la liturgie baptismale aux temps des Pères, et cet article fut pour beaucoup une véritable révélation. Or, il consistait essentiellement en une analyse des Catéchèses mystagogiques de Cyrille de Jérusalem. Depuis lors, nous avons souvent souhaité une traduction française de celles-ci. Notre désir n'a pas encore été comblé, mais M. Véricel, dans la collection bien connue « Église d'hier et d'aujourd'hui », en donne de larges extraits. Il a également traduit quelques-unes des plus belles pages des Catéchèses de Cyrille. Cette anthologie est précédée d'un aperçu intelligemment rédigé de la vie et de l'œuvre de Cyrille de Jérusalem.

F. REFOULÉ.

MICHELE PELLEGRINO : *Le « Confessioni » di Sant' Agostino*. Studium, Roma, 1956; 222 pp.; Lire 1000.

TH. DEMAN, O.P. : *Le Traitement scientifique de la morale chrétienne selon saint Augustin*. Publications de l'Institut d'Études médiévales de Montréal, XV. Éd. Vrin, Paris, 1957; 134 pp.

L'œuvre augustinienne est si vaste qu'elle ne cesse de faire l'objet d'études nouvelles et nombreuses. La *Revue des Études Augustiniennes*, depuis trois ans, en donne un aperçu très complet et quasi exhaustif. Nous nous bornerons ici à signaler deux travaux récents, l'un et l'autre fort intéressants. Le premier dû à Mgr Pellegrino, dont le nom n'est pas inconnu aux lecteurs de cette revue, est un commentaire des *Confessions* de saint Augustin. L'on sait que cet ouvrage a fait ces dernières années l'objet de recherches très poussées et de débats parfois véhéments. L'auteur fait ici le point. Son étude est donc conduite d'un point de vue avant tout historique, ce qui explique que le commentaire des livres XI-XIII, plus philosophiques que biographiques, soit assez rapide. Une première partie s'attache à dégager la signification fondamentale des *Confessions* et analyse le thème central de la « conversion ». Une troisième partie traite de questions particulières : tradition textuelle, style, date de composition, valeur historique. Contre certaines exagérations, Pellegrino maintient la valeur historique des *Confessions;* signalons aussi sa mise au point des thèses de

Courcelle sur la rencontre d'Augustin avec le néoplatonisme (l. VII) et la valeur historique de la fameuse scène du jardin (l. VIII). Ce livre constitue certainement la meilleure introduction aux *Confessions*.

L'ouvrage posthume du P. Deman révèle que celui-ci fut non seulement l'un des meilleurs spécialistes de la théologie morale de saint Thomas, mais aussi un parfait connaisseur de saint Augustin. Ceux qui ont suivi ses cours retrouveront ici la rigueur des analyses et l'ampleur de vue auxquelles il avait accoutumé ses étudiants. Cette étude s'adresse avant tout à des théologiens, mais reste abordable même par des non-spécialistes. Le titre du chapitre XI révèle parfaitement le propos de l'auteur : « Vers la constitution systématique du savoir moral. » Le P. Deman montre, en effet, comment Augustin fut peu à peu amené à élaborer une théologie morale. Le comportement du chrétien est commandé par sa foi, mais il ne contredit pas les exigences de la raison. La confrontation du comportement chrétien avec la philosophie morale des anciens était donc inévitable. « Comme cette philosophie possédait sa vérité, elle devait être non point éliminée, mais assumée et transposée, voire résolument accommodée, à l'avantage même de la perfection désormais requise de l'homme. L'œuvre de saint Augustin signale l'accord opéré en ces termes. Elle nous fait assister au grand et capital événement de la conversion au christianisme de l'éthique païenne. Elle marque du même coup l'entrée en ce monde de la théologie morale... » (p. 111). C'est l'histoire de cette conversion que retrace le P. Deman. Signalons encore le dernier chapitre où l'auteur s'efforce de préciser ce que saint Thomas doit à Augustin et sur quel point il le dépasse.

F. Refoulé.

AURELIUS AUGUSTINUS : *Der Nutzen des Fastens*. Übertagen und erläutert von P. Dr. Rudolph Arbesmann, Augustinus-Verlag, Würzburg, 1958; 46 pp.

L'opuscule de saint Augustin intitulé aujourd'hui *De l'utilité du jeûne*, dont l'authenticité ne fait plus de doute, représente certainement un sermon que saint Augustin prononça peut-être le vendredi 19 mai 411. La « Bibliothèque Augustinienne » en a naguère donné la traduction de la première partie, qui répond au titre de l'opuscule, mais a malheureusement laissé de côté la seconde partie, non moins intéressante, où Augustin aborde les problèmes de l'unité de l'Église et tente de justifier les mesures répressives contre les Donatistes. Le volume de la Bibliothèque Augustinienne ne comportait, en outre, qu'une très brève introduction. L'édition présente, qui malheureusement ne comporte pas le texte latin, fut très soigneusement préparée par R. Arbesmann, déjà connu par ses études sur le jeûne dans l'antiquité païenne et chrétienne. Ses notes sont également fort précieuses. Ce volume ne fait donc pas double emploi avec celui de la Bibliothèque Augustinienne.

F. Refoulé.

SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEN : *Chapitres théologiques, gnostiques et pratiques*. Coll. « Sources chrétiennes », n° 51. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 139 pp.; 960 fr.

Par la publication de ce volume, qui inaugure l'édition des œuvres complètes du grand spirituel byzantin du X^e siècle, la collection « Sources chrétiennes » ouvre un chantier nouveau, trop longtemps délaissé et dont l'importance est immense, tant pour l'histoire de la spiritualité chrétienne que pour l'intelligence d'orientations qui n'ont cessé de prendre une importance grandissante dans l'Orient

chrétien de tradition byzantine. A ce titre déjà, une telle publication s'impose à tous ceux que préoccupe la réconciliation des chrétiens séparés. Mais, en outre, le courant spirituel dont Syméon est un représentant caractéristique et, sans doute, pour une part, l'initiateur, semble devoir être l'une des voies d'un fécond dialogue entre chrétiens et spirituels orientaux.

Le texte ici publié n'est pas le plus riche ni le plus caractéristique de ceux que nous ont transmis les disciples de l'higoumène de saint Mamas. Il appartient à ce genre, extrêmement répandu dans le monachisme byzantin, de collection de pensées et de sentences, artificiellement rangées en centuries. Entre deux ensembles de ce type ont été insérés vingt-cinq chapitres qui constituent comme une petite somme de théologie mystique qui mériterait une étude attentive. Les deux centuries sont, pour une part, constituées de pensées, comme on en trouve tant d'autres dans une tradition qui comptait déjà cinq ou six siècles au temps de Syméon. Le P. Darrouzès, qui a mené à bien l'édition et la traduction de ces textes entreprise jadis par le P. Petit et longtemps restée en attente, a tenté d'indiquer quelques sources possibles.

Mais l'intérêt du recueil, sans doute constitué définitivement dans les dernières années de la vie de son auteur, et qui utilise largement ses œuvres plus personnelles, réside précisément en une perpétuelle référence à l'expérience vécue, exceptionnelle dans ce genre de littérature. Il faudra attendre la publication des Catéchèses monastiques et des Hymnes, encore plus mal connues jusqu'ici que ces chapitres traduits en latin au XVI^e^ siècle par Pontanus et reproduits par Migne, d'après la tradition défectueuse de la Philocalie, pour porter un jugement de valeur sur une doctrine spirituelle fondée sur l'expérience personnelle plus que sur la tradition et la théologie. Dans les brèves sentences rassemblées ici, on discerne une âme de feu et une expérience mystique dont l'accent impose l'authenticité, mais peut-être aussi une insistance trop exclusive sur la quasi-nécessité de cette expérience pour la perfection de la vie spirituelle. Ainsi se trouve, une fois de plus, posée la question d'une attitude, affirmée, dès le V^e^ siècle au moins, dans le monachisme oriental et qui semble parfois frôler le messalianisme. La publication des textes s'impose, malgré les difficultés qu'entraîne une transmission souvent défectueuse, avant qu'il soit permis de porter un jugement doctrinal.

I.-H. Dalmais.

A New Eusebius. Documents illustrative of the history of the Church to A. D. Edited by J. Stevenson. S.P.C.K., Londres, 1957; 428 pp.; 21 sh.

Cette nouvelle édition de la précieuse collection de documents sur les premiers siècles de l'Église, rassemblée naguère par B. J. Kidd, a été considérablement enrichie par les soins du professeur J. Stevenson, de Cambridge. Elle constitue un recueil indispensable pour les étudiants et pour quiconque est soucieux de prendre un contact direct avec les sources historiques pour cette période au cours de laquelle le christianisme a affronté le monde romain et la culture gréco-latine. C'est dans cet affrontement que l'Église a dressé les lignes essentielles de son organisation et que la pensée chrétienne a reçu des empreintes décisives. L'intérêt principal de ce recueil tient à la place faite aux textes se rapportant à l'histoire doctrinale et disciplinaire autant et plus qu'aux événements sur lesquels notre information demeure trop lacunaire. Il se distingue par là du recueil classique de C. Kirch, qui n'a guère retenu que les textes d'intérêt apologétique. Ici par contre, comme dans Eusèbe, dont on invo-

que le patronage, nous sommes mis en contact immédiat avec la fermentation, sans doute jamais égalée dans la suite, au travers de laquelle la doctrine orthodoxe s'est lentement et difficilement dégagée.

Le recueil est tout entier en anglais; de nombreux textes de moindre importance sont traduits ou mentionnés dans des notes qui donnent de précieux éclaircissements sur l'origine des sources et les faits ou doctrines dont elles traitent. Des tables synoptiques permettent de prendre une vue d'ensemble de l'histoire des trois premiers siècles. Souhaitons qu'un second volume vienne bientôt compléter cette mise à jour enrichie du recueil de Kidd.

I.-H. Dalmais.

Saint Bernard. Textes choisis et présentés par Dom Jean Leclercq, bénédictin de Clervaux. Traduction de E. de Solms. Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant Namur, 1959; 192 pp.

Ce volume nous donne accès à trois textes majeurs du saint Abbé de Clairvaux, dont la parole a procuré, au XII^e^ siècle, l'impulsion extraordinaire que l'on sait à tout l'Ordre cistercien. Bernard s'adresse d'abord et surtout à ses moines, mais son influence, tant jadis que depuis, s'étend bien au-delà des fils de Clairvaux. Les trois traités présentés ici comptent parmi les premiers écrits de leur auteur; plus synthétiques que les autres, ils introduisent à la spiritualité d'un docteur qui fut plus un mystique qu'un spéculatif, et qui a tenté de traduire en images une doctrine à la fois très biblique et de présentation très personnelle.

En lisant *Sur les degrés d'humilité et d'orgueil,* on se rappellera que le terme d'*humilité* n'a pas pour saint Bernard le sens précis qu'il aura pour saint Thomas; c'est toute la vie morale qui est présentée ici dans la dialectique de l'humilité et de l'orgueil, cadre fourni par le chapitre XII de la *Règle de saint Benoît.* Pour saint Bernard l'humilité est la vertu selon laquelle, se connaissant dans toute sa vérité, l'homme s'abaisse à ses propres yeux. Cette humilité appelle la charité comme la faiblesse appelle le secours de celui qui peut tout, et fructifie en miséricorde pour nos frères de misère. L'exemplarité du Christ est constamment invoquée.

Le *Traité de l'amour de Dieu* complète les précédentes conférences. Ici encore il sera question de degrés, mais après que la condition de l'homme ait été située dans une radicale dépendance à l'égard de Dieu. La connaissance de soi débouche sur Dieu. Les critiques des défauts humains qui excitent la verve de saint Bernard n'ont guère perdu de leur actualité. Puis intervient la connaissance du Christ qui nous obtient la grâce d'orienter notre volonté vers Dieu, d'entrer en amitié avec le Tout-Puissant. Le mystère du Christ occupe la place centrale dans notre vie de charité. On trouve ici l'évocation du mystère pascal : Passion et Résurrection, que Bernard se garde de dissocier. Mais la méditation des mystères du salut n'est le terme ni de la contemplation ni de la charité : Bernard dirige nos esprits vers Dieu et la gloire qu'il veut nous communiquer au ciel. Le *Traité de l'amour de Dieu* inclut celui de l'espérance chrétienne.

De prime abord, *A la louange de la milice nouvelle* risque de nous déconcerter davantage. Nous pensons qu'il faut aujourd'hui lire cet opuscule destiné aux chevaliers de l'Ordre des Templiers (et écrit à la demande du maître de cet Ordre) dans la perspective actuelle des Instituts séculiers. Le rapprochement n'est pas gratuit : saint Bernard a voulu nourrir la spiritualité de laïcs, engagés dans le monde dans ce que nous appellerions aujourd'hui un état de perfection, et parmi lesquels plus d'un doutait de la légitimité de leur vocation. Comment se consacrer

à Dieu dans une vie séculière, fût-ce pour la protection des Lieux saints ? Ne vaudrait-il pas mieux délaisser ces affaires temporelles qui empêchent de vaquer librement à la prière ? Qu'à ces questions, si brièvement que ce soit, Bernard réponde en ce traité, cela suffit à nous donner envie de le lire, quitte à ne pas nous attarder au côté militaire de l'institution en cause.

F. Lepargneur.

ORIGEN : *The Song of Songs*. Coll. « Ancient Christian Writers », vol. 26. Commentary and *Homilies*. Translated and annotated by R. P. Lawson. Longmans, Green and Co, London, 1957; 386 pp.; 21 s. net.

La collection « Sources chrétiennes » a naguère publié les *Homélies* d'Origène sur le Cantique des cantiques, mais non pas malheureusement son *Commentaire* du même livre, beaucoup plus important et dont on sait l'influence sur la mystique médiévale, comme le montrait encore récemment Dom Leclercq dans *L'Amour des lettres et le désir de Dieu*. Avant Origène, Hippolyte avait commenté le Cantique et l'avait interprété comme le cantique des noces de l'Église et du Verbe de Dieu. Mais le commentaire d'Origène est d'une tout autre envergure, et le premier à donner une interprétation allégorique systématique de ce livre. En outre, Origène explique de façon admirable comment toutes les âmes sont chacune Épouse du Verbe comme si chacune était unique. A défaut d'une traduction française désirable et qu'il faudra sans doute attendre encore longtemps, l'on sera heureux de disposer de cette traduction anglaise préparée avec le plus grand soin par le R. P. Lawson et de plus annotée. Signalons, en outre, des index fort pratiques.

F. Refoulé.

L'ÉGLISE

Jean-Marie LEROUX : *Église, peuple de Dieu*. Coll. « Église d'hier et d'aujourd'hui ». Éd. Ouvrières, Paris, 1958; 288 pp.; 780 fr.

L'intention de l'auteur promettait beaucoup : rejoindre la réalité de l'Église à travers sa vie, à fleur d'histoire, en la saisissant fidèle et nouvelle à tous les instants du développement de sa mission historique. La multiplication des ouvrages d'ensemble sur l'histoire de l'Église offre aujourd'hui une riche matière à propos de laquelle il est passionnant d'exercer notre « sens de l'Église ».

Entreprendre une telle réflexion en quelques pages, nouer la gerbe d'un donné aussi riche, aussi vaste, c'est une gageure, et on remerciera l'auteur de nous y entraîner dans un style alerte et simple. On regrettera pourtant que l'époque moderne soit traitée d'une façon aussi hâtive, voire théorique. C'est d'ailleurs la principale faiblesse de cet ensemble : les grands moments de l'Église se détachent mal, et les problèmes de chaque temps, évoqués brièvement, techniquement, ne sont pas assez rattachés à ce « sens de l'Église » qui seul peut les situer dans leur vérité.

Aucune place n'est faite à la vie des chrétiens séparés; l'effort missionnaire de la foi mérite à peine trois pages; l'œuvre de la réforme tridentine paraît fort administrative si l'on songe à ce que fut la prédication d'un saint Pierre Canisius, qui n'est pas cité. La synthèse brève est un genre difficile.

B. Dupuy.

R. SVOBODA : *Bilder der Liebe. Erwägungen für den Dienst im Caritas-und Pfarrapostolat.* Friedrich Pustet, Regensburg, 1958; 128 pp.

Pour encourager et pour orienter l'apostolat des laïcs dans la paroisse et le service social, Robert Svoboda esquisse une sorte d'histoire de la charité chrétienne, s'arrêtant aux grands représentants typiques, aux modèles, qui illustrent les principes de l'Évangile. Puis il consacre, très opportunément, quelques réflexions sérieuses à toute la gamme typique des contrefacteurs, depuis l'homme non qualifié jusqu'à l'adversaire démoniaque, en passant par les pharisiens, les traîtres, les timides et d'autres encore ! Ce petit livre pratique ne manquera certainement pas son but et il serait à souhaiter qu'une bonne traduction le rende accessible à toute l'élite de la jeunesse française.

J. H.

WALTER NIGG : *Prophetische Denker.* Artemis-Verlag, Zürich, 1957; 554 pp.; 29 fr. s.

On retrouve dans ce livre la manière de l'auteur, déjà tant appréciée dans ses ouvrages précédents : il présente les génies religieux avec une sympathie et une pénétration qui relèvent d'autres qualités que celles d'une simple biographie. Il sait, dans une intuition, atteindre le ressort profond de toute une vie. Quatre études consacrées à Newman, Kierkegaard, Dostoïewski et Nietzsche forment les quatre cinquièmes du livre : quatre personnalités venues des points les plus éloignés de la chrétienté et même hors du christianisme, qui, pourtant, s'accordent en quelque mesure sous le signe du prophétisme. Chez les uns et les autres, l'auteur dégage la profonde expérience religieuse qui orienta leur existence. Sur Newman, c'est la première étude en allemand provenant d'une plume protestante. On ne peut que louer l'auteur pour ces belles pages.

Le premier chapitre sur l'élément prophétique dans l'histoire du christianisme donne beaucoup moins de satisfaction. D'un bout à l'autre de cette centaine de pages, le lecteur catholique ne peut que ressentir un malaise, dû à l'équivoque qui plane sur la notion de prophétisme. Peut-on mettre dans la même catégorie l'activité prophétique de Jésus et celle de Montan, de Mahomet, des Sybilles, et encore celle d'Hildegarde de Bingen, de Brigitte de Suède, de Joachim de Flore, de Storch, Stübner, Luther; ou rapprocher Malachie et sa prophétie des papes, des visions de La Salette et des prévisions de Donoso Cortès ou de Karl Marx ? Le prophète est un voyant, certes, il a reçu une parole de Dieu, qu'il doit transmettre. Mais son message n'est pas purement subjectif, il doit s'accorder avec le contenu doctrinal confié par le Christ à son Église. Ce que l'auteur laisse donc de côté, c'est la mission prophétique ordinaire de l'Église; qu'il y ait des membres de l'Église doués d'un charisme de prophétie, ce n'est pas douteux, mais ce n'est qu'une manifestation exceptionnelle de ce qui se continue régulièrement, et qui consiste à rappeler, à exposer et à développer l'enseignement de la Parole de Dieu.

Où la cause du malaise que nous signalons se manifeste clairement, c'est dans les pages consacrées à la critique de Luther par Kierkegaard (pp. 308-311). Nigg ne croit pas qu'en attaquant Luther, Kierkegaard se soit rapproché du catholicisme. Il reste un authentique protestant et même, à son avis, il manifeste le rôle providentiel du protestant à l'égard de l'Église catholique, apporter « un peu de cannelle »; mettre un assaisonnement, ou plutôt être un incessant correctif, un rappel à l'authenticité du message. Cette vue ouvre peut-être des perspectives de meilleures compréhensions entre frères séparés. Mais le malaise indiqué ne

se dissipe pas. En effet, dirons-nous : au nom de quoi ou de qui ce correctif ? qui me dit que c'est une inspiration de Dieu, et comment entendre les diverses voix protestantes divergentes ou contradictoires, comment admettre qu'elles sont toutes un correctif providentiel ? Ainsi dans cette notion de critique protestante, comme dans la conception du prophétisme de M. le Pasteur Nigg, il manque un critère de vérité.

Si nous nous sommes attardés sur ce point, ce n'est pas pour rabaisser la valeur du livre. Bien au contraire, on devra reconnaître qu'il est, tant pour les catholiques que pour les protestants, une occasion d'approfondir des valeurs qu'ils ont en commun et de rechercher dans une découverte de ces valeurs une voie vers l'unité.

R.-L. OESCHLIN.

JEAN DORESSE : *L'empire du prêtre Jean.* Tome I, *L'Éthiopie antique;* tome II, *L'Éthiopie médiévale.* Coll. « D'un monde à l'autre ». Plon, Paris, 1957; 297 et 351 pp., nombreuses photographies; 1.350 fr.

L'Éthiopie est un des plus anciens pays chrétiens. Il est étonnant et profondément regrettable qu'il soit encore, jusqu'à aujourd'hui, si mal connu.

Le livre de J. Doresse n'est pas celui d'un explorateur, ou d'un visiteur et photographe occasionnel. Spécialiste de l'histoire antique et médiévale des pays que traverse le Nil, il a étudié, entre 1947 et 1953, l'histoire et la littérature des monastères coptes. Ses découvertes de manuscrits gnostiques avaient déjà attiré l'attention des spécialistes. En 1953, il fut invité à organiser, à côté d'autres savants français, un service archéologique institué par le gouvernement impérial d'Éthiopie. Cet ouvrage est donc le fruit d'un travail de première main et de première valeur.

L'Éthiopie nous intéresse ici non seulement par son histoire chrétienne, mais aussi par sa littérature, ses monuments, sa liturgie, très originale, qui a su allier les vieux rites du fonds apostolique à la sensibilité et à la culture indigène du pays, sa vieille tradition monastique, son droit, son organisation. Tout ce patrimoine spirituel est le fruit d'une longue maturation intérieure, mais aussi de rapports constants avec les autres pays chrétiens. L'Éthiopie, en effet, quoi qu'on en pensait jusqu'alors, n'a jamais vécu totalement isolée. Même lorsque l'Islam mit une barrière entre elle et le reste de la chrétienté, ses échanges, par le commerce et les pèlerinages, par exemple, ne cessèrent pas, et c'est ainsi que les Portugais la rejoignirent au XVIe siècle.

Il y aurait beaucoup de choses à dire sur ce beau livre qui sera une découverte pour tous, et qui nous fait retrouver de si riches trésors de notre patrimoine chrétien.

A.-M. H.

Afrikanische Passion. Mit einer Einführung von J. Taylor. Kaiser Verlag, Munich, 1957; 72 pp., photos de Hans Leuenberger; D.M. 14.8.

Cet ouvrage intéressera surtout les missionnaires d'Afrique. Il rend compte d'une expérience intéressante faite à l'école supérieure de Mukono, dans l'Ouganda. Pour annoncer l'Évangile, les missionnaires ne peuvent se référer aux symboles naturels, hiver, été, temps des semailles, temps de la moisson, fêtes agricoles, etc. Le climat y est égal, sans vrai hiver ni vrai été. Mais les Noirs de ces régions sont remarquablement doués pour dramatiser la vie humaine par le rythme, le chant (negro-spirituals) et la danse. Convenablement préparés, ils ne se bornent pas à « jouer » la Passion, ils la revivent intensément et l'impression sur l'assistance se révèle étonnante. Le texte est publié

à la fois en allemand et en anglais. Les photos sont excellentes mais ne permettent pas de se rendre compte de la valeur religieuse de ce « jeu » de la Passion.

F. R.

HAMILTON HESS : *The Canons of the Council of Sardica.* A landmark in the early development of canon law. Oxford University Press, 1958; 172 pp.; 25 sh.

Le Concile de Sardique marque une date importante, un jalon comme dit le sous-titre de ce volume, dans le développement du droit canon. L'histoire complexe de la convocation et du déroulement de ce concile est étudiée en détail par l'auteur, ainsi que celle, non moins complexe, de la transmission des actes, sans doute à partir d'un procès-verbal sténographique, tant en Orient qu'en Occident.

Il était, en effet, indispensable de tirer au clair, autant que faire se peut, le contexte dans lequel ont été formulés et les conditions dans lesquelles ont été transmis en plusieurs recensions des canons qui touchent à des points de première importance de l'organisation et de la discipline de l'épiscopat.

Si le Concile de Nicée avait nettement marqué le refus de l'Église à l'égard des doctrines d'Arius, il s'était bientôt avéré que le rétablissement de la paix et de l'unité était rendu impossible par l'imprécision des règles sur la désignation, le transfert et la résidence des évêques et des autres clercs, ainsi que sur l'organisation et les limites du droit d'appel. Un autre sujet de trouble naissait des intrigues de certains évêques à la cour impériale. C'est autour de ces thèmes qu'H. Hess a groupé l'étude approfondie des canons de Sardique, de leurs antécédents et des développements qu'ils ont reçus durant plus d'un siècle pour être adaptés à des situations nouvelles. Mais les divergences des recensions grecques et latines remontent sans doute à l'origine et permettent de mieux percevoir les différences de conditions et de perspectives entre l'organisation des Églises d'Orient et celles de l'Occident latin. C'est sans doute le principal intérêt de ce volume que de permettre de saisir, dès le lendemain de la paix de l'Église, les premiers signes d'une divergence qui ne cessera de s'amplifier. Cette étude aurait été rendue plus aisée si l'auteur avait donné dans tous les cas le texte synoptique des diverses recensions qu'il n'est pas toujours facile d'avoir sous la main.

I.-H. DALMAIS.

LUCIEN FEBVRE : *Au cœur religieux du XVI^e siècle.* « Bibliothèque générale de l'École pratique des Hautes Études ». VI^e section. Éd. Sevpen, Paris, 1957; 358 pp.

Le livre s'ouvre sur un article magistral : dès l'abord, Lucien Febvre situe le problème religieux de cette époque. Comment expliquer le grand mouvement réformiste du XVI^e siècle ? Par les abus ? Mais ils existaient déjà aux siècles précédents, et si l'on s'en plaint ce n'est pas plus qu'auparavant. Faut-il invoquer l'incrédulité croissante ? En fait, « dans un pays comme la France, non seulement la fidélité aux vieilles croyances demeurait intacte, mais la dévotion traditionnelle se manifestait avec une faveur toute spéciale » (p. 27). Seulement les formes de la piété avaient pris une tournure sentimentale; les œuvres d'art de cette époque en témoignent. D'autre part, si les penseurs profonds ne manquaient pas parmi les théologiens, ils argumentaient en des cercles fermés et étaient sans contacts avec la masse. Or celle-ci était constituée surtout d'une nouvelle classe dirigeante, la bourgeoisie, qui, avec les richesses, conquit les honneurs. Dans ce milieu neuf, se manifestent de puissantes aspirations : surtout le besoin d'une religion accessible à tous et apai-

sante. En ce contexte historique, on comprend mieux le succès des mouvements réformistes. Ceux-ci, par bonheur, ne sont pas tous en rupture avec l'Église, mais tous apportent une nourriture spirituelle de qualité diverse, Bible en langue vulgaire, écrits mystiques, et la promesse d'un contact immédiat avec Dieu, certitude du salut, expérience spirituelle ou mystique. Situées ainsi, les diverses personnalités de l'époque reprennent leur vraie place. Lucien Febvre, en des articles ici groupés, en a campé quelques-unes; soit de célèbres comme Erasme ou Calvin, Briçonnet ou Dolet, Descartes, Leibniz ou Spinoza, soit de plus humbles personnages que l'on voit réagir à travers les événements du temps. Entre tous ces portraits, relevons surtout le « crayon de Calvin »; l'auteur nous le montre plein de vie, avant qu'il ne soit devenu le maître austère de la « Ville-église » de Genève. Notons-le cependant, ces vues historiques demanderaient à être complétées par des conceptions plus fermes sur la vérité de foi. Le lecteur devra lui-même faire les corrections indispensables et se garder du relativisme doctrinal qui se dégage de la plupart des articles de ce livre.

R.-L. Oechslin.

Documents on Christian Unity. Fourth series 1948-1957. Edited by G. K. A. Bell. Oxford University Press, Londres, 1958; 243 pp.; 21 s.

Cette quatrième série de documents sur l'unité chrétienne est, s'il se peut, d'un intérêt plus grand encore que les précédentes. En effet, la création en 1945 du Conseil Universel des Églises, qui tint sa première conférence mondiale à Amsterdam en 1948 et sa seconde à Evanston en 1954, a fait passer au plan des institutions officielles ce qui n'avait été jusqu'alors qu'initiatives plus ou moins privées. En dehors des textes particulièrement importants de ces grandes conférences œcuméniques et d'autres assemblées émanant du même conseil — parmi lesquelles il faut faire mention spéciale de la réunion du Comité central à Toronto (1950) au cours de laquelle fut rédigé le texte qui constitue comme la charte du Conseil par rapport à la doctrine ecclésiale des différentes Églises — l'ancien évêque anglican de Chichester a rassemblé les textes les plus significatifs se rapportant à diverses unions locales, en particulier celle de Ceylan. On trouvera également des documents catholiques considérés comme spécialement notables au regard de l'unité chrétienne : Constitution *Sacramentum Ordinis*, extrait de l'encyclique pour le XV^e^ centenaire du Concile de Chalcédoine, et, bien entendu, textes du Saint-Office se rapportant aux rencontres avec les non-catholiques et aux activités en faveur de l'unité chrétienne. Également des documents émanant des Églises orthodoxes de Russie, de Grèce ou du patriarcat de Constantinople. On ne s'étonnera pas qu'une attention toute spéciale ait été portée aux Églises d'Angleterre, d'Écosse, aux communautés méthodistes et baptistes particulièrement nombreuses dans les pays de langue anglaise. Une longue introduction permet de replacer ces divers documents dans leur contexte et augmente encore la valeur de ce précieux recueil.

I.-H. Dalmais.

Albert C. Outler : *The christian Tradition and the Unity we seek.* Oxford University Press, Londres, 1958; 165 pp.; 12 s. 6 d.

En cinq « lectures » données à l'Université de Virginie, l'auteur, professeur à l'Université méthodiste du Texas et membre de la Commission « Faith and Order » au Conseil œcuménique des Églises, fait le point du travail accompli au sein du mouvement œcuménique et propose quel-

ques orientations susceptibles d'assurer son développement. Deux points lui paraissent devoir être admis au départ par tous les chrétiens : 1) L'événement du salut dans le Christ s'insère en pleine histoire. Il y demeure présent par la communauté des chrétiens, l'Église, témoin et lieu de la Tradition vivante. 2) Cette Tradition est le reflet et la conséquence de la mission (tradition) du Fils par le Père et de celle de l'Esprit par le Christ ressuscité. L'auteur montre combien les premières générations chrétiennes et la pensée des Pères furent conscients de cette Tradition vivante et de la signification de l'unité visible de l'Église « catholique », c'est-à-dire capable d'assumer toute tradition particulière sans se lier à elle. C'est donc autour du thème de la Tradition, de sa nature et de ses conséquences que doivent, aux yeux de l'auteur, se centrer les recherches du Conseil œcuménique et de tous les chrétiens soucieux du rétablissement de l'Unité, telle que le Christ la veut pour son Église. Les assises théologales qu'il lui donne sont en effet fondamentales. Mais les conclusions vers lesquelles il s'oriente : fédération d'Églises unies par la charité et gardant chacune ses traditions particulières, refus de tout magistère capable de formuler avec autorité la règle de foi et de dirimer en dernier ressort les conflits, laissent ouverte la question non moins fondamentale de la nature de l'Église et de la valeur de sa structure.

Ces pages si riches de suggestions, animées par une espérance qui récuse les espoirs humains pour s'assurer sur la seule Parole de Dieu, témoignent de la valeur du travail qui s'accomplit présentement pour assurer les bases d'une unité véritablement ecclésiale. Il faut souhaiter qu'elles soient méditées attentivement par tous les chrétiens.

I.-H. Dalmais.

Philip HUGHES : *A Popular History of the Reformation.* Hollis and Carter, 1957; 343 pp.; 21 s.

Historien de grande classe, l'auteur est connu par ses ouvrages monumentaux, *A History of the Church* et *The Reformation in England.* Pour mettre son érudition à la portée du grand public, il a écrit une *Histoire populaire de l'Église catholique.* Il nous donne ici l'autre face du diptyque : l'histoire de la Réforme. Avec une objectivité comparable à celle de Lortz, l'auteur ne craint pas de reconnaître avec franchise les fautes des hommes d'Église, tout autant que celles des Réformateurs. Il le fait toujours avec sérénité et charité. L'histoire de la Réforme en Allemagne et en Suisse est exposée magistralement. Le lecteur de langue française souhaitera peut-être moins de détails sur la Réforme en Angleterre et davantage sur les luttes religieuses en France. Les pays scandinaves, où la Réforme a cependant eu sa note propre, sont traités en parents pauvres : à peine une page. Tel quel, toutefois, le livre aidera à la compréhension réciproque entre les chrétiens désunis.

A. Renard.

Karl BARTH : *Communauté chrétienne et communauté civile.* Coll. « Croire, Penser, Espérer ». Éd. Labor et Fides, Genève, 1958; 80 pp.

Une présentation des rapports de l'Église et de l'État dans la perspective protestante, quand elle est faite par K. Barth, c'est forcément très intéressant. Il s'agit d'un commentaire des déclaration de Barmen (1934) qui, au temps du national-socialisme naissant, affirmèrent la position de l'Église confessante d'Allemagne. Le titre de l'ouvrage indique qu'on envisage essentiellement la question comme celle des relations de deux *communautés* qui sont po-

sées dans leur spécificité et qui se rencontrent sur le plan des décisions positives.

L'État est une disposition divine; il est un ordre de la grâce divine; il partage avec l'Église son origine et son centre. Que l'Église reste l'Église, elle garantira que l'État soit l'État. Qu'elle soit libre, elle pourra se rendre responsable. Qu'elle discerne, elle pourra juger et s'engager. Elle est le rappel du Royaume à l'État qui doit en être l'image analogique, et elle ne peut l'être qu'en témoignant du fait que le Christ est venu pour sauver ce qui était perdu.

L'inspiration évangélique de ces vues en garantit la profondeur spirituelle.

B. D.

PHILIPPE MAURY : *Évangélisation et Politique*. Éd. Labor et Fides, Genève, 1957; 166 pp.

Le livre du pasteur Maury reprend les leçons qu'il a professées au Centre protestant d'Études de Genève. L'auteur nous avertit cependant que les réflexions qu'il propose ne sont pas des thèses idéales, mais le fruit d'une pensée appliquée à l'action. De fait, le lecteur est heureux de retrouver ici à peu près toutes les grandes questions que doit résoudre aujourd'hui l'action chrétienne dans le monde. Le lien fort qui attache le devoir missionnaire à l'humble et patiente entreprise politique est vigoureusement découvert. La pureté de la mission, la nécessaire contingence de tout engagement, les périls des moyens humains, trop humains, et le profond optimisme qui, malgré le péché, doit nous habiter : tout cela a été ressenti et exprimé avec une grande pénétration par Philippe Maury. A cet égard, ce livre ressemble à beaucoup d'autres, écrits par des catholiques : on est vraiment heureux de cet accord.

S'étonnera-t-on que cependant nous demeurions sur la réserve, et sur des points d'importance capitale? De graves équivoques pèsent sur cet essai. Comment, par exemple, peut-on écrire : « S'il y a eu déchristianisation, c'est bien d'une déchristianisation de l'Église qu'il s'agit, puisqu'une Église qui cesse d'évangéliser cesse d'être chrétienne? » On sent qu'une telle affirmation engage toute une doctrine de l'Église fort contestable. Il nous semble, pour ne retenir que ce point essentiel, que l'Église n'a pas besoin de notre évangélisation pour demeurer chrétienne : elle l'est sans nous, puisque l'action vivifiante du Christ suffit à la rendre telle. Distingue-t-on alors l'Église des églises? Mais c'est bien ce qui est impossible. Pour reprendre une formule de Claudel à propos du chrétien, toute Église de son Christ est l'image vraie quoique indigne. Quand l'Église annonce ses propres œuvres historiques, sans doute risque-t-elle de sombrer dans la suffisance. Mais la difficulté n'est-elle pas justement qu'elle ne peut s'annoncer comme institution sans, du même coup, proclamer Jésus-Christ qui vit en elle : car, dans l'Église, l'institution n'est pas œuvre de l'homme.

Le pasteur Maury reproche à l'Église catholique de remplacer l'évangélisation par la christianisation. Le catholicisme, nous dit-on, « établit des liens de nature ontologiques entre Dieu, Jésus-Christ, l'Église et la théologie, d'une part, le monde, sa culture, ses institutions, ses valeurs et ses ordres, d'autre part ». Certes, le danger est grand de confondre les résultats empiriques avec l'efficacité invisible et toujours incomplètement satisfaite de l'action de Dieu. Mais faut-il choisir le premier terme, l'évangélisation, *contre* le second, la christianisation? N'est-il pas nécessaire plutôt de les ordonner l'un par rapport à l'autre. L'évangélisation, toujours à reprendre, suscite alors une christianisation nécessaire — car il faut *vivre* en chrétien — mais toujours imparfaite.

Aussi nous voyons mal que le catholicisme soit considéré comme « synonyme de synthèse, de syncrétisme, presque de panthéisme ».

En résumé, il peut être bon de prendre acte de la vision que se fait un protestant de l'action chrétienne sur l'histoire. On en retire des distinctions et des soucis qui font utilement réfléchir. Mais il est à craindre que l'auteur de ce livre ne saisisse mieux les problèmes qu'il ne les approfondit; sa pensée cède trop facilement à un certain goût de l'antinomie, aimée pour elle-même, faute de viser la plénitude du Mystère. Tout catholique soucieux d'agir sait bien que cette plénitude ne le comble pas pour le rassurer dans une « volonté de puissance ecclésiastique ».

GUY LAFON.

HAGIOGRAPHIE

I.-E. MOTTE et G. HÉGO, franciscains : *La Pâque de saint François.* Coll. « Présence de saint François ». Éd. franciscaines, Paris, 1958; 136 pp.

Chaque ouvrage de la présente collection ne vise à éclairer qu'un aspect particulier de la vie, du message ou de la postérité spirituelle de saint François. L'importance reconnue aujourd'hui au Mystère pascal au centre de notre christianisme a poussé les auteurs à en chercher l'écho dans la vie du fondateur de leur Ordre. Nous avons tous à vivre la Pâque; mais chacun le fait selon le style de sa propre vocation. Nous abordons ici la Pâque vécue consciemment par saint François et, à sa suite, par ceux qui se réclament de son patronage. « François vivait consciemment une spiritualité pascale, partout et sans cesse il respirait une atmosphère pascale. » De sa vie et de sa mort il a fait une sorte de célébration du mystère rédempteur.

Référée à la Pâque juive, la première attitude pascale est celle de celui qui se sent « pèlerin et étranger en ce monde », prêt au départ pour une terre meilleure, pour la patrie : attitude typiquement franciscaine. Mais il y a plus. C'est ainsi que l'institution des « Frères mineurs » se trouve rapprochée de la Cène du jeudi saint; l'esprit de la nouvelle famille est celui même qui fait « se laver les pieds les uns aux autres » et prendre ensemble le repas de l'unité fraternelle. L'histoire du stigmatisé de l'Alverne révèle à quel point il a vécu dans l'amour et à la ressemblance du Crucifié, avant de mourir très précisément de la mort du Sauveur. Aussi sûrement que les stigmates présentent une signification pascale, le Cantique des créatures est le chant de louange du pauvre en communion eucharistique avec son créateur. Présence du jeudi saint, présence du vendredi saint, mais aussi présence de la Résurrection, car « chaque matin depuis sa conversion, fut un matin de Pâques... dans la joie ».

FRANÇOIS LEPARGNEUR.

G. BASTIANINI : *Lorsque Dieu passe. Vie de saint François d'Assise.* Traduite et adaptée de l'italien par le R. P. Paul CLAVEL DE BELLEVAUX, O. F. M. Cap. Éd. franciscaines, Paris, 1958; 288 pp.; 1.200 fr.

L'auteur a cherché moins à renouveler les études historiques sur la vie de saint François qu'à présenter un tableau vivant où l'inspiration profonde du Poverello serait perceptible. L'histoire y est respectée sans pour autant constituer la fin du travail. Compatriote de saint François, G. Bastianini a vécu près de trente

ans dans la vallée d'Assise; il connaît le moyen âge italien et sait s'exprimer avec une sensibilité toute franciscaine. Le traducteur a cependant été amené à simplifier la phrase prolixe de l'original, à couper des longueurs, à remanier ici et là, voire à combler quelques lacunes. Nous sommes avertis qu'il s'agit d'une adaptation et qu'elle a reçu l'approbation de l'auteur du manuscrit italien. Ce dernier, écrit depuis dix ans, n'a pas encore été publié dans sa langue originale, alors qu'une traduction allemande est éditée depuis plusieurs années.

Il faut lire le présent texte, magnifiquement présenté et illustré, comme une méditation remplissant la plus noble fonction de l'hagiographie. Il veut recréer une ambiance, tant dans son cadre extérieur que dans ses composantes spirituelles; il cherche à faire revivre un message et l'homme qui l'a porté; non ajouter une pièce de plus à l'érudition du « Franciscanisme ». Nous pensons que la réalisation est dans cette voie demeurée fidèle à la mémoire du saint qui est passé sur terre pour donner — bien plus qu'une lettre ou qu'une règle juridique — un esprit, l'esprit chrétien de pauvreté exprimé dans le témoignage de son exigeante simplicité, de son évangélisme audacieux, et habillé d'une poésie qui le fait passer pour un véritable humanisme.

François Lepargneur.

Ivan GOBRY : *Saint François d'Assise et l'esprit franciscain.* Coll. « Maîtres spirituels ». Éd. du Seuil, Paris.

« Et maintenant, honte à nous, les serviteurs de Dieu ! Les saints ont travaillé; à nous il suffit de lire ou de prêcher ce qu'ils ont fait et de prétendre en retirer honneur et gloire. » Cette admonition de saint François à ses fils n'a rien perdu de son actualité, ni de son exigence; elle s'adresse encore à tous ceux qui désirent retrouver l'esprit du Poverello et, à travers lui, le Christ qui fut son modèle. Aux nombreux admirateurs de saint François, ce petit livre n'apprendra sûrement pas grand-chose de sa vie ni de celle de ses premiers disciples. I. Gobry réussit cependant à nous en dire l'essentiel dans ces quelques pages pleines d'admiration, de sympathique compréhension et d'estime clairvoyante. Le dessein de l'auteur est plutôt — fidèle en cela à l'esprit de cette collection déjà riche et enrichissante — de nous montrer la pérennité du message franciscain, message qui, presque révolutionnaire au XIII^e^ siècle, n'a rien perdu de sa force ni de sa folie évangélique. L'auteur en résume excellemment la teneur : « La vie et l'enseignement (de François) ne visent pas à autre chose qu'à adhérer au Christ vivant et à entraîner dans cette adhésion le monde entier. » Tel est, direz-vous, le propre de toute sainteté, l'idéal de toute vie chrétienne. Bien sûr, mais si vous les ignoriez, ce livre vous aidera à distinguer les caractères profonds de l'esprit franciscain : esprit d'amour et d'enfance, esprit de dépouillement et de joie, esprit cosmique, aussi, manifesté par une intimité constante avec les œuvres de Dieu, dans une conformité au Christ souffrant, aimant et pauvre. Il est impossible d'enfermer « la plus fidèle copie du Christ » dans les limites d'un ouvrage, ou même d'une vie humaine. Aujourd'hui encore, des multitudes d'hommes et de femmes ont choisi de marcher sur les pas de leur « séraphique Père » pour aller plus sûrement à Jésus-Christ. Voie difficile, largement tracée — trop largement au gré de certains —, car cet idéal si élevé, qui se prête peu aux codifications, exige la poursuite continuelle d'un esprit plutôt que l'application méticuleuse d'une règle qui n'indique que l'essentiel. D'où le drame permanent de cet Ordre qui « apparaît à la fois comme celui dans lequel la vie spirituelle trouve sa plus grande liberté

d'expression, mais aussi comme celui où les exigences du fondateur laissent toujours entre le but et la réalité concrète le plus irritant intervalle ». D'où encore, à travers les siècles, ces fréquentes réformes et ces conflits qui ont donné naissance à de nombreuses branches... Entre les trois dernières, on peut dire qu'il n'existe plus guère de différences profondes et que capucins et frères mineurs trouveraient grand avantage à s'unifier.

Pour connaître le Christ et son Église, il nous faut connaître les chrétiens d'aujourd'hui, aussi bien, pour connaître saint François et la valeur de son message (et tout spécialement celle de son appel à la paix et à l'amour du pauvre), il nous faut « nous tourner vers les vivants et interroger leur vie ». On n'en finirait pas d'analyser l'influence franciscaine dans la vie de l'Église et sa liturgie, dans la société et ses institutions, dans les arts et la littérature... L'essentiel n'est pas là, mais dans un esprit, dans un certain sens des rapports entre le Créateur et ses créatures, et entre ces créatures elles-mêmes. Nul doute qu'après la lecture de cette étude pleine d'un intérêt immédiat, le lecteur ne soit entraîné à faire partie, à son tour, de ce « quatrième ordre » qui, de Dante à Gandhi, groupe tous ceux qui « ont apporté au Pauvre d'Assise le tribut de leur amour et de leur admiration ».

Composées, pour une bonne part, des sources franciscaines — règle et écrits de saint François et des premiers frères —, un des grands mérites de ces pages, en tant que nourriture spirituelle, est de nous laisser sur notre faim, tout en nous suggérant, dans une suffisante bibliographie, ce qui pourra la satisfaire. La remarquable documentation photographique nous aide, d'autre part, à reconstituer cette lumière d'Ombrie sans laquelle saint François ne serait plus d' « Assise ».

P. C.

ANDRÉE DUVOULDY : *Saint François d'Assise*. Coll. « Nos amis les saints ». E.I.S.E., Lyon, 1957.

« La sainteté est une passion consentie. » C'est ce qu'a bien mis en lumière Andrée Duvouldy dans cette courte vie de saint François racontée aux enfants. L'auteur a su éviter la tentation d'un recours trop facile aux Fioretti (sans les éliminer), afin de faire revivre le riche qui se fit pauvre et « refit pour nous la merveilleuse découverte d'un Père commun, Dieu, qui créa l'univers par amour ». Les saints sont au milieu de nous, écrivait naguère Louis Lavelle. Cette collection veut aller plus loin — à juste titre d'ailleurs — et en faire nos amis. Je pense qu'ici son but est atteint, malgré le style pas toujours adapté à une intelligence enfantine et les illustrations habiles mais un peu sèches et d'une manière très « déco ».

P. C.

PIERRE SANSON : *Naître, vivre et mourir*. Coll. « Bibliothèque Ecclesia ». Arthème Fayard, Paris, 1958; 190 pp.; 500 fr.

Un grand Caennais : le P. Sanson, 1885-1955. Le pouvoir de sa chaude parole, que ceux qui ont eu le privilège d'entendre ne sont pas près d'oublier, fit de lui l'un des prédicateurs les plus écoutés de Notre-Dame, où il succéda à son Père spirituel, le P. Janvier. On se souvient de ses Conférences de carême 1925, 1926, 1927. Comme Lacordaire en la même chaire, il avait senti son temps et trouvé les mots pour lui parler; l'un et l'autre continueront devant de plus humbles auditoires après avoir quitté la cathédrale de Paris.

A partir de 1922 des difficultés de santé orienteront son apostolat vers le monde des malades ou à son profit, sans pour autant l'empêcher de porter la Parole à travers la France,

la Belgique, la Suisse, le Canada. L'inquiétude et la souffrance : voilà les deux thèmes qui, avec la charité, avaient hanté ce saint prêtre auquel de remarquables dons oratoires avaient été départis pour le service des âmes.

Le présent recueil comprend deux parties : un ensemble de témoignages sur le P. Sanson et une sorte d'anthologie qui occupe la majeure partie du volume. Le T. R. P. Brillet voit le prêtre : « Le P. Sanson fut prêtre parce qu'il était apôtre. Il n'eût pas été l'apôtre, et disons : l'orateur qu'il fut, s'il n'avait été le prêtre qu'il était. » Le T. R. P. Carré évoque sa charité active et éclairée à l'égard des incroyants dont la préoccupation occupe une si grande place dans les manuscrits laissés par l'Oratorien. Dans la seconde partie de ce recueil dédié à la chère mémoire du disparu, « le lecteur trouvera plusieurs conférences entièrement rédigées de sa main et prononcées devant un public déterminé. Celles-ci sont belles et vigoureuses; elles ramènent l'homme à l'essentiel de son destin » (P. Carré) : ces conférences, données à l'Université des Annales, montrent comment la religion du Christ et sa charité comblent le meilleur des aspirations humaines. Qu'est-ce que la vie sans Dieu ? Quel sens prend la vie quand Dieu y est présent ? Opposition inlassablement développée, d'où jaillit une lumière pour les esprits qui cherchent.

Des épreuves de toute nature ne ménagèrent pas le P. Sanson. Ainsi perdit-il accidentellement le manuscrit d'une étude déjà fort avancée sur Pascal : nous aurions aimé connaître les réflexions du Père sur un homme dont le tempérament tourmenté d'infini était si proche du sien. Du moins l'un et l'autre doivent-ils connaître la paix inaltérable que le monde n'a pu leur donner.

François Leparqneur.

Saint Alphonse de Liguori. Textes choisis et présentés par P. Dambly. Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1958; 192 pp.; 51 fr. belges.

En fait, tous les textes présentés ici sont extraits d'un seul ouvrage de saint Alphonse qui s'intitule : *La pratique de l'amour envers Jésus-Christ.* C'est une exhortation montrant aux âmes qu'il faut aimer Jésus-Christ parce qu'il nous a aimés jusqu'à la Croix, et que cet amour doit se traduire pratiquement dans chaque vie. C'est Jésus-Christ qui nous guide, nous éclaire et nous transfigure par la connaissance et la pratique de sa vie et de ses vertus. Tout cela est dit avec une simplicité qui n'exclut pas la profondeur du théologien, qui a une expérience spirituelle de ce qu'il dit. Ce petit livre sera lu et apprécié de ceux qui cherchent à mettre le Christ au centre de leur vie.

P. F.

Bernadette raconte les Apparitions. Textes autographes présentés et édités par René Laurentin. Éd. Lethielleux, Paris, 1958; 32 pp.; 28 photos hélio.; 285 fr.

Plutôt que de reproduire textuellement les six récits autographes de Bernadette, M. l'abbé Laurentin a jugé préférable de les ramener à un seul, évitant simplement les redites dans le respect de leur expression originale. De précieuses photos accentuent le caractère d'authenticité. Mais si les textes écrits de Bernadette frappent par leur simplicité et leur fraîcheur, les affirmations sont d'un tel poids et engagent de telles conséquences qu'on aboutit à grossir les rangs de ceux qui interrogent et cherchent à en savoir davantage.

H.-L. Maréchal.

LIVRES REÇUS

Alte Formen Neue Wege. Bildbau über moderne sakrale Stichkunst. Amerikanisch Ungarischer Verlag, Cologne, 1957; 16 pp. et 37 photos.

Arcy (Martin C. d') : *The Meeting of Love and Knowledge.* Coll. « World Perspectives », 13. Allen and Unwin, Londres, 1958; 12 s. 6 d.

Athanase d'Alexandrie : *Apologie à l'empereur Constance. Apologie pour sa fuite.* Introduction, texte critique, traduction et notes de J. M. Szymusiak, S.J. Coll. « Sources chrétiennes », 56. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 196 pp.

Bertsche (Léopold, S.O. Cist.) : *Épouse du Christ.* Brèves exhortations pour les religieuses, tome I. Éd. Salvator, Mulhouse, 1958; 164 pp.; 540 fr.

Blouet (Léon) : *Quis ut Deus?* De saint Michel-Archange à sainte Thérèse de Lisieux. Éd. Annales du Mont-Saint-Michel, 1958; 48 pp.

Bodamer (Dr Joachim) : *Der Mensch ohne Ich.* Wie werden wir wieder glücklich? « Herder Bücherei ». Herder verlag, Fribourg, 1958; 144 pp.

Bougé (Yvonne) : *Frère mineur, Père majeur. Le P. Valentin-M. Breton.* Éd. Salvator, Mulhouse, 1958; 288 pp.; 850 fr.

Bugbee (Henry G.) : *The Inward Morning.* A philosophical exploration in journal form. With an introduction by Gabriel Marcel. Bald Eagle Press, State College, PA, 1958; 240 pp.; $ 5.00.

Bychowski (G.) et Despert (J.-L.) : *Techniques spécialisées de la psychothérapie.* Coll. « Bibliothèque de psychanalyse et de psychologie clinique ». P.U.F., Paris, 1958; 324 pp.; 1.500 fr.

Chambon (Joseph) : *Le protestantisme français jusqu'à la Révolution française.* Éd. Labor et Fides, Genève, 1958; 152 pp.

Charmot (François, S.J.) : *En retraite avec le Sacré-Cœur.* Coll. « Spiritualité ». Éd. du Cèdre, Paris, 1958; 224 pp.

Charmot (François, S.J.) : *Notre-Dame de la Providence. Sa spiritualité.* Brochure de 48 pp. sur l'histoire de la Congrégation.

Chevrot (Mgr Georges) : *Le temps de l'Église.* La Bonne Presse, Paris, 1958; 268 pp.

Cluny (Roland) : *Sur les pas de Notre-Dame.* Éd. Témoignage chrétien, Paris, 1958; 244 pp. et 40 photos; 1.500 fr.

Congar (Yves M.-J., O.P.) : *Le Mystère du Temple.* Coll. « Lectio Divina », 22. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 348 pp.; 990 fr.

Cornélis (H., O.P.) : *La libération de l'homme dans les religions païennes.* Coll. « Études religieuses ». La Pensée Catholique, Bruxelles, 1958; 88 pp.; 240 fr.

Daniel-Rops : *Mystiques de France.* Éd. Buchet-Chastel-Corrêa, Paris, 1958; 328 pp., 20 hors-texte hélio.

Dictionnaire de spiritualité. Ascétique et mystique, doctrine et histoire. fasc. 25. Beauchesne, Paris, 1958; 383 pp.

Directorio liturgico pastoral del Episcopado argentino para la participacion

activa de los fideles en la santa misa. Edicion oficial. Comision de documentacion y publicidad del Episcopado argentino, Buenos Aires, 1958; 64 pp.

Ecclésiastique (L'). La Sainte Bible traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem. Traduit par Dom Hilaire Duesberg, O.S.B., et Paul Auvray, de l'Oratoire, 2e édition revue. Éd. du Cerf, Paris, 1958.

Encyclique « Miranda Prorsus » sur le cinéma, la radio, la télévision, 8 septembre 1957. Introduction et commentaires par R. Claude, S.J. Coll. « Études religieuses ». La Pensée Catholique, Bruxelles, 1958; 96 pp.; 216 fr.

Fraigneau-Julien (B.) : *L'Église et le caractère sacramental selon M. J. Scheeben.* Coll. « Textes et études théologiques ». Desclée de Brouwer, 1958; 296 pp.; 1.350 fr.

Funk (Josef, S.V.D.) : *Einführung in das Missionsrecht.* Veröffentlichungen des Missionspriesterseminars St Augustin, Siegburg, n° 3. Steyler Verlagsbuchhandlung, Kaldenkirchen, 1958; 160 pp.; DM 9.80.

Gollwitzer (Helmut) : *Les chrétiens et les armes atomiques.* Traduit par Victor Phildius. Coll. « Croire-Penser-Espérer ». Éd. Labor et Fides, Genève, 1958; 104 pp.

Greeff (Étienne de) : *Psychiatrie et religion.* Coll. « Je sais — Je crois ». A. Fayard, Paris, 1958; 128 pp.; 350 fr.

Chazottes (Charles) : *Grégoire le Grand.* Coll. « Église d'hier et d'aujourd'hui ». Éd. Ouvrières, Paris, 1958; 112 pp.; 390 fr.

Guardini (Romano) : *Der sonntag gestern, heute und immer.* Werkbund-Verlag, Würzburg, 1958; 40 pp.

Guardini (Romano) : *Jesus Christus.* Geistliches Wort. Werkbund-Verlag, Würzburg, 1957; 106 pp.

Hamel (Johannes) : *Le combat de l'Église dans l'Allemagne de l'Est.* Coll. « Cahiers du renouveau ». Éd. Labor et Fides, Genève, 1958; 64 pp.

Hartmann (Albert, S.J.) : *Vraie et fausse tolérance.* Traduit de l'allemand par A. Besnard. Coll. « Foi vivante ». Éd. du Cerf, Paris, 1958; 296 pp.

Hayward (Fernand) : *Que faut-il penser de l'Inquisition ?* Coll. « Bibliothèque Ecclesia ». A. Fayard, Paris, 1958; 192 pp.; 500 fr.

Howlett (D.) : *Les Esséniens et le christianisme.* Une interprétation des manuscrits de la Mer Morte. Préface de A. Dupont-Sommer. Coll. « Bibliothèque historique ». Éd. Payot, Paris, 1958; 264 pp.; 1.200 fr.

Jombart (Émile, S.J.) : *Memento de Droit canon* à l'usage des clercs, religieux, religieuses et laïcs. Éd. Beauchesne, Paris, 1958; 192 pp.; 690 fr.

Jone (Héribert, O.M. Cap.) : *Précis de théologie morale catholique.* Traduit par M. l'abbé Grandclaudon. Éd. Salvator, Mulhouse, 1958; 592 pp.; broché : 1.800 fr., relié toile : 2.250 fr.

Joseph-André (T. R. P., Prieur de l'abbaye Saint-Michel de Frigolet) : *La sainte qui voulut toujours faire plaisir.* Abbaye Saint-Michel de Frigolet, Tarascon-sur-Rhône, 1958; 290 pp.; 750 fr.

Jouhandeau (Marcel) : *Saint Philippe Néri.* Coll. « Hommes de Dieu ». Éd. Plon, Paris, 1957; 182 pp.

Julien (Mgr André) : *Études ecclésiastiques dans la lumière de Rome.*

Kurbaana. Le Saint-Sacrifice de la Messe selon la liturgie chaldaïco-malabare, par M. l'abbé John Vallamattam. Kothamangalam Diocese, Kerala, India.

Lacouture (Jean et Simone) : *Le Maroc à l'épreuve.* Coll. Esprit « Frontières ouvertes ». Éd. du Seuil, Paris, 1958; 384 pp.

Latil (Pierre de) : *Ainsi vivrons-nous demain.* Coll. « Les étoiles ». Éd. du Centurion, Paris, 1958; 218 pp.

LAURENTIN (René) et Dom BERNARD : *Lourdes, Documents authentiques,* tome III. Éd. Lethielleux, Paris, 1958; 384 pp., 12 hors-texte; 1.500 fr.

LEFF (Gordon) : *Medieval Thought.* From saint Augustine to Ockham. « A Pelican Book ». Pinguin Books, Londres, 1958; 320 pp.; 3 s. 6 d.

LEROY (Jules) : *Moines et monastères du Proche-Orient.* Horizons de France, Paris, 1958; 280 pp. avec 64 planches et 1 carte.

LIBERMANN : *Commentaire de saint Jean.* Avant-propos du R. P. A. CABON. Introduction de Pierre BLANCHARD. Choix de textes par le R. P. L. VOGEL. Coll. « Les grands mystiques ». Desclée de Brouwer, Paris, 1958; 320 pp.; 1.500 fr.

Liber scintillarum. Quem recensuit D. H. M. ROCHAIS. « Corpus christianorum ». Series latina CXVII, 1. Typographi Brepols, Turnout, 1957; 312 pp.

LUBIENSKA DE LENVAL (H.) : *L'univers biblique où nous vivons.* Coll. « Bible et vie chrétienne ». Éd. Maredsous-Casterman. Tournai-Paris, 1958; 128 pp.; 450 fr.

Mariage et foyers terriens. Numéro spécial du Bulletin de l'École Supérieure d'Agriculture d'Angers. Université Catholique de l'Ouest, Angers, janvier 1958.

MARIE DE SAINT-JEAN (Mère) : *Celle qui sourit.* Éd. La Colombe, Paris, 1958; 128 pp.; 390 fr.

MARTINEZ (Mgr Louis-M., archevêque de Mexico) : *Le Saint-Esprit.* I : *La vraie dévotion au Saint-Esprit.* Éd. Téqui, Paris, 1958; 164 pp.; 760 fr.

MOSSHAMER (Odile) : *Que dirai-je à ma fille?* Éd. Salvator, Mulhouse, 1958; 72 pp.; 240 fr.

NEILL (Stephen) : *Anglicanism.* « A Pelican Book ». Pinguin Books, Londres, 1958; 466 pp.; 5 s.

OLIVIER (B., O.P.) : *La messe vivante.* Coll. « Études religieuses ». La Pensée Catholique, Bruxelles, 1958; 72 pp., 216 pp.

Parole de Dieu et liturgie. IIIe Congrès National du C.P.L. à Strasbourg. Coll. « Lex Orandi », 25. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 390 pp.; 960 fr.

PIEPER (Josef) et RASKOP (Heinrich) : *Christen Fibel.* « Herder Bücherei ». Herder Verlag, Fribourg, 1958; 152 pp.

Prières de Sa Sainteté Pie XII. Recueillies par les moines de Solesmes. Desclée et Cie, Paris, 1958; 160 pp.

Qu'est-ce que vouloir? Ouvrage collectif. Coll. « Psychologie ». Éd. du Cerf, Paris, 1958; 148 pp.; 630 fr.

RAHNER (Karl) : *Uber die Schriftinspiration.* « Quaestiones Disputatae », 1. Herder Verlag, Fribourg, 1958; 88 pp.

RAHNER (Karl) : *Zur Theologie des Todes.* « Quaestiones Disputatae », 2. Herder Verlag, Fribourg, 1958; 108 pp.

RÉGAMEY (Pie-R., O.P.) : *Non-violence et conscience chrétienne.* Coll. « Rencontres », 51. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 384 pp.

REGGIO (Pie-Aymon, O.P.) : *La joie.* Coll. « L'eau vive ». Éd. du Cerf, Paris, 1958; 108 pp.

REY (André) : *L'examen clinique en psychologie.* Coll. « Le psychologue ». P.U.F., Paris, 1958; 224 pp.; 600 fr.

Saint Augustin. Sermons sur saint Jean. Textes choisis et présentés par M. PONTET, S.J., Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1958; 192 pp.; 510 fr.

Saint Benoît. La règle des moines. La vie de saint Benoît par Grégoire le Grand. Textes choisis et présentés par Dom Antoine DUMAS, O.S.B. Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1958; 194 pp.; 510 fr.

SAUSGRUBER (Kurt) : *Atom und Seele.* Ein beitrag zur Erörterung des Leib Seele Problems. Verlag Herder, Fribourg, 1958; 230 pp.

SCHELER (Max) : *Le Saint, le Génie, le Héros.* Traduction E. MARMY. Coll. « Animus et anima ». Éd. Vitte, Lyon-Paris, 1958; 132 pp.; 540 fr.

SCHLIER (Heinrich) : *Mächte und Gewalten im Neuen Testament.* « Quaestiones Disputatae », 3. Verlag Herder, Fribourg, 1958; 64 pp.

Science et sainteté. L'étude dans la vie monastique par Dom Jean Mabillon. Textes recueillis et présentés par Dom R. HESBERT. Coll. « Spirituels bénédictins du grand siècle ». Éd. Alsatia, Paris, 1958; 136 pp.

SOOS (Dom Maria-Bernard DE) : *Le Mystère liturgique d'après saint Léon le Grand.* Aschendorff, Münster, 1958; 152 pp.; DM 12.50.

Spirit of the Spanish Mystics (The). An anthology of Spanish Religious Prose from the Fifteenth to the Seventeenth Century. Traduction, choix et notes de Kathleen POND. Burns and Oates, Londres, 1958; 172 pp.; 16 s.

THÉAS (Mgr) : *Lourdes, terre de Marie.* Imprimerie de la Grotte, Lourdes, 1958; 370 pp.; 800 fr.

TILLMANN (Clément) : *Que dirai-je à mon fils?* Éd. Salvator, Mulhouse, 1958; 64 pp.; 240 fr.

TRUHLAR (C. V., S.J.) : *Antinomiae vitae spiritualis.* « Collectanae spiritualia », 4. Universita Gregoriana, Rome, 1958; 274 pp.; 1.800 L.

VAN LAER (Hilarion) : *Saint Paul de la Croix et le Saint-Siège.* Éd. Nauwelaerts, Louvain, 1957; 172 pp.; 1.140 fr.

VARGA VON KIBED (Alexander) : *Wesen und Schicksalsfragen des Emigrantentums.* « Magyar Szakemberek Irasai », 46. Amerikai Magyar Kiado, Cologne, 1958; 16 pp.

WANSEN (C. VAN DER) : *Broederschap van het Gemene Leven.* Universiteit te Leuven. Éd. Nauwelaerts, Louvain, 1958; 221 pp.; 380 fr. belges.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Impr. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). — D. L., 3e trimestre 1958. — Impr., n° 1753.

LISTE DES LIVRES RECENSÉS

LA BIBLE

C. Spicq, Agapè dans le Nouveau Testament, tome I, p. 203 (L. R.). — R. M. Grant, The Letter and the Spirit, p. 204 (F. Refoulé). — Bibliographie biblique, p. 205 (F. L.).

PATRISTIQUE

Ambroise de Milan, Traité sur l'évangile de saint Luc, tome II, livre VII-X, p. 205 (F. Refoulé). — A. Hamman, Prières eucharistiques des premiers siècles, p. 206 (F. Refoulé). — M. Vericel, Cyrille de Jérusalem, p. 206 (F. Refoulé). — M. Pellegrino, Le Confessioni di Sant'Agostino. — Th. Deman, Le Traitement scientifique de la morale chrétienne selon saint Augustin, p. 206 (F. Refoulé). — Aurelius Augustinus, Des Nutzen des Fastens, p. 207 (F. Refoulé). — Syméon le nouveau théologien, Chapitres théologiques, gnostiques et pratiques, p. 208 (I.-H. Dalmais). — A New Eusebius, p. 208 (I.-H. Dalmais). — Saint Bernard, p. 210 (F. Lepargneur). — Origen, The Song of Songs, p. 210 (F. Refoulé).

L'ÉGLISE

J.-M. Leroux, Église, peuple de Dieu, p. 210 (B. Dupuy). — R. Svoboda, Bilder der Liebe, p. 211 (J. H.). — W. Niggs, Prophetische Denker, p. 211 (R.-L. Oechslin). — J. Doresse, L'empire du prêtre Jean, p. 212 (A.-M. H.). — Afrikanische Passion, p. 212 (F. R.). — H. Hess, The Canons of the Council of Sardica, p. 213 (I.-H. Dalmais). — L. Febvre, Au cœur religieux du XVI[e] siècle, p. 213 (R.-L. Oechslin). — Documents on Christian Unity, p. 214 (I.-H. Dalmais). — A. C. Outler, The Christian Tradition and the Unity we seek, p. 214 (I.-H. Dalmais). — Ph. Hughes, A Popular History of the Reformation, p. 215 (A. Renard). — K. Barth, Communauté chrétienne et communauté civile, p. 215 (B. D.). — Ph. Maury, Évangélisation et politique, p. 216 (G. Lafon).

HAGIOGRAPHIE

I. E. Motte et G. Hego, La Pâque de saint François d'Assise, p. 217 (F. Lepargneur). — G. Bastianini, Lorsque Dieu passe. Vie de saint François d'Assise, p. 217 (F. Lepargneur). — I. Gobry, Saint François d'Assise et l'esprit franciscain, p. 218 (P. C.). — A. Duvouldy, Saint François d'Assise, p. 219 (P. C.). — P. Sanson, Naître, vivre et mourir, p. 219 (F. Lepargneur). — Saint Alphonse de Liguori, p. 220 (P. F.). — Bernadette raconte les apparitions, p. 220 (H.-L. Maréchal).

NOS PRINCIPAUX DÉPOSITAIRES :

Allemagne :

Dokumente Verlag
Offenburg-Baden
Weingartenstrasse 8
C.C.P. Karlsruhe 677-01

Argentine :

La Casa del Libro
844, Paraguay
Buenos Aires

Belgique :

La Pensée Catholique
40, avenue de la Renaissance
Bruxelles 4

Brésil :

Livraria duas Cidades LTDA
Caixa Postal 433 *Sao Paulo*

Canada :

Periodica, inc.,
5090 avenue Papineau
Montréal 34 P. Q.
Garneau, 47, rue Buade
Québec
Abonnements pour tous
77, rue d'Aiguillon, Québec

Egypte :

Ed. Bassili
5, rue Ancienne Bourse
B. P. 1022 *Alexandrie*

Glaser, Boîte postale 215 *Le Caire*

Espagne :

Insula, Carmen 9, *Madrid*
Estai, Balmes 84, *Barcelone*

Grande-Bretagne :

Blackfriars Publications
Woodchester Lodge
Woodchester Stroud, Glos.

Duckett, Catholic Bookseller
140, Strand *London W. C. 2*

Hollande :

Librairie Coebergh
Ged Oude Gracht 74 *Haarlem*

Meulenhoff et C°
Beulingstraat 2-4
Amsterdam C.

Italie :

Libreria Internazionale
Pia Societa San Paolo
Via Pio X, 8 *Roma*

Desclée et C°
Piazza Grazioli n° 4
Roma 117

Li Fra.
Piazza di Luigi dei Francesi
22-23 *Rome*

Liban :

Librairie A. Chehab et C°
Boîte postale 398 *Beyrouth*

Portugal :

Uniao Grafica
Rua Santa Marta 48 *Lisboa-N*

Suède :

Dominikanernas Bokhandel
Linnegatan 79 *Stockholm*

U. S. A. :

The International News Company
131, Varick Street *New York 13*
Moore Cottrell Subs. Agencies
North Cohocton N. Y.
St Benet Library
506 S. Wabash avenue
Chicago 5 Ill.

Il a sauvé S. S. le PAPE PIE XII

Un livre à lire

NIEHANS

ou

LA VIEILLESSE VAINCUE

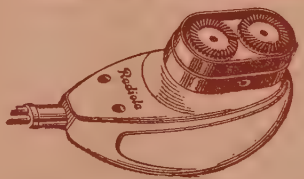
par Gilles Lambert

ajouter des années à la vie
et de la vie à ces années

Librairie ARTHÈME FAYARD

Un volume. . . . . 650 fr.

RASOIRS ÉLECTRIQUES



Sur simple demande, ESSAI GRATUIT de 15 jours du NOUVEAU Remington « 60 »

TOUTES LES MARQUES

Sunbeam, Philips, Calor, Rebot, Visseaux, Thomson, Braun, Welco, etc.

Reprise des anciens rasoirs électriques

CRÉDIT à partir de 1.000 fr. par mois sans aucune majoration

Pourquoi payer plus cher!

demandez notre documentation et nos prix

SANS CONCURRENCE

réservés à MM. les écclésiastiques

Expédition Franco

RADIO-PYGMALION

19, Boulev. de Sébastopol - PARIS-I^er^

VIENT DE PARAITRE :

FRANCE - ASIE

Revue mensuelle de Culture et de Synthèse franco-asiatique

Directeur : RENÉ DE BERVAL

93, rue Nguyên-van-Thinh, SAIGON

— N° 145 —

AU SOMMAIRE

Léopold CADIÈRE.....	La famille et la religion au Viêt-Nam.
Syed Hasanat AHMED....	Nouvelles découvertes sur la civilisation de l'Indus.
Swâmi NITYABODHANANDA.	Les six centres de conscience selon le Védânta.
Paul MOUSSET.....	Hong-Kong, seuil de l'Asie.
André LEBOIS.....	Francis Carco a rejoint ses amis.
Pierre GRISON.....	Arts de l'Inde.
Jean ROUSSELOT.....	Bernard Buffet.

LE COMMUNISME AU CAMBODGE (II)

par S. A. R. le Prince Norodom SIHANOUK

NOTES — CHRONIQUES — LETTRES — ORIENTALISME
THÉATRE — CINÉMA — ARTS

Pour tous renseignements :

« FRANCE-ASIE », 93, rue Nguyên-Van-Thinh
(ex-rue d'Ormay)

Tél. : 20.084

ou écrire : Boîte Postale n° 79, SAIGON (Sud Viet-Nam)

Collection " 7e ART "

Vient de paraître :

HENRI AGEL

MIROIRS DE L'INSOLITE DANS LE CINÉMA FRANÇAIS

Un volume in-8° couronne de 192 pages..... **750** fr.

L'insolite est une pierre de touche de l'honnêteté et de la clairvoyance des cinéastes qui ne s'arrêtent point aux apparences sensibles du monde, mais pensent comme Edgar Poe — ou comme saint Paul — que la vérité ne nous est livrée ici-bas que dans un miroir.

L'étude des réalisateurs qui se sont servis de ce miroir pour nous communiquer une certaine appréhension du monde et de la condition humaine fait le sujet de ce livre. On y trouvera une hiérarchie dans les approches de l'insolite et une hiérarchie dans le groupement des metteurs en scène qui ont tenté cette investigation. Cet inventaire — qui déconcertera peut-être par son extrême sévérité pour des valeurs dites consacrées dans la production française — permettra, au moins, de mettre à leur vraie place des hommes comme Jean Epstein, Luis Bunuel, Jean Vigo et des « documentaristes » de la classe d'un Franju, d'un Alain Resnais, d'un Rouquier. En fin de compte, c'est une redécouverte du cinéma qui peut s'accomplir au terme de ce livre : les prestidigitateurs, les charlatans de l'insolite, font encore aujourd'hui illusion. Leur rhétorique ne nous apprend rien. C'est une drogue et non pas une nourriture spirituelle. Au contraire ceux qui se sont penchés avec lucidité sur ce qu'Amédée Ayfre appelle « le mystère de l'être », nous apparaissent comme les vrais serviteurs d'un art qui cesse dès lors d'être magie pour devenir instrument de connaissance.

Les nombreux lecteurs du *Cinéma a-t-il une âme?* et du *Cinéma et le sacré*, et tous ceux qui s'intéressent vraiment au 7e Art retrouveront dans ce livre la rigueur et la profondeur qui ont fait de Henri Agel l'un des plus importants exégètes et critiques cinématographiques d'aujourd'hui.

Derniers volumes parus dans la même collection :

Claude MAURIAC : **Petite littérature du cinéma,** 192 p..... **720** fr.

René BRIOT : **Robert Bresson,** 120 p..... **570** fr.

Jacques SICLIER : **La femme dans le cinéma français,** 192 p..... **720** fr.

Mary FIELD : **Cinéma pour enfants,** 220 p..... **780** fr.

•

LES ÉDITIONS DU CERF

Viennent de paraître :

QU'EST-CE QUE VOULOIR ?

par Louis Beirnaert, s.j., Mgr Cerfaux, Lucien-Marie de Saint-Joseph, o.c.d., Gabriel Marcel, Jean Ladrière, Paul Chauchard, Henri Ey, Julien Rouart, Serge Leclaire, C. Morel, s.j., Yves Lagrée, Clément Launay.

Un volume in-8° carré de 148 pages..... **630** fr.

La psychologie moderne pose de redoutables questions à la conception classique de la volonté, auxquelles cependant elle se croit capable de répondre. L'essentiel, dans ce débat, est de se comprendre et de s'enrichir mutuellement de ce que chaque discipline peut apporter à la connaissance et à la pédagogie de la volonté. Les auteurs de *Qu'est-ce que vouloir ?* ont donc réuni et confronté dans ce livre leur expérience de psychiatres, de médecins, de psychologues, de philosophes et de théologiens, non pour tenter une synthèse, mais pour amener chacun à dire aux autres comment se pose le problème de la volonté, dans son propre domaine expérimental.

Ainsi sont examinées tour à tour la volonté dans la doctrine de saint Paul, la volonté d'après saint Thomas d'Aquin, la phénoménologie de la fidélité, le volontaire et l'histoire, l'aspect neurophysiologique de la volonté animale et humaine, la psychopathologie et la volonté, la volonté selon saint Jean de la Croix, la psychopédagogie de la volonté, et l'orthopédagogie de la volonté chez l'enfant.

Il ressort de cet examen et de ce dialogue que, rompant avec la notion « volontariste » d'un vouloir en soi opposé aux déterminismes, les méthodes et les disciplines actuelles tendent toutes à lier le problème de la volonté à celui de l'être.

C'est dire que les essais rassemblés dans *Qu'est-ce que vouloir ?* soulèvent peut-être plus de problèmes qu'ils n'en résolvent. Mais ils incitent à une réflexion féconde — et ils aideront en particulier prêtres et éducateurs à mieux prendre conscience des délicates questions qui se posent à eux.

•

P. J. R. DEMPSEY, o. f. m. cap.

FREUD, PSYCHANALYSE ET CATHOLICISME

Traduit de l'anglais par Fr. HÉRON DE VILLEFOSSE

Un volume in-8° carré de 144 pages..... **720** fr.

Il n'est plus permis d'ignorer l'influence exercée par les œuvres de Freud dans le champ de la psychologie contemporaine. L'auteur du présent ouvrage a voulu donner un exposé synthétique aussi clair que possible de quelques principes essentiels de la psychanalyse freudienne.

Le P. Dempsey est spécialiste en psychologie et il est membre de nombreuses associations de psychologues en Europe et en Amérique, mais il est aussi théologien, et cela lui permet de faire le tri, dans les idées de Freud, entre celles qui relèvent de sa compétence de savant et de thérapeute et celles qui restent solidaires de conceptions philosophiques erronées ou imparfaites.

Particulièrement intéressants sont les aperçus que donne l'auteur sur l'attitude de Freud à l'égard de la religion et l'explication biographique de cette attitude.

Dans la même collection :

G. ZILBOORG : **Sigmund Freud et l'activité mentale de l'homme,** 148 p..... **570** fr.

Viennent de paraître :

4

SIRIUS

LE SUICIDE
de la
IVe RÉPUBLIQUE

Un volume in-8° couronne
de 120 pages. . . **300 fr.**

La IVe République est morte. De quelle maladie ? *Sirius* nous le d
en une analyse passionnante, avec sa lucidité et son courage habituel
Nous avons ici, concentrée en des pages denses et de lecture pourta
facile, la réflexion la plus profonde et la plus sereine que l'on puiss
porter sur les événements du 13 mai. C'est du grand journalisme.

Sirius *est le pseudonyme de* M. Hubert Beuve-Méry, *le directeur d*
Monde. *Comme son nom l'indique, il entend regarder la chose de hau*
Georges Hourdin *le note en sa préface : « Il sait sortir de son rô*
impitoyable d'informateur véridique pour s'élever au-delà des contin
gences et mettre en lumière les données fondamentales d'un pr
blème. »

Dans la même collection :

1. G. Hourdin : **Le cas Françoise Sagan**..... **300 f**
2. J. de Broucker : **Le Spoutnik et les affamés**..... **300 f**

5

Maurice MAINGUY

LE PÉTROLE ET L'ALGÉRIE

Un volume in-8° couronne de 128 pages. . . . 300 fr.

Le pétrole est un sujet actuel, l'Algérie aussi. Le pétrole *et* l'Algérie, voilà donc un titre d'une double actualité. « Il ne faut pas s'étonner, note l'auteur, que, dans la conjoncture présente, la fusion de ces deux mythes engendre une puissance explosive considérable. »

Lisez vous-même et vous jugerez...

M. Maurice MAINGUY *est le chef des services d'exploration d'une importante compagnie pétrolière française. Le technicien, en lui, n'étouffe jamais l'humaniste chrétien, soucieux de ramener ces questions à la mesure de l'homme* ».

. Xavier GRALL : **James Dean et notre jeunesse.....** 300 fr.

Collection " FOI VIVANTE "

ALBERT HARTMANN, s. j.

VRAIE ET FAUSSE TOLÉRANCE

Traduit de l'allemand par A. BESNARD, o. p.

Un volume in-8° couronne de 296 pages..... **750** fr.

Sur le thème controversé et particulièrement délicat de la tolérance religieuse, le P. Hartmann fait ici un exposé lumineux de la position de la théologie catholique en la matière.

Il donne tout d'abord un aperçu des fausses conceptions de la tolérance qui se sont exprimées au cours des siècles, surtout au XVIII[e] siècle chez les philosophes de l'*Aufklärung*. Selon eux, la tolérance serait requise en raison de la relativité de toutes les croyances qui ne peuvent jamais prétendre qu'à une expression partielle de la vérité.

Cette conception relativiste de la tolérance est évidemment inacceptable par la foi chrétienne. Le christianisme est la religion voulue par Dieu, sa Vérité est universelle, et doit donc être considérée comme exclusive. Le chrétien n'est pas intolérant pour autant, il admet que les autres religions possèdent des fragments de vérité, et que tout homme de bonne foi peut parvenir à Dieu. De plus, au plan pratique et moral, les hommes de croyances différentes doivent trouver le moyen de vivre et de travailler ensemble dans la paix. Cette exigence s'impose à eux comme une obligation de conscience. Le cœur du problème de la tolérance religieuse tel qu'il se pose pour les chrétiens sera de « faire la vérité dans la charité ».

L'auteur se livre à un examen minutieux de tous les problèmes que soulève cette position catholique. Il n'est pas possible de les évoquer ici, car ils sont trop nombreux. Citons pourtant le problème épineux de la tolérance religieuse dans un « État catholique » que l'auteur étudie en terminant.

Un livre fondamental sur une question difficile.

Derniers ouvrages parus dans la collection :

A. RÉTIF : **Foi au Christ et mission**, 188 p..... **390** fr.
A.-M. CARRÉ : **Espérance et désespoir**, 208 p... **360** fr.
P. HITZ : **L'annonce missionnaire de l'Evangile**, 270 p..... **540** fr.
J. OESTERREICHER : **Sept philosophes juifs devant le Christ**, 616 p..... **1.200** fr.
P. LIPPERT : **Credo**, tome I, 284 p..... **600** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

A paraître :

PSAUMES A QUATRE VOIX MIXTES

I

Psalmodie de J. GELINEAU

Un volume (18×27) de 40 pages..... **480** fr.

Comme les disques en ont donné le témoignage, tous les psaumes sont exécutables à *quatre voix mixtes* sur les modes composés par le P. Gelineau et bien des chorales ont voulu les mettre à leur répertoire. Mais ces harmonisations, éditées jusqu'ici dans les seuls recueils d'accompagnement, peu pratiques et coûteux pour les chorales, n'étaient pas faciles à utiliser.

Voici donc enfin, pour répondre à l'attente de nombreuses chorales, un large *choix,* clairement présenté pour le chant à quatre voix mixtes, dans le *format* habituel du répertoire polyphonique, avec le *texte intégral* du psaume sous la musique, et un choix d'*antiennes* les plus intéressantes, dont certaines sont encore inédites.

Le fascicule I comprend les psaumes : 2, 4, 8, 18, 23, 24, 26, 30, 32, 33, 41, 42, 46, 50, 65, 66, 83, 84, 90, 92, 94.

Le fascicule II (*en préparation*) comprendra les psaumes 96, 97, 99, 102, 109, 112, 114, 115, 117, 121, 122, 125, 127, 129, 133, 146, 147, 148, 150, et les Cantiques des Trois Enfants, de la Vierge Marie et de Siméon.

Chaque psaume peut être acheté séparément en *fiches* pour faciliter la constitution du répertoire des chorales; la fiche : **36** fr.; par 50 ex. : **34** fr.; par 100 ex. : **32** fr.; par 500 ex. : **30** fr.

•

LES ÉDITIONS DU CERF

Réimpression :

JEAN TARALON

Inspecteur principal des Monuments Historiques

JUMIÈGES

Une plaquette de 44 pages en héliogravure, couverture en quadrichromie..... **390** fr.

La célèbre abbaye de Jumièges est l'un des plus importants monuments de l'architecture normande par les influences et le rayonnement qu'elle a exercés. A sa beauté propre s'ajoutent la séduction et la grandeur qui naissent des ruines; et l'on a dit que celles-là étaient les plus belles de France.

Le texte de cette plaquette retrace l'historique de l'abbaye, en fait la description détaillée et aborde les problèmes archéologiques qu'elle pose. Une illustration choisie avec soin fait revivre les différents aspects de ce prestigieux monument.

En même temps qu'un guide pour le visiteur soucieux de s'instruire, ce petit livre est un document pour tous ceux qu'intéresse le patrimoine artistique et sacré de notre pays.

Dans la même collection :

Audincourt. 24 pages en héliogravure..... **150** fr.

Les églises de la rive gauche de Paris. Quinze monographies consacrées à ces églises, réunies sous un emboîtage soigné, préface d'Étienne Gilson ..... **1.200** fr.

L'ART SACRÉ

publie
quatre cahiers nouveaux
consacrés au problème des églises pauvres
et économiques

1. **La transparence de la pauvreté** (n° 5-6, janvier-février 1958).
2. **L'Eglise des apôtres** (n° 7-8, mars-avril 1958).
3. **Détruisez le Temple...** Le problème des églises provisoires (n° 9-10, mai-juin 1958).
4. **Les églises économiques.**

Abonnement spécial de propagande
à ces quatre numéros :

France : **500** fr. — Étranger : **600** fr.

Ces numéros sont compris dans l'abonnement ordinaire 1957-1958 :

Six numéros :

France : **800** fr. — Étranger : **1200** fr.

Rappel :

Quatre numéros sur

LA RECONSTRUCTION DES ÉGLISES EN FRANCE

en pochette spéciale : **720** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

Vient de paraître :

La Maison-Dieu n° 54

Cahier entièrement consacré à

LA CONFIRMATION

Le donné liturgique et patristique

Dom Bernard Botte.. moine du Mont César.	*Le vocabulaire ancien de la Confirmation.*
Joseph Lécuyer, c.s.sp. directeur au Séminaire français de Rome.	*La Confirmation chez les Pères.*
Damien Van den Eynde, o.f.m.	*Les rites liturgiques latins de la Confirmation.*
Th. Camelot, o.p.....	*La théologie de la Confirmation à la lumière des controverses récentes.*

L'usage de l'Eglise

Des articles sur : *Confirmation et visite pastorale à Toulouse aux XVI^e^-XVII^e^ siècles. L'âge de la Confirmation; la discipline canonique de la Confirmation; la Confirmation dans les Églises et la Réforme;*

par G. Baccrabère, R. Levet, G. Fransen, P. Romane-Musculus ;

et des *Réflexions pastorales sur la Confirmation* par J.-M. Hum.

Le numéro de 176 pages : **300** fr.

•

AUX ÉDITIONS DU CERF

FÊTES ET SAISONS

magazine mensuel illustré en héliogravure

vous présente sa vingt-quatrième vie de saint :

LA MÈRE PELLETIER

fondatrice du Bon-Pasteur

Numéro d'août-septembre 1958

Une fondatrice planétaire

Cent dix maisons dans le monde entier, en moins de quarante ans, et il y en a quatre cent cinquante-huit aujourd'hui, moins de cent ans après sa mort.

Au sommaire :

Ils s'enfuirent en cachette.
Fugue à six heures.
Il les conduisit à l'ancienne fabrique de cotonnades.
La « gazette ovale ».
Perdues en pleine nuit dans Rome.
Il arrivait par le bateau à vapeur et parlait en quatre langues.
Destination : l'univers.
Elle fit allumer un grand feu de sarments.

Et un grand reportage photographique :

Une extraordinaire éducatrice

au temps du Curé d'Ars, de Don Bosco, de la Mère Barat, de la Mère Javouhey et de Bernadette Soubirous

Ce numéro, abondamment illustré, sous couverture couleurs, 28 pages..... **60** fr.

•

LES IMAGES DE LA VIE CHRÉTIENNE

vous présentent pour l'année du Centenaire de la naissance du « frère universel » une brochure spécialement recommandée par « l'Association Charles de Jésus, Père de Foucauld », présidée par S. Exc. Mgr de Provenchères, archevêque d'Aix.

LE PÈRE DE FOUCAULD

En quelques pages aussi concises que faciles, cette biographie de M. Carrouges croque tout l'itinéraire du P. de Foucauld, l'unité de sa vie et la signification de son message.

La brochure de 16 pages avec des illustrations originales en couleurs..... **25** fr.

FÊTES ET SAISONS

29, 31, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e

C.c.p. Fêtes et Saisons 6977-01

LIBRAIRIE DU CERF M. FISCHER

LIBRAIRIE GÉNÉRALE

DIRECTEUR-PROPRIÉTAIRE : M. FISCHER

29, boulevard Latour-Maubourg, PARIS-7e

C. C. P. Paris 2322-49 — Tél. Inv. 2624

TOUTE LA VIE INTELLECTUELLE ET SPIRITUELLE

THÉOLOGIE — PHILOSOPHIE — HISTOIRE
SOCIOLOGIE — BELLES-LETTRES — DOMINICANA
LITURGIE DOMINICAINE
LIVRES ÉDITÉS A L'ÉTRANGER

Expédition rapide **de tous les livres de tous les éditeurs, en France, aux colonies et à l'étranger, aux prix pratiqués par les éditeurs.**

Evitez les frais multiples **de port, de règlement et de correspondance *en centralisant vos achats chez nous*.**

NOTES DE PASTORALE LITURGIQUE

n° 19

L'automne, La Toussaint

Articles sous les rubriques habituelles et

Plan de prédication :

LE CREDO

(à suivre)

par le R. P. ROGUET

Ce numéro : 100 fr.

C. C. P. Notes de Pastorale Liturgique
Paris 16.209.21

LES ÉDITIONS DU CERF

LA " BIBLE DE JÉRUSALEM "

Dans l'édition en volumes séparés, les fascicules suivants ont reparu *en nouvelle édition* (revue), au cours des mois de juillet, août et septembre 1958.

LES ÉPÎTRES DE SAINT PAUL A TIMOTHÉE ET A TITE

Traduction et notes de P. DORNIER, P.S.S.

68 pages : **240** fr.

LE CANTIQUE DES CANTIQUES

Traduction et notes de A. ROBERT, P.S.S.

64 pages : **270** fr.

LES LIVRES DES ROIS

Traduction et notes de R. DE VAUX, O.P.

252 pages : **795** fr.

L'ECCLÉSIASTE

Traduction et notes de R. PAUTRE, S.J.

46 pages : **255** fr.

Sous presse :

LES NOMBRES
LE LIVRE DE JOSUÉ
LES ACTES DES APÔTRES

LES ÉDITIONS DU CERF

La " BIBLE DE JÉRUSALEM "

Vient de paraître en édition séparée :

LE NOUVEAU TESTAMENT

Cette édition donne le Nouveau Testament, extrait de la « BIBLE DE JÉRUSALEM » en un volume. Elle fournit donc non seulement les traductions des Évangiles, des Actes, des Épîtres et de l'Apocalypse, mais les Introductions, les notes, les références marginales qui figurent dans la grande édition en un volume, ainsi que la partie des Appendices (tableau chronologique, calendrier, mesures et monnaies, table des notes importantes, cartes), qui concerne le Nouveau Testament.

Le Nouveau Testament ainsi détaché a pu être présenté sous une forme plus maniable, dans une typographie plus aérée que celle de la Bible complète, en un petit volume de 10,5 × 16,5 cm., 880 pages plus 4 pages de cartes, sous trois reliures :

Reliure toile (en vert ou rouge)	**1.200** fr.
Reliure vinyle (en rouge méphisto, antilope ou noir), avec custode	**1.950** fr.
Reliure chagrin (en rouge, vert ou noir), avec custode	**3.450** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

TABLES
DU
SUPPLÉMENT
DE LA
VIE SPIRITUELLE

Tables décennales

1947-1957

nos 1 à 43

viennent de paraître

Prix de ce numéro : 150 fr.

Pour les abonnés au *Supplément de la Vie Spirituelle* :

Prix spécial : **100** fr.

C. C. P. Paris 1436-36

LES ÉDITIONS DU CERF